

FRÉDÉRIC MISTRAL
PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
OEUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

CORRESPONDANCE MISTRAL-ROUMANILLE

TEXTE
PROVENÇAL - FRANÇAIS



CULTURE PROVENÇALE ET MERIDIONALE

FREDERIC MISTRAL

**OEUVRES
POETIQUES**

FREDERIC MISTRAL

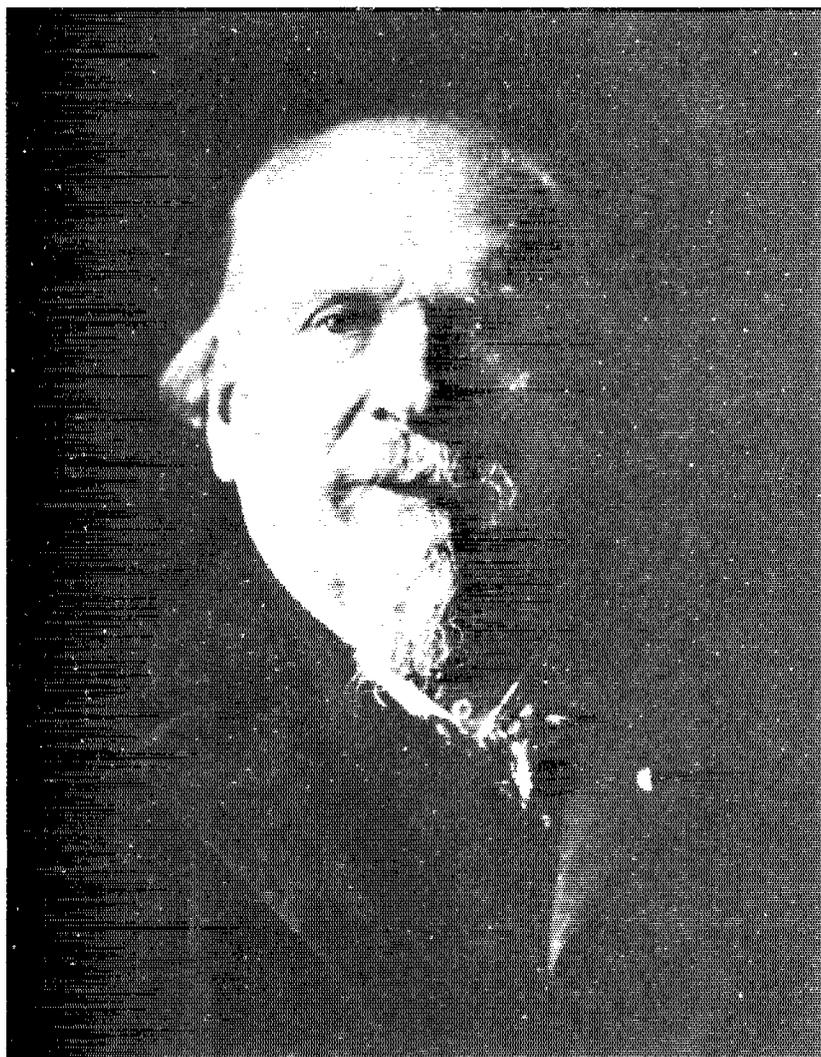
OEUVRES
POETIQUES



CULTURE PROVENÇALE ET MÉRIDIONALE
MARCEL PETIT

Achévé d'imprimer au mois de mars 1981
Imprimé en Espagne - Editorial Ruiz Romero - Barcelona (12)
Edunisa suc. Cuscó - Mallorca, 604-608 - Barcelona (26)
D. LB-2941/1981

© Marcel Petit C.P.M. - 1981



Frederic Mistral en 1913



F. Mistral, par J. B. Laurens (1853)

CORRESPONDANCE
MISTRAL - ROUMANILLE
1847 - 1860

AVERTISSEMENT

Toutes les lettres publiées dans ce recueil se trouvent à la Bibliothèque Calvet, à Avignon. Elles sont, à deux exceptions près, inédites.

L'éditeur a assuré la traduction des textes provençaux signalés par un astérisque (*). L'ensemble de ces traductions forme un appendice à la correspondance.

Hôtel du Petit-Saint-Jean, 18 août 1847

Chantons *alleluia*, monsieur Roumanille, avec les volées des cloches nimoises! Je suis reçu bachelier. Adieu, algèbre, mathématiques, moyen âge! Adieu pour la dernière fois. Oh! si vous voyiez comme je suis content!! J'ai fait tout le tour de Nîmes, de la joie; c'est, ma foi, une belle ville que Nîmes; Avignon n'est rien en comparaison. C'est égal, on n'a pas tort de dire que le bon Dieu est un brave homme! oh! oh! oh! Je suis reçu! Que je suis content! Je vais travailler la terre! Voyez-vous, je suis trop content, je ne puis pas vous écrire davantage; pardon, je pars demain, ou après-demain.

Bonsoir, votre naïf.

15 décembre 1847

Monsieur et cher ami,

J'ai lu dans le coin le plus retiré et le plus silencieux de ma solitude le joli petit livre dont vous avez eu la bonté de me faire hommage. Je l'ai tout feuilleté depuis la belle

préface de monsieur Reybaud, jusqu'au *Renaire*, et à chaque page mon admiration s'est accrue de plus belle, et chaque page m'a démontré plus fortement que jamais la souplesse, la grâce et la variété de votre esprit.

Vous seul avez su et pu rendre en provençal, ce que, malgré vous, vous pensiez en français, vous seul enfin avez saisi ce tendre provençal, ce doux parler, cette *lingua del piacere*, comme on se plaît à l'appeler, que l'on ne rencontre plus que dans la bouche de nos jeunes filles.

Car, il ne faut pas aller vous imaginer, mon cher ami, que le provençal de vos *Margarideto* soit celui de nos paysans, de nos provençaux pur-sang; ça serait absurde et très absurde de votre part; il n'y a que nos *chatouno* qui parlent comme vous.

Mais, me direz-vous, est-ce que *Manivas*, *Maniclo*, *Bastian*, *lou Martegau*, ne sont pas des provençaux pur-sang? Eh bien, non, mon cher Roumanille, non; vous avez voulu, et j'en suis très certain, élever leur langage au paroxysme de la rudesse et de la rusticité, et vous n'avez pu y parvenir, je vous le dis franchement. Dans vos facéties, on reconnaît toujours *lou paure Angeloun*, *lou tendre Roumanio*, et vos *Maniclo*, vos *Bastian*, vos *Martegau*, ne sont que des honnêtes badauds, des dévots de village: Castil-Blaze, lui, a presque attrapé cette *brutasse*, cette âpreté de langage, mais, moins heureux que vous, il a fait parler ses femmes comme ses hommes.

Au reste, Monsieur, vos contes feront les délices de tous ceux qui les liront. Passons, et surtout ne nous fâchons pas.

Vous avez plusieurs pièces, mon cher solitaire, telles que vos *Agnéu*, vos *enfants*, vos *Touneto* et *Leleto*, oh! d'un naturel, d'une fraîcheur que je ne saurais comparer qu'aux gracieux tableaux de Théocrite ou de Gesner.

La voas qu'amas, est très joli et je suis étonné que vous

ayez pu rendre si provençalement des idées si romantiques et si à la mode.

Votre *Pauloun* est une élégie toute pleine d'une suave mélancolie et d'une si charmante tristesse qu'on croirait lire une page de Young.

Enfin votre touchante et harmonieuse ballade du *Paure* et votre terrible sonnet politique concordent à prouver plus clairement que toutes les dissertations philologiques, que la langue provençale moderne pourrait encore au besoin relever de sa grâce, de son énergie et de sa douceur, le sonnet, la ballade, l'ode, l'élégie, le drame et l'épopée.

Mais, mon pauvre monsieur Roumanille, il est une chose contre laquelle viendront toujours se briser l'enthousiasme et le feu sacré de tous nos troubadours: c'est la prévention et par suite le trop petit nombre de lecteurs et de lectrices. Vous avez beau faire, beau dire, mon beau monsieur, vous avez beau avoir 200, 300, 400 lecteurs, nous prêchons dans le désert et, à moins d'être comme le rossignol qui se complaît dans sa solitude, c'est, ma foi, désespérant, et monsieur Reybaud dans votre préface a dit le dernier mot sur notre décadence: *Adieu...*

Quant à vos prospectus, il n'y a pas eu moyen d'en tirer la moindre part dans mon absurde village. C'est affreux.

Puisque nous voilà à l'absurde de mes compatriotes, une note, s'il vous plaît.

Dimanche on a joué la *Mort de César*; 4 sous les loges, le parterre, les premières et le parquet; on allait lever le rideau, voici la conversation que j'entendis à travers les coulisses:

— *Quel rôle fais-tu ? — Roumain — de que dises ? — ren — bon bougre —* Voilà un apophtegme de Socrate, un argument *ad hominem*; à un autre.

Un acteur avait deux mots à dire: *César est un tyran...*

Il va parler, le voilà qui s'embrouille, il pâlit, il tremble: *César est un... un...* tout à coup, il est inspiré comme la Sibylle, et il s'écrit avec un mouvement d'impatience: *César est un couïon*; et des battements de mains, des applaudissements à tomber les murailles; le fait est unique dans l'histoire du théâtre.

Plus tard, c'est Cassius qui, au milieu d'une scène, dit à Marius:

Ma fé, n'en sabe plus, renjo te coume voudras; et le public de s'écrier: *va te grata de cacalau, va-t'en cala de ratiero*, spirituelle manière de siffler un acteur.

Le mari de Maria est Brutus (et vous savez s'il est carliste); il prétend être le meilleur acteur de la troupe, lui qui dans un vaudeville disait:

Bois don-z-un coup, mon cer cosin, ça n'est pas dicficilou, et tout le long de même, jugez des autres.

Oh! puis, le plus risible, c'est lorsque l'on voit paraître des dames de 6 pieds, 5 pouces, qui disent n'avoir que 14 ans, et ont de la moustache et une voix de tonnerre; c'est Siméon qui dit à Jacob: *Mes bras sont desséchés*, et ce rôle est rempli par un individu de la corpulence de Catet; enfin c'est un individu qui, après avoir levé le rideau, ne voyant pas paraître son interlocuteur, s'écrie: *Sacré nom de Dieu, de que ie foutés la dedin!* et puis, en attendant, il engage une conversation avec le parterre, et mille autres traits d'esprit et gentillesse; ça vaut, monsieur, ça vaut 40 sous.

Voici une chansonnette; de l'indulgence au moins. C'est à *Vourado* que je m'adresse; je crois que *Nourado* est la Philis ou l'Iris des provençaux.

Veni ço que Nourado, l'ame, l'ame, l'ame, Nourado, toujours Nourado.

(Suit le texte de la poésie, *Lou vinto tres de Mai*, que nous avons publié dans les *Inédits* de Mistral.)

Du silence au moins sur les Maillanais; on me lapiderait si on savait que je divulgue les mystères de leur théâtre.

Faites mes compliments à Monnier que je n'ai pu embrasser avant mon départ. Répondez-moi, vous me ferez plaisir. Parlez-moi du passage de Jasmin. Adieu donc, solitaire.

16 février 1848

Mon cher Roumanille,

Ah! voilà bien le moment de me traiter de sauvage, de misanthrope! *misanthropos!* qui abhorre les hommes! Moi qui, à l'heure même où je reçois votre lettre en remets une au facteur pour le sergent Monnier, moi qui, à l'instant même où je reçois de vos nouvelles et ai la plume en mains pour vous donner des miennes! Faut-il être malheureux! Chien de destin, va! Si la pensée de vous écrire me fût venue il y a seulement deux jours, je suis sûr que j'aurais vu en tête de votre lettre: A la bonne heure! A merveille! Vive Allah! Et ne v'la-t-il pas que, par un de ces coups du sort où l'homme n'entend goutte, j'ai le singulier malheur de ne penser à vous que le 16 février, et je passe pour un malotru! C'est affreux! Vous en convenez n'est-ce pas? Bon, dès lors, parlons d'autre chose.

Je prends donc votre lettre et j'en fais l'analyse d'un bout à l'autre.

J'y vois d'abord des reproches; c'est très bien! Vous ne pouviez mieux commencer! C'est très flatteur de votre part! Mais vu que je ne les mérite pas, je les regarde comme non venus. Je vois ensuite la demande d'une justification au sujet d'une *fantaisie saugrenue qui m'aurait pris*, dites-vous, *de faire partie de cette troupe maillanaise qui*, etc., etc. Je suis à vous.

Vous savez que je suis naïf; vous aimiez, si je m'en souviens bien, lorsque nous étions assis aux rives de l'Euphrate et que nous avions suspendu nos cithares au... jujubier infortuné qui végète dans le rectangle n° 7, vous aimiez, dis-je, à me faire l'insigne honneur de reconnaître en moi une vertu, la naïveté! Je suis donc naïf, c'est prouvé.

En vertu de ma naïveté j'ai eu la fantaisie de prendre un rôle, non pas dans *Zaïre*, non pas dans *Trente ans*, non pas dans *Tancrède*, mais, puisqu'il faut vous l'avouer, dans deux rapsodies fort naïves, *Meisé Galineto* et *La co de l'ase*, j'avais choisi mes pièces, mes rôles et mes costumes... rires au larmes, succès fou! Mais je n'ai joué que deux fois et je ne parais plus qu'à la dernière pièce que l'on ne tardera pas à donner et qui est, ne vous déplaît-elle pas, un magnifique repas ou l'on mangera les cent écus que l'on a amassés; pas de rémission, il faut y passer, mais croyez, mon cher Monsieur, que j'entre dans l'action.

J'ai aussi un petit reproche à vous faire. Vous êtes bien bon, Monsieur, de venir effrontément vous ingérer de mes titres et surnoms! Je crois que si vous eussiez endossé la soutane vous m'eussiez fait un fameux jésuite! Comment! Ce défroqué-là, ne vient-il pas me traiter d'ermite dans chacune de ses lettres! Ah! ah! farceur, vous voulez faire des prosélytes, n'est-ce pas? Vous voulez compléter la confrérie! Solitaire de Saint-Rémy, ermite de Carami, ermite des Angles! Oh! le magnifique trio! Il ne manquerait plus que le

sauvage de Maillane! Ça serait admirable, ça ferait rire le diable.

La Société des Artistes avignonnais vient, dites-vous, d'offrir une toile au bon Monsieur Terracinta; c'est bien; je les en félicite et vous en particulier, car je suis plus que certain que vous avez été le premier moteur de cette bonne œuvre.

Mais, dites-moi donc, vous allez figurer à l'exposition 1848! Comment, vous avez ce toupet! Vous allez suivre de vos rayons visuels les notabilités de l'Académie et de la Tribune, la fine fleur des dames et demoiselles de France! Et ça, sans sortir de votre atelier! Oh! allez, mon esprit est assez obtus quand il s'agit de l'avenir, mais je lis sur votre nez prophétique qu'il attirera l'attention des amateurs et amatrices, et qu'il y a un succès niché dans votre barbe. Vous verrez. Quant à la note du livret, c'est une bonne idée.

Puisque nous voilà encore aux *Margarideto*, voyons un peu. Vous m'assurez que la Presse départementale et circum-départementale en a fait l'apologie; oui, c'est beau! Mieux que cela, c'est merveilleux! Mais, je ne vois pas, beau solitaire, que ça fasse épuiser les éditions, tandis que la renommée du bonhomme Jasmin, quoi qu'on en dise, quoi qu'on l'accuse même d'avoir été préconisé à tort par Sainte-Beuve, Villemain, etc., a parcouru la France, et qu'elle soit vraie ou usurpée, ce n'en est pas moins de la renommée et de la gloire!

Enfin, moi, misanthrope, sauvage, ermite, bédoin, comme vous voudrez m'appeler, je dis que malgré qu'il ait écrit dans le béotien de la langue d'oc, il a d'abord du cœur, ce qui est déjà quelque chose, ensuite du talent, de la verve et de la franchise dans l'expression. Mais, si vous vous opiniâtrez à lui enlever le titre de bon poète, vous ne pourrez du moins disconvenir avec moi que c'est un bon bougre; et si,

une autre fois, vous me dites encore que sa lyre ne vaut pas un f..., je vous enverrai faire f... et puis, vous alléguez contre ce pauvre gascon qui d'ailleurs n'en peut mais, la pauvreté, l'imperfection, la rudesse de son langage. Quoi! D'après vous, l'habit fait donc le moine! Et si Lamartine avait écrit ses *Méditations* en Causaque ou en Mant-chou, serait-il pour cela un mauvais poète?

Mais, allons plus loin; je crois, Monsieur, qu'à force de fréquenter la petite aristocratie avignonnaise, vous finirez par trancher un peu de l'aristocrate. Vous savez le proverbe: *Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.*

Comment! Vous, le fils naturel et légitime de Jan Danis, *lou Pio*, vous allez pour un bon mot traiter le poète d'Agen, un voisin, un confrère, de *savonnette*? Oh! je ne vous reconnais plus! Et que diriez vous, Monsieur, si pour détruire le faible échafaudage des *Margarideto* on allait vous traiter de *salade*?

Excusez ma naïveté et marchons!

C. Reybaud vous a chargé de le traduire; c'est bon, il a trouvé son homme: profitez-en, travaillez, c'est pour Paris. Vos vers placés à côté de ceux de Reybaud auront du lustre, allez, croyez-le bien; on voudra savoir ce que l'on pense en Provence et on vous lira.

Nous voici enfin à la demande d'une pièce provençale; ah! c'est ici où l'auteur s'embarrasse! Quoi! Vous, dont les amis ne sont que des artistes, de charmants poètes, d'habiles peintres, de délicieux musiciens, d'ingénieux feuilletonnistes, pouvez-vous trouver quelque charme dans les faibles productions d'un atome de littérature! Mais, d'ailleurs, quand même je le voudrais, pourrais-je vous envoyer une pièce qui vous fût encore inconnue?

Je n'en ai point fait depuis. Mais voici à quoi je me suis occupé: j'ai passé au crible toutes mes vieilles paperasses et

j'en ai extrait un cahier in-octavo qui, sous le titre de *Notes* renferme une quarantaine de pièces françaises ou provençales, en vers ou en prose, que j'ai revues, corrigées et considérablement augmentées. J'ai complètement refondu mes Psaumes; je les ai provençalisés, je vous offre le *De Profundis*. (Voir texte dans les *Inédits*.)

C'est celui de mes Psaumes qui est le plus faible, mais je vous le présente parce qu'il est le plus court.

Ma traduction de *Tityrus et Mélibœus* est charmante; écoutez. (Voir texte dans les *Inédits*.)

Adieu.

P. S. — *La Semaine*, dans le catalogue des livres qui ont paru dans la septaine, fait mention des *Margarideto*.

Maillane, 10 mars 1848

Liberté, égalité, fraternité!!!

Le sort nous en veut, cher ami! non content de nous tenir éloignés l'un de l'autre, il nous refuse avec obstination un moment de plaisir, une courte entrevue, un tête-à-tête. Je brave la fureur du plus violent, du plus strident, du plus impétueux des enfants d'Eole, du Mistral enfin qui tout le long du chemin me cingle le visage; je franchis tout obstacle pour aller vous embrasser, pour me régénérer avec vous, et je manque mon cher Roumanille. Roumanille! Roumanille! M'écriai-je sur les places publiques, dans les rues, dans les carrefours, et les places publiques, les rues et les carrefours ne répondaient à ma voix plaintive que les cris joyeux de: *Vive la République!*

Mais où est donc mon cher Roumanille? disais-je dans mon inquiétude, Roumanille

*Usque ad sidera notus,
Formosi pecoris custos, formosior ipse !*

Roumanille, le barde des Alpines, le chantre vapoureux des sylphes et des anges, Roumanille, dont la lyre exhale avec tant de grâce, de délicatesse et d'harmonie, les soupirs des jeunes filles amoureuses et le parfum des *Margarideto* ; enfin ce Roumanille dont les chants sont plus mols que le bruit des ruisseaux sur la molle arène, plus doux que le murmure des tamarins au penchant des collines.

*Tale tuum carmen nobis, divine poeta,
Quale sopor fessis in gramine, quale per ostum
Dulcis aqua saliente sitim restinguere rivo.*

Mais point de Roumanille ; me voilà donc réduit à l'isolement, moi qui m'attendais à partager avec vous mon enthousiasme et ma jubilation. Enfin, bien que la philosophie, en dépit des stoïciens, soit impuissante à consoler de l'absence d'un ami, il a fallu en passer par là.

Heureusement, j'ai vu le chaleureux citoyen Monnier avec lequel nous avons sympathisé, fraternisé, républicanisé, comme les premiers républicains.

Le dimanche soir j'ai été au théâtre. J'ai vu jouer *La Juive* et entendu chanter *la Marseillaise* et le *chant du Département*. Dieu ! quelle admiration ! quelle ardeur ! quelles émotions ! quels transports ! je ne me possédais plus, j'étais ahuri, ébaubi, remué jusqu'au fond des entrailles ! Mais il manquait là le cher Roumanille.

J'ai lu votre *archange Michel*, cette ardente, énergique prière, lancée par l'opprimé vers le trône du Dieu des hommes libres. C'est ça, cher citoyen, entamez-moi quelques-uns de ces beaux sujets que nous inspire notre sainte République ; c'est maintenant seulement, sous le règne de la liberté,

que la poésie peut s'élever au degré de l'ode; aussi fut-ce sous la République que Lebrun le Pindarique composa la belle ode du vaisseau *le Vengeur*. Je sais gré à vous et à vos amis d'avoir métamorphosé *le Tambourin* en *Coq*: vous badiniez, maintenant vous chanterez, et vous chanterez des airs aussi frais que notre révolution. Ceci me rappelle une élégie bâtarde que j'ai lue dans *le Tambourin*, et qui est signée Louis Couillet. Ce poète maillanais fait rimer *plaine* avec *aime*. Ma foi, puisque vous accueillez une pareille rap-sodie, il faut que vous soyez dans une fameuse pénurie de matières, pour le remplissage de vos colonnes.

La caricature représentant Louis *File-vite*, comme on l'appelle à Paris, en habit de voyage, m'a beaucoup fait rire.

Vous avez un concurrent, le *Républicain*: Sans doute vous écrirez aussi là-dedans.

Adieu donc, salut et fraternité!

Vive la République!

25 avril 1848

Liberté!
Egalité!
Fraternité!

Cher poète,

Me voici encore, frappant à votre porte, au risque impardonnable de vous causer de l'ennui, mais je m'en rapporte au conseil du fils de l'homme: *Frappez et l'on vous ouvrira*. Il me tardait de causer un instant avec vous, dans un moment où il est si agréable de vivre en Europe, dans un moment où les nouvelles sont si rapides, si frappantes et si

consolantes pour un Républicain. Qu'en dites-vous, Messieurs Nicolas, Guillaume et Ferdinand ? Est-il vrai que vous ayez passé l'arme à gauche ? Vos abominables adulateurs, leurs excellences Guizot, Metternich et autres, ne vous avaient donc jamais parlé du vieux proverbe :

*Es toujou per la tro sarra
Que s'escapo l'anguielo ? **

Eh ! Mes amis, vous venez de montrer au monde une prudence excessivement rare dans les gens de votre espèce ! Bon voyage, et surtout défaites-vous de ces vellétés de césars, autocrates, etc. Je suis enchanté que les héros de février n'aient pas travaillé pour le roi de Prusse.

N'êtes-vous pas de mon avis, citoyen Roumanille, et n'avez-vous pas abjuré ces mauvaises craintes que vous exposiez sur la durée de la République si les anciennes haines venaient à relever la tête. N'ayez pas peur ; ayez foi dans l'avenir ; la foi soulève les montagnes ; moi, je ne suis pas de ceux qui de rien se font des monstres épouvantables, qui voient l'avenir sous un aspect sombre, effrayant. Bien loin de là, je ne vois l'avenir que sous une forme riante ; je n'aperçois que des fleurs, que des couronnes de myrte, de lierre et de laurier. Que si, l'envie, à peau de parchemin, aux yeux pochés, cherche à injecter son venin dans les veines de la liberté naissante, n'y a-t-il plus d'honnêtes gens pour se lever en masse et l'écraser dans la boue ?

Parlez-moi un peu du club avignonnais et des Jésuites.

Mais voyons, beau nourrisson des Muses, dormez-vous ? Ignorez-vous qu'il y a neuf cents représentants à choisir dans le peuple, oui, neuf cents plébéiens neufs et purs de tout gouvernement ? Pourquoi ne pas vous mettre sur les rangs ? Je ne sais que trop hélas ! que des haines, des préjugés, s'élèvent contre vous, pauvre enfant du *Pio* ; mais

enfin, c'est égal; si ce n'est aux élections de 1848, ce sera aux autres; croyez-moi, profitez des temps, cher ami; lancez-vous, faites quelque chose de chaud, de patriotique, d'enlevant. Faites-vous connaître morbleu. Faites du chaud et toujours du chaud; quittez les prairies s'il vous plaît, poétisez avec ardeur notre belle République. Quant à moi, pauvre poète dégringolé du Parnasse, je prends la liberté de soumettre à votre jugement ces quelques strophes qui expriment si imparfaitement ce qui se passe dans mon cœur.

(Suit le *Chant du Peuple* : voir les *Poésies inédites*.)

Si vous voulez faire insérer cette petite incartade dans les colonnes du *Coq*, faites-le, je laisse à votre bon goût le soin d'élaguer ce qui ne va pas. Tout à vous.

Maillane, 1^{er} mai 1848

Mon cher Roumanille,

Je suis tout honteux de vous devoir des excuses et d'avoir tardé si longtemps; mais je me reposais sur votre aimable frère à qui je racontais ma disgrâce, encore frémissant de colère. Ne voulez-vous pas que je fusse furieux contre ce fâcheux assomant qui vint se pendre à mon bras au milieu de nos douces causeries, et mêler son orgueil et sa fatuité à nos intimes épanchements; qui m'arracha à votre agréable société pour m'emmener dans un basse-cour et m'y laisser incongrument deux longues heures avec un palefrenier, et tout cela pour se conformer aux usages, ou plutôt aux atrocités de la parenté! Que la fièvre le serre, le vilain! Encore fus-je fort heureux de me débarrasser de lui en brusquant son invitation à souper et en partant tout de suite, ce qui, je crois, lui fit plus de plaisir que de peine.

Sic nos servavit Apollo.

Néanmoins, je m'en voudrai toute ma vie, pour n'avoir pu dire *adessias* à vos excellents parents qui me firent un accueil si cordial et si charmant. Ah! Ils doivent être bien joyeux maintenant que la liste Lamartine est triomphante, et plutôt au Ciel que toute la France envoie des représentants comme les nôtres!

Aux élections d'Arles, il y a eu un trait impayable; Gleyze déchirait; il a été giflé par un paysan.

Votre intime.

Maillane, 13 mai 1848

Ah! cher ami, comment voulez-vous que je détourne mes yeux de l'avenir, quand l'horizon est si sombre?

Comment serait-il possible de n'être pas glacé par la peur, lorsque l'on a conservé sa foi primitive et que l'on jette un regard autour de soi? Hélas! cher ami, je tremble de deviner, mais je pressens une épouvantable catastrophe.

Comme nos âmes harmonisent entre elles, et comme Dieu a fait du cœur d'un ami l'écho de nos plus tendres émotions; que vous avez bien saisi mes sentiments intimes quand vous me dites avec tristesse: *je voudrais parfois être loin du monde et de son tumulte dans une solitude profonde pour y méditer en face d'un Crucifix et d'une tête de mort!*

Pouviez-vous répandre sur mon cœur baume plus suave et plus consolant?

Oh! si vous saviez, mon tendre ami, comme les pensées de solitude me plaisent! Toute ma vie, elles ont enflammé mon imagination; depuis un mois elles redoublent de violence; tôt ou tard, je le sens, elles triompheront.

Depuis un mois, dis-je! Ah! depuis un mois il s'est opéré dans mes idées bien du changement. Moi, qui croyais à la République et à la bonne foi de ceux qui la dirigent, comme l'on croit à Dieu, moi qui m'étais fait de ce gouvernement une idée si pure, si belle, si facilement réalisable, me voilà bien déçu!

Certes, la République, je l'aime toujours avec ferveur, toujours je suis pour elle enthousiaste, mais mon opinion sur les hommes n'est plus la même. J'ai considéré la conduite de ces hommes qui se proclamaient les amis de l'humanité, qui se donnaient la mission de régénérer le monde et de ramener l'âge d'or, et j'ai vu que c'était de faux prophètes et qu'en creusant au fond de leur âme on n'y trouvait que mensonges, orgueil et vanité!

J'ai admiré la sublimité des théories, la grandeur des entreprises et la pompe des paroles, mais j'ai reconnu en pleurant que la bonne foi était à jamais bannie de ce monde et que le bien ne pouvait triompher sur la terre! Et alors, je suis rentré en moi-même, je me suis rappelé que, d'après le livre de notre croyance il fallait que le monde arrivât au point de dégradation où il était aujourd'hui, et qu'ils erraient grandement ceux qui, dans leur présomption et contrairement aux écritures, prétendent que l'humanité va se perfectionnant tous les jours.

Réfléchissez là-dessus et considérez quel est l'aveuglement de notre siècle!

Il croit surpasser tous les autres en lumières! Est-il possible, grand Dieu, que son orgueil soit tel? Et qu'appelle-t-il lumière? Est-ce de ne plus croire aux revenants, au diable, au feu d'enfer, pour aller s'extasier devant Mesmer et Cagliostro? Est-ce d'expliquer les miracles des saints par l'ignorance des peuples et par le magnétisme, est-ce de mépriser les cérémonies extérieures de la religion comme des vêtiles,

pour se faire des idolâtries, la plus sordide et la plus grossière, celle de l'argent, *argentum et aurum*.

O malheureux siècle, qui pour avoir imprimé quelque mouvement à la matière se croit devenu meilleur! Dans sa démençe, il ne voit pas que ses inventions futiles ne sont que des instruments de molesse et d'oisiveté, et qui, loin de prouver son amélioration, ne font qu'attester qu'il n'a plus confiance dans ses membres amaigris pour se vêtir et pour se transporter!

Mais ce qui me frappe et me chagrine le plus, c'est que la science en se perfectionnant n'a servi qu'à augmenter l'orgueil et l'impiété des hommes; en effet les savants de ce siècle, voyant qu'ils ont presque dompté la matière, ont-ils élevé vers le créateur un regard d'admiration et de reconnaissance? Non; et qu'ont-ils fait? Ils ont admiré la puissance de leur génie, leur vanité s'est bercée dans la folle espérance de ravir un à un ses secrets à l'Eternel, et de faire mentir cette parole de la Genèse: *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*.

Mon père, dans son ignorance, voyant germer le grain qu'il a jeté dans la terre, lève vers le ciel sa paupière humide et dit: *Mon Dieu, que vous êtes grand!*

Mais pourquoi ne pas déchirer le voile qui couvre nos yeux? A quoi bon nous le dissimuler? N'est-il pas évident que notre siècle est entraîné dans le torrent de la décadence la plus effrayante? N'est-il pas clair que la nature est épuisée et que chaque art, que chaque science ont atteint le plus haut degré de perfection humaine? Allez, notre siècle a beau se tourmenter, la tragédie n'aura plus de Racine, l'épopée d'Homère et de Virgile, la comédie de Molière, l'ode de Pindare et d'Horace, la philosophie de Socrate et de Descartes, l'apologue de La Fontaine, la peinture de Raphaël, la sculpture de Michel-Ange, les sciences d'Archimède et de Newton,

l'histoire de Tacite, la tribune de Démosthène, la chaire de Bossuet et la stratégie de Napoléon!

Je ne sais pas si vous connaissez la prophétie d'Orval, si vous la connaissez, relisez-la et comparez-la avec l'Apocalypse et les événements du jour; si vous l'ignorez, demandez-la à Monsieur Seguin qui l'a réimprimée en 1840 sous le titre de *Prédictions modernes*, et vous y verrez le passé et le présent prédits avec une clarté et une vérité qui écrasent le sceptique, et l'avenir comme épouvantable! Le temps est proche, le vingtième siècle nous menace, la corruption et l'irréligion sont à leur comble, concluez!

Heureux ceux qui croient!

28 juillet 1848

(Lettres très endommagée. Mistral cite d'abord quelques vers du chant IV de ses *Moissons*, puis donne l'explication de quelques mots provençaux, demandés par le docteur Honorat et poursuit:)

Je n'augmente pas cette notice; tu as le dictionnaire du docteur sous tes yeux et tu connais les mots de ma collection; ... Je suis certain que s'il lisait les 600 vers du poème, il y trouverait diablement de termes...

Pour moi je me livre avec fureur à l'étude des simples; il me passe mille idées par la tête; je vais par les campagnes et les collines, demandant aux paysans les vertus des plantes qui sont sous mes yeux.

Tantôt j'ai envie de faire un livre où je détruirais le système de Linné et de Requier, en prétendant que la botanique, c'est-à-dire la nomenclature des plantes est une science vaine, stérile, absurde... Au lieu de dire les différences des

familles, des genres, des espèces, j'aimerais mieux dire les vertus, les propriétés des plantes et les avantages qu'on peut en tirer.

Tantôt j'ai l'idée d'un vaste poème provençal qui s'appellerait *li semenço, li magnan, li meissoun, lis ièro*. Tantôt l'ermittomanie s'empare de moi; je cours, je vaque, je voudrais vivre dans une grotte, près d'une fontaine, à l'ombre d'un genièvre.

Novembre 1848

... En entreprenant cette œuvre de patience, mon dessein a été de traiter le sujet au sérieux, de copier les mœurs de nos Provençaux, telles qu'elles sont, de peindre les querelles, les jalousies, les amours, les farces, enfin toutes les scènes que j'ai pu saisir au milieu des moissonneurs; en un mot de prendre la nature sur le fait. Aussi ne me suis-je épargné ni fatigues, ni démarches: en dînant avec eux, j'ai étudié leurs repas, en liant leurs gerbes, j'ai ouï chanter les glaneurs; en les suivant partout, pendant un mois, à l'ardeur du soleil, au travail, à l'ombre des saules, à la sieste, au au tibanèu (tante), j'ai pu recueillir les quelques expressions heureuses qui ravivent un peu la pâle teinte de mes vers.

Aix, 15 décembre 1848

Mon cher Aristarque,

Pour la seconde fois je suis dans la jubilation car je suis maintenant certain que mon poème vous a plu d'un bout

à l'autre et qu'il n'a pas eu le mérite d'appesantir votre paupière. Comme dans votre première lettre vous avez su élaguer ce qu'il y avait de mauvais et de raboteux dans mes vers et faire ressortir avec un goût exquis et un remarquable discernement ce qu'il y avait de meilleur; merci donc, ô poète, de vos patients et judicieux conseils! Mais de même, infiniment merci, ô Monsieur Dau, suave virtuose qui avez donné à ma pauvre *margaieto* une voix si touchante, si douce et si harmonieuse. Pauvre petite, elle poussait tout bas ses soupirs; mais grâce à votre mélodieuse touche, la voix plaintive de la *meschina* pleure et va au cœur.

Brin! brou! etc., nous voici encore à l'ouvrage: *Margai*, dites-vous, va faire entendre *soun avoas de jado*. Non, mon cher, ce n'est pas *Margai* qui va chanter, c'est une glaneuse que j'appelle la *Bello d'Avous* qui va chanter la ballade de *Margai*. Vous ne paraissez pas bien comprendre ce vers:

*Ausès lou can de la Bello d'Avous ; **

Eh! mon Dieu, j'appelle ma chanteuse la *Bello d'Avous*, comme on dirait la *Belle de Mai*, la *Belle d'Avril*, etc.

Pourquoi voulez-vous que j'enlève la cigale de ce vers...

Cigalo, taisas-vous,

la cigale qui caractérise si bien l'été et dont les anciens mettaient le chant au-dessus de celui du rossignol!

Je ne crois pas que vous ayez traversé le val de Belmirane, car c'est celui qui vient des Baux à Maillane et ce n'est pas là votre chemin; mais tout plein que vous étiez de ma légende il n'est pas étonnant que tous les vals fussent pour vous des vals de Belmirane; au fait *Margai de Bèu-mirano* est un fort joli nom, tenant de l'antique et du provençal; j'en suis fort satisfait.

Une *andano* est une allée. Coye le dit: *Alor coustegeian uno fougouso andano.*

J'adopte les limites que vous donnez à mon troisième chant.

Je laisse *Tasto-pouso*, je l'ai connu, il sera immortalisé dans mes vers; c'est comme le chantre Boirude de Boileau.

S'apountello signifie: Se cramponne, fait de grands efforts.

Vous voulez me faire modifier ce vers:

Fai la gandouno e resto un pau darrié,

mon cher, je ne sais comment vous êtes devenu mais il faut que vous soyez diablement corrompu pour que ça révolte votre pudeur.

Je le laisse, à moins de biffer tous les plus jolis passages, *Margai, Malen, Janetoun, Martoun*, etc.

Ma légende de Saint Anthelme est authentique et la légende dit expressément de ne pas se signer devant le feu-follet, car le signe de la Croix marque la frayeur et ce feu poursuit les poltrons...

Au lieu de:

*Venon en odi, se fan abourri...
Vires lou raji darrié lou coutré
Tout en siblan trima tres longui juncho*

mettez:

*Dreubon la plago, au lio de la gari.
Lou raji trimo à la co dau coutré
Tout en siblan pendèn tres longui juncho.*

Je ne puis me figurer que vous n'avez pas compris: *li fio de joio, espousca de la fiolo*. Vous allez chercher des difficultés où il n'y en a point. Cela signifie tout bonnement que

ces feux-là sont de temps en temps arrosés de vin; ce sont des libations à St Jean et à Bacchus.

Quand je dis: *Après avé 'stroussa sa camiseto*, je ne veux pas dire qu'elle relève ses cotillons comme vous paraissez l'interpréter; je veux dire tout simplement qu'elle relève ses manches de chemises pour être plus preste et plus alerte.

Il y a un autre passage que vous n'avez pas compris; le voici:

Soun jou !

*Dirias 'no bando de trevan
Que dins la niu courron la patanteino
Quau me dira lou rode mounte van,
De qu'an begu, de qu'an di, de que jan,
Venon, bessai, d'enclaire quauco rèino ;*

Ces trois derniers vers s'appliquent aux *trevan* et non aux moissonneurs; c'est bien clair, ce me semble.

Vous me dites que nous ne sommes pas chrétiens pour des prunes; je l'avoue; mais cela n'empêche pas qu'il ne se passe tous les jours dans les champs mille intrigues amoureuses, plus ou moins lascives, et malgré tous les sermons de M. le curé jusqu'à la fin du Monde l'on aimera le fruit défendu.

*Tant que l'on vivra,
lalira,
on baisera
la fillette,*

dit Béranger.

Ah! ça! dites-moi de brûler mon poème en entier, ou bien de faire un poème de la Religion, ou une description de l'*escounjurage di babaroto* ou du *Te rogâmus, audi nos* ;

et ne venez plus me demander un tableau de la vie champêtre.

Mon poème n'est pas assez chrétien!! Et que voulez-vous que j'y mette! Croyez-vous que si un païen lisait mon livre, il ne reconnaîtrait pas tout de suite un chrétien!

*Que per San Lu lou minagé sameno,
E per San Jan lou voulame entameno
E que missouno avan la Madaleno.*

— *Lou gran Juge — l'amo danado — Jeuse Maia — Au noum de Dieu — toutis ensem festajavon San Jan — Mai lou Signour l'empachen de ie nouire — etc., etc.*

Voilà toute la religion des moissonneurs.

Croyez-vous que *quan lou bla s'espausso*, l'on pense à aller aux vêpres ?

On travaille *festo e deminche*.
J'irai vous voir à Saint-Rémy.
Adieu, *boni festo*.

(Février 1849)

Cher ami, j'ai reçu votre journal. Le prospectus de Gailard est bien fait: je crois que, grâce à cette feuille hebdomadaire, vos *Margarideto* prendront du débit. Mais, je n'ai pas l'espace suffisant pour parler davantage; je copie la pièce que vous m'aviez demandé (suit le *Chœur des Mouchérons*. Voir les *Poésies inédites*).

Et voilà; ce qui me fait beaucoup de peine, cher Roumanille, c'est de voir votre éloge et vos productions dans un pareil journal.

Je ne sais pas quelle mouche le pique, mais chaque alinéa contient une grossière injure contre les républicains les plus purs. Ainsi on le voit accuser Cossuth d'un vol de cinq millions. On est coupable lorsqu'on écrit pareille calomnie destinée à nourrir les pauvres villageois; on le voit accuser Boichot d'insultes envers un capitaine espagnol qui lui aurait donné la mort, choses complètement démenties par les journaux les plus estimables. Si c'est Canron qui met ces choses-là, vous pouvez lui dire de ma part qu'il n'a pas oublié les principes de Chambéry, etc.

Oh! que ne donnerai-je pour vous voir désaveuglé et tiré de cette clique qui va donner trois cent mille francs à la ci-devant Duchesse d'Orléans. C'est égal, je vous aime et vous aimerai toujours blanc ou noir.

Jeudi, 15 mars 1849

Cher ami,

Autan lèu fa que di : vous me reprochez de ne pas avoir répondu à votre honorable lettre, voici pourquoi: je croyais que vous ne pensiez plus à ce qu'elle contenait et partant je ne jugeais pas à propos d'y répondre catégoriquement. Au reste, rassurez-vous, je ne l'ai pas profanée au point d'en allumer un prosaïque brûle-gueule; seulement, elle est dans le troisième tiroir (à gauche) de mon bureau, d'où je l'ai extraite trois ou quatre fois pour en savourer le contenu.

Vous prétendez mener une vie d'épicier, soigner davantage votre ventre que votre intelligence, pleurer à chaudes larmes vos années d'insouciance et de poésie, etc., etc. C'est ce que je suis loin de croire. Bien au contraire, je suis persuadé que votre modestie nous cache quelque œuvre neuve et brillante à laquelle vous consacrez vos veilles et vos loi-

sirs, et qui peut-être un jour éblouira le monde littéraire. Toutefois je suis bien convaincu que vous ne vous arrêterez pas à une simple brochure et que malgré vos trente et un ans vous aurez tôt ou tard une renommée nationale.

Monsieur Méry fait son cours une fois par semaine et pour pouvoir causer avec lui il faut arriver le premier et le trouver seul. Soyez donc certain que si je n'ai pu lui parler ce n'est pas de ma faute et qu'aussitôt qu'il me sera possible de lui présenter vos respects et vos observations je n'y manquerai pas.

Je m'en irai chez moi les premiers jours d'avril et j'y passerai une quinzaine. Quant à notre entrevue je ne sais pas si je me déciderai.

Ces Papa m'embêtent d'une manière insupportable. Je ne sais quelle destinée a mis dans mon âme l'aversion que j'ai à leur égard! Il me font toute sorte de bonnes manières, comme on dit chez nous, mon père et ma mère m'invitent toujours à les aller voir, à leur rendre bons offices pour bons offices et pourtant... je ne puis pas les aimer. Il me semble qu'ils ne parlent pas avec franchise et je souffre en leur présence. Tout ceci soit dit entre nous.

Monsieur Chautard me fait beaucoup trop d'honneur de vouloir mettre ma plus ou moins artistique figure dans une de ses délicieuses créations, mais ce serait pourtant avec bonheur que je voudrais lui faire plaisir en quelque chose.

Quant à mes *Moissons* laissez-les dormir dans leur heureuse obscurité et ne songez pas à prendre mon père par le sentiment littéraire; vous n'y parviendriez pas; il vous répondrait, en vous jetant à la face *li quaranto cin centime, tron de diéu!* Nous produirons ça plus tard quand je serai un peu plus maître de mon chez moi et nous y joindrons quelques-unes de mes autres poésies; les *sept psaumes*, etc.

L'ami Maquan est un *aristo* dépité qui ne pouvant mettre

au jour ses excentriques feuilletons et articles va exhaler dans le Var ses imprécations carlistes contre le nouvel ordre de choses.

Reybaud est un brave homme qui, voyant la République escamotée par des saltimbanques, aime mieux croire, espérer et se taire, que d'aboyer inutilement contre les hommes de février.

Les réflexions que j'aurais à vous faire sur l'espagnol demanderaient plus d'espace qu'il ne m'en reste; d'ailleurs, ce qui m'avait le plus frappé, en commençant l'étude de cette langue, c'est que sans nous en douter nous avions complètement appliqué à la langue provençale l'orthographe espagnole, exemple: pas de lettres doubles, au éu, óu, etc., nacioun. Seulement les espagnols en dépit de l'étymologie écrivent *San Yago* et nous autres nous avons eu le scrupule du *t*, etc.

Ne parlons pas de la politique; nous ne sommes pas bien d'accord là-dessus, mais du moins laissez-moi vous dire ceci:

Monsieur Roumanille, avant de qualifier la République romaine de stupide, allez faire un petit voyage dans les états pontificaux et à votre retour vous me direz lequel pays, de la Romagne gouvernée par les Papes ou de la France bouleversée par nos révolutions, est plus libre, plus éclairé, plus patriote, moins corrompu: ensuite vous me direz s'il n'est pas permis à un peuple aussi avili par les *soprani* et les cardinaux de briser un joug de fer et de renouveler son sang à la fontaine républicaine. Voici quelle a toujours été et quelle sera toujours ma devise:

Guerre éternelle entre nous et les rois.

Cela n'empêche que je ne crois en Dieu et que je sois bon catholique.

Excusez mes expressions un peu vives eu égard à mon ardent amour de la république que je vois foulée aux pieds par une réaction lâche et sans pudeur. Je vous embrasse affectueusement et désire vous voir bientôt.

Aix, 1^{er} avril 1849

Cher ami,

J'ai tout juste le temps de vous répondre quelques lignes ; je vais partir pour Maillane.

J'ai lu votre opuscule, il est charmant, bien écrit, fidèle et très intéressant ; pour ma part je vous avouerai qu'il m'a fait pleurer à chaudes larmes, mérite qu'il partage avec *Paul et Virginie* ; pourtant vous avez traité le sujet en historien, d'une manière claire et simple, ce qui veut dire que vous avez eu plus de difficulté en vous conformant à la vérité pure et que vous n'avez pu vous livrer à l'essor de votre brillante imagination, comme si vous aviez brodé le sujet. En somme si votre génie était lancé dans un vaste champ, vous deviendriez un de nos bons écrivains et vous effaceriez toutes ces glorioles que l'on porte aux nues pour avoir fait une critique de théâtre.

Revenons à *Louis Gros*. J'ai parlé de votre livre à Aubain, libraire à Aix ; il m'a dit qu'ils avaient assez de peine à vendre ces opuscules nés d'hier et qui, bien que bons, restent dans la poussière, privés qu'ils sont de la publicité des grands journaux : il a été étonné de ce que M. Seguin ne lui en avait pas parlé l'autre jour quand il passa à Aix. D'ailleurs, a-t-il ajouté, il peut m'en envoyer trois à quatre douzaines avec quelques affiches-annonces. Mais, vu la modicité du prix, il faudrait qu'il profitât d'une occasion pour les

envoyer, car autrement le port coûterait plus que les ouvrages. Il a vendu quatre *Margarideto*.

Venons-en à Fanot. Ici, mon cher, vous m'avouerez que vous êtes trop exigeant, car vouloir trouver deux Fanot dans un département, c'est vouloir trouver la pierre philosophale. En effet, Monsieur, croyez-vous qu'un Fanot, sonneur de cloches avec privilège du Roi, rédacteur de l'*Annuaire de Vaucluse*, colporteur de toutes les annonces légales, matrimoniales et mortuaires, sachant son Avignon comme moi mon *pater*, ait son pareil à bien loin d'ici ? Non, non, Monsieur Roumanille, Fanot est unique et l'Athénée de Vaucluse l'inscrira un jour sur la biographie des grands hommes Comtadins: j'ai beau, ici dans Aix, chercher, tourner, demander, m'informer sur un Fanot n° 2; pas moyen, je ne vois que quelques misérables colporteurs d'almanach et d'allumettes, et encore ils sont exotiques, on ne peut pas s'y fier. D'ailleurs pour faire mousser les *Louis Gros* il faudrait connaître particulièrement les bons bourgeois de la ville d'Aix; ce qui est impossible, attendu qu'il n'y a qu'un Fanot.

Vous m'engagez à aller à Avignon et à Saint-Rémy; pour Avignon je ne dis pas (car je resterai une vingtaine de jours) mais pour Saint-Rémy je n'y vais pas jusqu'aux vacances.

Ne me répondez pas jusqu'à ce que je vous écrive encore parce que je changerai de chambre; vous pourrez m'écrire à Maillane jusqu'au 16.

Aix, 23 avril 1849

Mon cher ami,

Je m'empresse de vous donner ma nouvelle adresse: Monsieur Frédéric Mistral, étudiant en droit, rue de la Miséricorde, 13 (chez veuve Marcellin), à Aix. Maintenant vous

pouvez m'écrire sans crainte et l'on vous répondra. Vous dûtes dire, la semaine passée, que j'étais parti un peu trop brusquement et sans vous toucher la main, mais vous dûtes voir vous-même qu'il n'y avait pas possibilité car à l'heure du rendez-vous que nous nous étions donné, il pleuvait à verse; d'ailleurs Mathieu que le hasard me fit rencontrer doit vous en avoir parlé car il vous cherchait aussi.

Je dois vous remercier beaucoup de la délicieuse soirée que je passai sous votre auspice dans cette société d'élite qui sait joindre si bien l'amabilité à la délicatesse et le bon goût à la cordialité. Vous leur toucherez la main à tous de ma part, depuis l'habile Chautard, aux traits nobles et sévères, ciselés comme ceux de Michel-Ange jusqu'au facétieux Dau qui possède à un si haut degré l'admirable talent de répandre sur un sujet des flots d'harmonie tendre, joyeuse ou mélancolique, selon les impressions dont le poète a pénétré ses vers.

J'ai sous les yeux le n° spécimen du journal provençal de Bellot, voici le titre: *Lou descaladaire, journau satiricoumique deis carrieros, deis proumenados et deis cabanouns, mescla de marrits vers français et prouvençaous, dedia eis ouvriers, redigea per un sapur de la gardo nacionale de Mimet, ex-membre de l'Academio de Vitrolo et decoura d'uno superbo balafrò à la frimouso.**

Bellot est toujours le même, il fait de beaux vers en mauvais provençal. Pourtant dans ce journal-ci il se rapproche un peu plus du naturel et il a même adopté un genre éminemment démocratique. Ainsi le *Descaladaire* dit au poète:

*Que fouton, digo-mi, su li bord parisien ?
Fan creisse toueis li jour nouestreis impousicien
E li drechs reunis que devient disparaisse
Coume nouestreis impost, cade jour li vian creisse.**

Et plus loin :

Per qu'votes, Janet ?

Descaladaire :

Siéu din l'incertitudo,

Entre Raspail, Rolin...

Pouèto :

Ta voix sera foutudo.

N. B. — Ce journal paraîtra à des époques indéterminées; gérant-propriétaire: P. Burdini.

Bellot n'a pas le chic: il faudrait là Desanat; ah! s'il y était, je lui enverrais de temps à autre quelques pièces démocratiques et flamboyantes.

Vos fameux conciliateurs de la *Gazette* viennent de produire une liste de candidats très conciliants; sur neuf députés ils présentent sept carlistes reconnus et deux conservateurs; si, l'on peut avoir cette impudence sous un régime républicain, ne pas présenter un seul démocrate! On voit bien qu'avec ces gens-là il n'y a pas d'alliance possible: je crois cette fois-ci que les républicains l'emporteront dans les Bouches-du-Rhône.

Monsieur de Genoude est mort; qu'en dira la *Gazette* ?

Les Hongrois sont vainqueurs; qu'en dira l'Empereur ?

Voilà des faits et le doigt de la Providence.

Vendredi ou samedi j'irai peut-être à Marseille; si vous avez quelque chose à envoyer à quelqu'un, je suis tout entier à vos ordres.

Je suis, de loin comme de près, votre intime.

Aix, samedi 9 juin 1849

Très cher ami,

Je suis plongé dans les *Institutes* et dans la politique jusqu'au cou; aussi ne vous étonnez pas si je ne réponde que tardivement à votre lettre; d'ailleurs vous avouerez aussi que les journaux ou peut-être les chaleurs de l'été ne sont pas sans influence sur vous puisque votre réponse me fit attendre assez longtemps .

Pauvre Muse provençale, qu'es-tu devenue ? Hélas ! ton sort est pareil à celui de la Muse de Lamartine : le bruit du cataclysme et le souffle impur de la calomnie et du dénigrement ont mis en vous des germes de mort que le temps seul pourra détruire.

Comment serait-il possible de chanter *Margai* ou la Guirlande de feu de la Saint-Jean lorsqu'on ne peut lever les yeux sans rougir pour l'infâme gouvernement que la Providence semble avoir pris à tâche d'aveugler, afin de dessiller les yeux du peuple et lui montrer que tous ces *chicots de monarchie*, comme dit Pyat, que tous ces eunuques à velléités de coups d'Etat ne sont plus les hommes qui doivent diriger sa barque.

Il est bien évident maintenant que la droite de l'Assemblée, c'est-à-dire les blancs, les bleus, les faux-républicains, enfin tout ce qui s'intitule honnête et modéré n'est qu'une horde de brigands qui ne tendent qu'à traîner la France dans la boue, à avilir cette sainte République qui, à sa première apparition, fit dégringoler six rois et qui maintenant n'est plus qu'une fragile poupée que le moindre roitelet peut braver et braver impunément.

Il est bien évident que ceux qui votent contre l'abolition

de l'impôt du sel, des lettres, des boissons ne sont pas et ne peuvent pas être les amis du peuple.

Vous me disiez quand je vous vis que les romains, Mazzini, Garibaldi et autres gaspillaient et vendaient tous les chefs-d'œuvre de la ville éternelle; eh bien! cher ami, nous allons voir si le boulet qui va ravager le Vatican et Saint-Pierre sera romain ou français, nous allons voir quels seront les vandales, des révolutionnaires romains ou du général royaliste Oudinot.

Vous me reprochez d'être trop rouge. Eh! diable, comment voulez-vous que je ne sois pas rouge sang-de-bœuf, quand je vois nos honnêtes modérés, Odilon, Thiers, Berryer, Falloux faire monter la garde au pied des Alpes à notre brave armée, tandis que Radetzki met la belle et malheureuse Italie à feu et à sang, galopant avec ses Croates sur les ruines fumantes de Milan, Peschiera, Padoue, Vérone, Alexandrie, Gênes, Boulogne, Ancône, Sinigaglia, Florence, Livorne, etc., pillant, violant, détruisant tous les plus beaux vestiges que l'art ait laissé dans le Monde, et le Pape soutirant les quêtes de l'Irlande affamée, pour soudoyer les spadassins qui vont rétablir ses armoiries dans les villes saccagées par l'autrichien!

O abomination! Et un Pontife du Christ qui ne devrait avoir qu'un bâton et des sandales, un Pontife qui a empêché ses sujets de voler au secours de Milan assiégé par les Croates, ne va pas s'interposer entre deux armées, venues aux mains pour sa propre cause, entre ses sujets qu'il appelle *des bêtes féroces* et ces mêmes Croates qu'il appelle *ses très chers fils en J.-C.!*

Oh! heureusement il n'était pas entouré de cardinaux, celui qui mourait sur la barricade, entre deux hordes furieuses, l'olivier à la main!

Et qui ne serait pas rouge? Vous-même, cher ami, vous

J'enverrai tout cela à Beaucaire; voici l'épître abandonnée ou avortée (voir le texte de cette épître à Roumanille dans les *Inédits*).

... Je vous salue avec effusion, votre cher ami et nourrisson.

Aix, rue de la Miséricorde (14 décembre 1849)

Mon cher ami,

Je vous ai fait attendre un moment ma réponse, mais vous n'y perdrez rien: vous aimez le provençal, vous en aurez de toutes les façons.

Je ne puis aller plus loin sans donner de justes éloges à votre pamphlet *Quan devè jau paga*, car cela, mon ami, n'est pas un bavardage, ni encore moins un *papoufar*, c'est un vrai pamphlet, mais des plus piquants et de ceux qui font le plus d'honneur à votre plume et à votre goût qui sait si bien saisir le langage du bon sens dans l'échoppe d'un savetier. Je ne sais si vous serez de mon avis, mais tout bien pesé, je crois que cet excellent croquis de mœurs avignonnaises est beaucoup au-dessus de vos deux autres; c'est d'un naturel, d'une ironie populaire à s'y méprendre; on dirait vraiment que pendant la conversation du conseiller et de Gricot, vous étiez aux aguets derrière les planches de la boutique, sténographiant ces lazzis à désespérer la verve de Molière; quand je lus ces à-propos admirables et ces mordantes râtelées de Grico: *Li cousejaire soun pa li pagaire, es qu'avian besoun d'un tan beu tiatre, ... bèu candelié, ... dos galavardo (tron de dié, dirié lou viei, bougre de por) ... à la galanço li fenian, ...* parfait, m'écriai-je, c'est du pur Rabelais, du Paul-Louis Courier tout cru. Je vous conseille

d'en faire de pareils de temps à autre et souvent même pour éclairer le peuple et nous désopiler la rate, et puis... d'en jeter un recueil au public: Ça prendrait plus que les *Noëls*, plus que les *Rêveries*, surtout s'il était imprimé comme *Louis Gros* (25 centimes): à l'œuvre!

(Suit le texte de l'*Ode au bon roi René*. Voir les *Inédits*.)

.....

Voilà ce dont je vous avais parlé; j'ai fait cela à bâtons rompus, dans l'air fumeux et brumeux de notre ville où pour avoir une inspiration il faut se tenniller le cerveau; pour bien toucher la lyre j'ai besoin de la campagne, de mes vues larges et azurées, des grands cyprès de mon jardin; aussi cette pièce n'a pas l'entrain que j'aurais voulu y mettre; elle me paraît très froide, comme la température de ma chambre.

Vous m'écrirez ce que vous en pensez et me ferez plaisir; me conseillez-vous de l'envoyer à Beaucaire, rédacteur du *Papillon*, oui ou non? Je recevrai votre lettre au moins lundi, n'est-ce pas?

Je suis votre ami à tout jamais.

Aix, 20 février 1850

Mon cher ami,

Il me prend la fantaisie de vous écrire et je vous écris: je vous communiquerai tout d'abord une pièce de poésie provençale assez bizarre qui est sortie soudainement de ma tête, toute faite et rimée de pied en cap. Elle est un peu lugubre; mais, vous le savez, il y a des jours comme ça: quand la tristesse vous serre le cœur, on a beau se tenniller le cerveau pour enfanter des vers joyeux, il n'en sort que

êtes trop généreux, pour ne pas l'être dans votre cœur, si vous voulez bien voir que dans la grande montagne s'est relégué tout ce qui restait en France d'amour pour son pays, pour la liberté, pour le bien-être du prolétaire et pour l'émancipation des peuples.

Assez!

J'ai vu avec plaisir dans le feuilleton du *Conciliateur* du Var votre touchant *Louis Gros*. Il fallait cela pour raviver un peu les fades colonnes de ce pitoyable journal.

Quant à vous, bon Monsieur Roumanille, vous traînez toujours avec résignation votre boulet dans la boueuse et tourtueuse cité; heureusement, quand tous les bruits décroissent, quand l'air devient plus frais, quand l'azur du ciel devient plus tendre et plus serein, votre aimable et naïve fée vient s'asseoir un instant avec vous sous les ombrages du rocher et contempler dans les eaux tranquilles du Rhône les mille couleurs d'un splendide soleil couchant; c'est le plus beau moment de la journée: on croirait que c'est la nymphe du fleuve qui laisse flotter sur les ondes sa robe de pourpre et de brocard.

Ayez foi, cher ami, chaque homme a son étoile; pour les uns elle se lève à leur naissance, pour d'autres au milieu de la vie et pour d'autres dans la vieillesse; les plus heureux sont ces derniers; l'amertume des regrets n'empoisonne pas leur bonheur.

J'oubliais de vous dire que Gaut est ici à Aix, rédigeant une plate feuille, feuille réactionnaire, feuille d'annonces légales, *la Provence*.

Serrez la main à tous nos amis et en particulier au sergent rouge.

J'attends votre réponse et je vous embrasse.

Maillane, 18 août 1849

Mon cher ami,

Voilà quinze jours et plus que je vous ai écrit et vous ne m'avez pas répondu! Etes-vous malade? Surchargé de travail? Ou ma lettre s'est-elle égarée? C'est ce qui fait l'objet de la plupart de mes réflexions quotidiennes: *Es-ti mor... es-ti vieu, s'es-ti penja?* Je dis comme les voisins de *Manicle*. Mais de lettres de Roumanille, point. Espérons plus de bonheur cette fois-ci.

Je fus à Saint-Roch avant-hier. Il y avait beaucoup de monde, deux bals et deux ou trois cafés; café rouge, d'où les gendarmes expulsèrent un carlin insolent, meunier de profession, à casquette verte et blanche, criant *Vive Barbès* pour attirer une collision; café blanc, où j'eus le plaisir de prendre la bière avec un de vos amis dont je ne puis me rappeler le nom. A Pâques, il était venu aux Antiquités avec nous; il avait, je crois, les moustaches noires et il était un peu bègue; excellent jeune homme au demeurant.

J'étais allé au festival en compagnie du Boutillon qui me dit être votre intime ami, ce qui m'étonna assez. Il fit votre éloge et dit qu'à Saint-Rémy vous aviez souvent la bonté de lui faire ses vers latins. Boutillon veut à toute force me conduire la semaine prochaine à Tarascon pour me faire lier connaissance avec Désanat qui, dit-il, tient beaucoup à me connaître.

Maintenant que le silence, la solitude et la nature me font goûter la paix et les charmes de l'oubli, je m'adonne de nouveau aux plaisirs poétiques. Je lis les grands poètes, j'étudie les sciences naturelles et je fais des vers. Je vous en donnerais bien quelques échantillons, mais les deux ou trois

pièces que j'avais ébauchées à coup de balai sont bien trop longues pour vous les mettre sous les yeux. Pourtant je puis vous faire lire quelque chose.

Voici ce que je fis l'autre jour pendant qu'il tonnait :

Pensée pendant l'orage
Quand les éclairs brillent en cercle
Et quand l'air gronde et retentit,
Et quand l'orage, noir couvercle,
Sur la terre s'appesantit,
C'est le char du Très-Haut qui roule dans la nue :
Les montagnes du ciel qu'ébranle sa venue,
Sous le pas des griffons jaillissent en éclair ;
Et ses noires vapeurs, où bouillonne la foudre,
Ce sont les tourbillons de poudre
Que soulève la roue ardente dans les airs !

Mon cher Monsieur Roumanille, nous vivons dans une mauvaise et cruelle époque. Bien que ma lettre soit si paisible, je vous avoue que bien souvent mon cœur est tout en feu et que je maudis ceux qui gouvernent l'humanité d'une manière si petite et si honteuse.

Je lisais tout à l'heure la lettre que l'Archevêque de Paris vient d'écrire au Ministre des Affaires étrangères, lettre sublime où il reproche au gouvernement présent l'abandon de la Pologne et de Venise — malheur, trois fois malheur, s'écrie le saint-homme, au gouvernement qui voit d'un œil sec l'agonie d'un peuple vaincu !

Il faut qu'un Archevêque prédise leur chute à ces hommes qui pactisent avec les oppresseurs, et une majorité, une Assemblée que le peuple a proclamée comme l'élite de ses hommes honorables, s'amuse à crucifier quelques hommes de lettres, quelques républicains, pendant qu'Oudinot prête son bras à l'inquisition papale, pendant que Radetski tue

Venise à petit feu et que la Hongrie, le seul pays où se soit réfugiée la vertu, déchire les flancs de l'Empereur avec les tronçons de ses chaînes. Ainsi, pendant l'invasion des barbares, Domitien s'amusait à tuer des mouches avec un poinçon d'or.

O horreur! horreur! non, cela ne durera pas toujours.

L'expédition de Rome aura, grâce à Dieu, porté le dernier coup au respect de la royauté. Allez, lâches, allez rétablir des Papes, et la gloire couronnera vos succès!

Oh! mon Dieu!

Répondez-moi, s'il vous plaît; vous me direz si vous restez encore longtemps à Avignon. Je suis, pour la vie, votre sincère ami.

Aix, 14 novembre 1849

Cher ami,

Je me hâte un peu tardivement de répondre à votre lettre, mais non pas à vos désirs; vous me demandiez, je crois, une épître dans le genre de celle de l'année passée; pour vous faire plaisir je me suis mis à l'œuvre avant de partir, mais les embarras du départ firent enfuir la Muse et je ne l'ai pas continuée.

En attendant la reprise de la chicane, je m'occupe à un autre sujet. Dans ces moments de profonde bêtise dans lesquels se trouvent maintes fois plongés les étudiants jobards (vous auriez dit: profonde mélancolie), je fais des stances au Roi René, en provençal bien entendu; une aujourd'hui, une autre demain, de fil en aiguille cela s'enfile avec plus ou moins de rapport et forme ce que l'on appelle plus tard une ode, une ballade, une élégie, une... rêverie, etc.

des productions maussades et moroses. (Suit le texte d'*Amarun*, voir les *Inédits*.)

Néanmoins je ne fais pas les vers comme je les faisais.

.....
*Naguère mes accents, pleins d'ardeurs poétiques,
 Pleins du feu qui s'élançe en hymnes frénétiques,
 Auraient chanté les fleurs, l'amour et la beauté,
 Et sur des tons plus fiers l'austère liberté.
 Mais comme fuit en rêve une image riante
 La Muse a déployé son aile étincellante
 Et prompte elle a rejoint dans son brillant essor
 Les étoiles, ses sœurs aux chevelures d'or.
 Et mon âme est aride ainsi qu'une fontaine
 Desséchée en été par une ardente haleine,
 Cherchant pour ranimer la mousse de son lit,
 Dans le sable altéré son flot enseveli.
 Oui, mon âme est pareille à l'amante esseulée
 Qui va, par le chemin, errante et désolée,
 Aux arbres sans feuillage, aux passereaux des champs
 Que l'hiver a sevrés, et d'amour et de chants !
 Est-ce toi, politique odieuse et farouche,
 Dont les cris ont couvert les accents de ma bouche ?
 Rentre dans ton repaire, ô mégère d'enfer !
 Ou la dure Thémis, de son glaive de fer
 Aurait-elle brisé tes cordes, ô ma lyre,
 Et banni pour jamais ton aimable délire ?*

Oui, c'est cette damnée politique et cette étude froide et sans charme de la jurisprudence qui ont tari ma verve et rendu Mistral presque aussi positif qu'un premier clerc d'avoué. J'ai grandement besoin de mes trois mois de vie agreste pour que ma lyre retrouve son harmonie native.

J'ai reçu le *Papillon* et j'ai trouvé votre supplique char-

mante et en tout digne de l'élégant peintre de marines ; mais je ne crois pas qu'elle trouve un écho, attendu que les trois-quarts des gens m'ont l'air d'être fort peu amateurs de poésie provençale. Vous présenterez mes respects et compliments à la joyeuse troupe d'artistes qui ont le bonheur de partager votre société.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Nous nous verrons à Pâques. Répondez-moi.

Aix, 28 mai 1850

Excellent ami,

Je ne suis ni boudeur, ni paresseux, parce que je n'ai pas le moindre motif pour l'un ou pour l'autre : pourquoi bouder ? Ai-je à me plaindre de vous ou de votre négligence quand vous me rappelez si souvent à votre souvenir d'une manière si charmante ? Puis-je être paresseux, ayant en perspective une réponse spirituelle et jolie comme vous savez les faire ? Non, si j'ai oublié de vous écrire, c'est qu'il me faut feuilleter des in-4° arides, sur lesquels on va nous éplucher dans un mois et demi, de plus c'est que je suis triste et préoccupé par les sourdes, les funestes menées de ces hommes sans cœur et sans vertu qui n'hésitent pas à replonger la France dans de nouveaux malheurs.

Et maintenant voulez-vous que je vous dise mon avis touchant ce que vous m'avez envoyé ? Le style de vos dialogues est de plus en plus piquant et original, coloré et fortement impregné d'ail, mais je trouve le sujet bien invraisemblable et bien ridicule ; dites-le moi franchement, croyez-vous à des paysans assez stupides pour penser au partage,

ou du moins assez insensés pour confier leurs espérances à un autre individu et au maître d'école.

Je vous défie d'avoir jamais entendu un paysan parler sérieusement de partage; et leur prêter de pareils discours, c'est se moquer d'eux et du monde. Vous savez d'ailleurs quel a été l'insuccès des petits livres de la rue de Poitiers qui ne contenaient que des calomnies contre la république et des scènes de partageux, n'ayant d'autre mérite que celui de faire penser les paysans au partage; ensuite vos dialogues ont ce défaut de ne servir d'aliment qu'à la haine d'un parti, attendu que vous bafouez sans cesse les idées des uns, sans jamais dire un mot contre celles des autres, et de cette manière vous obtenez un résultat, c'est d'enraciner de plus en plus dans leurs préjugés ceux qui vous lisent. Puisque vous voilà si dévoué à la conversion des infidèles, au lieu de prêcher des convertis et d'envoyer votre *Commune* aux Cercles blancs des villages, envoyez-la aux cercles démocratiques. Imitiez ce bon prédicateur qui au lieu d'attendre que les pêcheurs vinssent l'écouter autour de la chaire de Vérité, allait lui-même répandre la parole de repentir dans les rues habitées par les pauvres filles du vice. Il était bafoué quelque fois, mais on finissait par l'écouter. Faites ainsi! Bienheureux apôtre.

Quant à votre feuilleton de peinture, je n'ai qu'à le louer, vous peignez avec la plume comme Chautard avec le pinceau, et j'aurais beaucoup tenu à voir ce que vous savez annoncer avec tant d'art et de délicatesse.

La fable de Gautier n'est pas mal; elle approche beaucoup de notre manière de faire, c'est-à-dire que c'est presque du bon provençal; la tournure du vers et du rythme est dégagée et naturelle.

J'apprends avec plaisir que vous avez fait connaissance avec mon frère et je me plais à croire que vous tiendrez

votre promesse le plus tôt et le plus souvent qu'il vous sera possible.

Votre ami dévoué.

(Maillane) Septembre 1850

Tendre ami,

Une insurmontable paresse engourdit mes sens et mon intelligence, et si je prends la plume pour répondre à votre aimable lettre et à l'envoi de vos pittoresques feuilletons, j'y suis poussé plutôt par la crainte de passer à vos yeux pour un dédaigneux *aristo* ou un ami négligent que par l'envie d'écrire. Heureusement vous me connaissez, comme dit un des trois épiciers, et ma froideur apparente se repose sur votre indulgence.

San Jan bouco-d'or m'a fait reconnaître que vous n'aviez pas cessé vos études intéressantes depuis la publication des *Margarideto* et j'ai relu avec plus de plaisir encore que les autres vos deux derniers dialogues. *San Jan bouco-d'or* m'a séduit. Vous avez croqué ça à la volée dans votre mas et je ne serais pas étonné si vous m'avouiez que vous avez pris à mon père: *sen un pau l'eissu, es un pau ver, mai es bon*. Tout le mas a éclaté de rire quand je leur ai lu ce dicton du vieux maître. *Sen un pau l'eissu, tron de dié, es un pau ver, mai touti vous dison qu'aquest an soun vin es ansin. Es egau, es un bon vin.**

Quel dommage, quel dommage irréparable que notre langue soit la langue des vaincus et partout aussi inconnue, aussi méprisée qu'elle l'est! C'est vraiment à se dégoûter des vers provençaux.

Depuis mon arrivée, je n'ai pas fait grand-chose. J'ai lu

Faust et l'ai goûté comme un enfant à qui l'on raconte une histoire de loup-garou ou de chauche-vieille, c'est-à-dire avec un frisson mêlé de charme, mais je ne comprends pas où veut en venir Goethe avec ses scènes désordonnées, sa réunion discordante du classique au romantique, son Faust, docteur en théologie, époux d'Hélène, la blonde fille de l'Eurotas! Je ne puis, quoi qu'on en dise, voir là une épopée égale à celle d'Homère, de Dante, de Milton, etc. Pour le moment je suis occupé à écrire tant bien que mal mon pèlerinage de Saint-Gens. Car j'ai été à Saint-Gens et suis revenu on ne peut plus édifié par la foi robuste et poétique au dernier point des pèlerins fiévreux qui affluent de toutes parts dans cet affreux désert.

Deux charmantes personnes m'ont dit vous avoir vu dernièrement à Saint-Rémy. Tout le monde vous remarque et vous aime. Elles me demandaient pourquoi vous aviez toujours le chapeau à la main quand vous vous promenez sous les platanes du Cours; je leur répondis que votre tête ardente avait besoin du grand air pour dilater un peu ce cercle de fer qui l'étreint depuis si longtemps.

Je n'ai pas reçu l'élegie dont vous me parlez dans votre lettre.

Je me suis amusé à traduire *l'Ugolin* de Dante; vous m'avez souvent dit qu'il valait mieux créer que traduire, je suis parfaitement d'accord avec vous, mais j'ai fait celle-ci pour m'exercer dans les deux langues.

Votre tout dévoué.

(La lettre contient la traduction d'*Ugolin*. C'est un exercice de versification française qui ne présente pas d'intérêt.)

(Maillane) Septembre 1850

Cher ami,

Vous m'y forcez, vous allez donc lire le plus ridicule gachis qui soit jamais sorti d'une plume d'oie; je vois avec peine que la bonne et belle prose est plus difficile à faire que les bons et beaux vers.

Eteignez les chandelles!

(Suit le début du récit du *pèlerinage de St Gens* que nous avons édité en appendice.)

Mas du Juge, octobre 1850

Cher ami,

Voici encore du pathos, puisque vous l'aimez; vous êtes fin, vous m'encouragez pour me faire chanter, vous me passez la main sur l'épaule pour m'apprivoiser, pour me tirer les vers du nez, *pèr me faire bada*.

Je remercie Monsieur Crouzillat du cas qu'il fait de mes chétives poésies. Je comprends et je suis content qu'il n'abandonne pas notre pauvre muse après lui avoir fait de si jolis enfants; pour mon compte c'est différent et si je savais comme lui, et comme vous, allier tant de science, de grâce de facilité et de goût, peut-être ne me serais-je pas découragé.

(Suit la seconde partie du récit du *pèlerinage de St Gens*.)

*Mas, 7 november 1850 **

Moun bel ami,

Me fai plesi que siegues mai à toun obro, et que fagues de cansoun: quan lou bouié siblo, marco que l'araire vai ben; quan m'escrigueres de t'ana veire à toun proumié jardin, doumaci que devies parti din dous o tres jour, ve-guere ben qu'ères pa l'angouisso et que vesies deja la santa que nasejavo à la fenèstro de ta chambro en richounejen. *Or for, per touto counclusioun*; coume sabes que d'ana barrula San Roumie, me taravello la çarvello, estimère mai resta din moun oustau (fasie lai tem) e dire à toun enten-cioun la bello prièro à San Danis.

*Gran San Danis de Franço, gardas ie soun bon sen
Sa bello renoumbranço,
Gardas lou dau mau de chin
De touto besti couranto...*

e lou resto.

E dau tem que ieu paternajave e despachave ma nouveno, noste paure malautoun... pecavo! Lou viei cacaro cantavo à la fiato e ie disié:

*Vèire ti pèu bloun, Madaleno,
Toun fron blan, ile mai que blan,
Ti bouco roso, tasso pleno
D'un plesi qu'es embriagan.
Vèire ta beuta, ma sereno,
Tis iu beissa per pa nous esblouvi
Me fai jouvi !!*

O gourrin! Auses! noun sai coume lou bon Dieu m'a'scouta. Mai anen, aco ie fai ren. As fa 'qui tres galan coublé. Soun fres e fan lou velou, coum'un pessegue au mes de Jun. Fan gau: segues pa jalous, farieu peta'n picho pou-toun su la bouqueto de ta Madelouné.

Crousillat a resoun; parlo coumo un cabiscou! Mai vai, que segue tranquile.

(Suit une épître en vers destinée à Crousillat. Voir les *Inédits*.)

Vo, bèu cor, tamben quauque jour pou arriba que flou-reteje enca'n pau. Ai canta lou gran beure, Margai e San Jan, pourrieu-ti pa canta la vendumio, canta Mirèio la bello vendumiarello, canta San Martin! La cantabruno a d'er autan pouli, mai belèu mai que la flavuto! L'an passa o l'autre an, l'avieu coumençado, escouto:

*Se la meissoun, bono Maire que douno
A sis enfan si dos pouso redouno,
Empli lou ventre e la pocho e l'oustau
Dau meissounaire e de la glenarello,
Gaïo vendumio, emplisses lou barrau .
Di vendumiaire e di rapugarello !*

.....
*Se cantavian eme lou su rima
Per la calour qu'abrasavo la bouco,
(E fouie beure eme de vin serma !)
Ieui que lou mous a bro rajo di souco,
Ieui que se vei din li clau aboundous
Pendoula... i vise aquella bello frucho
Qu'eme si piauto un carretie moustous
Din li cournudo escracho e cacalucho.*

.....
Cantaren

*De benadu li grossi destregnado,
De San Martin la grando castagnado,
Lou mourre de vendumio e lou vin quiu !*

.....
O grand San Mar, ajudas lou cantaire...

Es pa l'alén que m'a manca, es lou tem, es la visto di causo; que sabe ieu ? Aro sieu abesti, mai que me passo, sara ren.

T'aurieu ben manda quauqui ver franchiman; mai es que lou revieure, e sabes que lou revieure vau pa lou proumie fen.

Dises que moun San Gens sen tro la ferigoulo. Sies piei tro catious, tro magnacle... quau se freto à n'un rèst d'aié pau pa senti la jouriflado. Desanat t'a dit et a ben di: auries vougu que entrepachesse moun'sujé coume un abechoun qu'a de besoun de plaie i penjo-cau per ave la messo. Aco's pa lou mo. Ai mes que ce qu'ai vis: se coume ieu avies tan si pau ausi lengueja lis ome de San Gens, auries vis qu'ere fourça de ie metre un pau de republico. « Sant Gens es noste sant, es lou sant di paure! Fau pa s'estouna se noun vesen de Moussu e de Damo à l'entour d'aqueu beu sant! Li moussu an d'argen per paga li medecin, an lou tem de resta coucha; nautre n'aven ni l'un ni l'autre. San Gens es lou medecin de la paurio! » Vaqui ce qu'ai entendu tout de lon dou camin.

Aro m'en vau à-z-Ai. Quan auras à m'escrieure, fagueslou et mando-lou à la carriero de la Mounedo, n° 4. Te dise pas mai.

Sian touti gaiar. Aven acaba nosti semenço, e beu tem qu'aven agu. Porto-te ben.

Escri-apres. — Se ma letro es tan mau escricho, es que m'a faugu faire d'ancro eme de vinaigre, eme de sujo tre-

boula. Sian iun de la villo. Adieu. Aquela capounaie te coustara cin sou: es ben pagado.

Aix, 13 novembre 1850

Cher troubadour,

Je n'ai pu vous répondre qu'aujourd'hui; je suis arrivé à Aix hier seulement. Mais la nouvelle que vous m'annoncez m'a amplement dédommagé des fatigues du voyage et m'a fait d'autant plus de plaisir que je croyais jusqu'ici la chose impraticable. S'il y avait moyen de réaliser cette heureuse idée, je crois que nous rencontrerions beaucoup de sympathie, même parmi nos confrères de la langue d'oui. Il serait vraiment charmant de réunir sur une même lyre les cordes de toutes les lyres méridionales. Ce serait comme vous le dites, un bouquet de fleurs, un vase de parfum, ce serait une anthologie provençale.

S'il m'est donc permis par l'aréopage d'apporter à la construction du temple

*moun peçu de peireto e de marri cimen,**

vous pouvez compter sur moi, collaborateur indigne.

Le titre d'une publication, vous le savez, peut contribuer quelquefois au succès de l'ouvrage. L'*Abeille provençale* ne me paraît pas assez original et pas assez caractéristique. En outre, voici une autre question: mettez-vous un titre provençal ou un titre français? Je serais d'avis que vous consultassiez là-dessus notre Parnasse et que vous demandassiez à chaque poète en particulier quel titre il aimerait le mieux, et vous choisiriez le meilleur et le plus *national*. On vous en dirait alors de toutes les couleurs; ce que l'un n'aurait pas

découvert dans ses plaines, l'autre l'aurait trouvé dans ses montagnes, qui proposerait la *Prouvènço canterello*, qui l'*Echo des troubadours*, qui *li can dau Miejour* ; etc., etc.

Vous êtes enfin à même de trouver cela mieux que tout autre, bien qu'il ne fût pas inutile de prendre l'avis des grands maîtres, Reybaud et Crousillat. Pour moi je me retire de la partie ; dans Aix je ne puis trouver aucune fleur, pas seulement une *auriolo*.

Voulez-vous des psaumes et des *Mélibo* ? On vous en donnera de toutes les façons. Voici.

(Suit le texte des psaumes publiés dans les *Inédits*.)

Vous êtes libre d'y corriger tout ce qu'il vous plaira.

Aix, 20 novembre 1850

Cher poète,

Malgré votre insinuant et spirituel préambule vous ne pouvez me décider à signer de mon nom quelque chose que ce soit dans la *Commune* mal nommée ; ma conscience me reprocherait longtemps d'avoir apporté le moindre matériau à l'œuvre d'abomination. Si j'avais su plus tôt que notre *Abeille provençale* ne devait être autre chose que le rez-de-chaussée de la *Commune*, certainement n'aurai-je pas consenti à livrer mes informes essais à la gloire ! Mais je vous ai donné ma parole et dès lors, pour prendre un moyen terme, je consens à signer mes poésies non pas F. Mistral, mais *Ambrosi Boufarel*.

D'ailleurs mon bagage provençal est si léger qu'il ne vaut pas la peine d'en parler, mon bagage sérieux s'entend.

J'ai relu aujourd'hui quelques-unes de mes anciennes poésies : elles sont indignes de voir la lumière. L'églogue

est mieux mais elle ne me va pas: ça sent encore un peu la vieille école, Coye, Desanat, etc .

Refais-la, direz-vous; impossible vous répondrai-je. Je n'ai pas le temps: un examen latin à la Noël et cinq professeurs me talonnent. Poésie! Adieu, pour un temps.

Je ne vois guère pour faire votre affaire que quelques pièces: *Li set saume, souto la triho, Ome gras e pouli* (que vous intitulerez *Amarun*) et mon poème dont vous pouvez extraire des fragments à volonté, pourvu que vous ne fassiez pas une édition *ex-purgata*.

Je n'ai pas plus à vous dire...

Pour profiter de l'occasion voulez-vous un psaume? Voici le psaume 37. (Voir les *Inédits*.)

Aix, 21 décembre 1850

Mon cher Roumanille,

J'ai reçu les deux numéros de la *Commune*, le Noël *di diable* et la troisième édition *di Pijoun* et votre charmante et joyeuse lettre. Pas n'est besoin de vous dire que j'ai lu, dévoré ces nouvelles productions avec l'enthousiaste admiration qui vous caractérise et moi aussi.

Commençons par *li Prouvençalo*.

Le titre est simple, sans fantasmagorie, et indique à merveille ce dont il s'agit. Quant aux quatre pièces qui composent ce numéro, ce sont, il faut le dire, quatre bons morceaux de franche et belle et sérieuse poésie; et modestie à part, j'ai trouvé que mon anatomie boursoufflée faisait un assez bel effet sur votre papier gris.

C'est drôle comme votre poésie a un caractère particulier.

Au milieu de vingt pièces provençales et anonymes, je serais sûr de deviner quelle est la vôtre.

« *Fagues pas la soto, cascareleto, flour, poutoun* » vous êtes, ma foi, comme Notre Dame de la Salette; les fleurs naissent sous vos pas et quand vous les avez foulées elles se relèvent aussi pures et aussi fraîches qu'un bouton de rose au lever du soleil.

En somme le sonnet est charmant et sans doute votre muse va recevoir de nombreux baisers, mais voici deux observations que je me permets de vous faire, touchant votre orthographe.

Vous écrivez *abyo*, *reveys* et *pleuio*. Pourquoi cet *y* absurde? Que signifie ce mot dira maint provençal qui aurait parfaitement lu et compris *abio*, mais qui devant *abyo* cherchera sans doute son étymologie dans le grec. Pourquoi voulez-vous qu'on appuie davantage sur *y* que sur *i*? — Parce qu'on écrit ainsi *paysan*? — Belle raison vraiment.

Nous avons d'ailleurs proscrit toutes les lettres à même son. *Y* et *i* sont identiques. Pourquoi ne pas écrire *abio* ou plutôt *abeio*, *reveies*!

Quant à *pleuio*, c'est véritablement une inconséquence. Puisque vous voulez qu'on prononce *dieu*, *dieou*, nécessairement on prononcera *pleuio*, *pleouio*. Écrivez donc *plueio*, *fueio*, *sueio*, *entremueio*, comme on prononce dans beaucoup d'endroits.

Qu'il soit donc bien entendu que vous reviendrez à *abio*, pour n'être pas forcé à écrire une aussi détestable orthographe que celle de *fyo* pour *filia*.

La pièce de Reybaud est une magnifique élégie qui va de pair avec *Pauloun*.

Seulement le *vieuhie* ne me va pas: je préfère écrire comme on prononce dans ces pays-ci: *vieulie*, *candelie*, *lie*, *diguerian*, *pourcarie*. C'est plus rationnel et plus facile à

comprendre pour ceux qui n'ont pas l'habitude du provençal.

C'est d'ailleurs le seul moyen de ramener notre langue poétique à l'unité. Conformons-nous, autant qu'il est possible, à la logique et à l'étymologie afin d'être compréhensibles.

Lorsque nous entreprîmes notre grande réforme orthographique, nous fûmes un peu trop loin, il faut l'avouer, car nous écrivîmes les mots provençaux comme on les prononce à Saint-Rémy ou à Maillane. Si tous nos troubadours écrivaient leurs compositions d'après le dialecte de leur village, ce serait Babel. Suivez mon avis car autrement vous serez obligé d'écrire *caranto* pour *quaranto* ou sinon, vous serez absurde.

Le sonnet de Crousillat est sévère, sans trop d'ornement, expressif et concis: c'est de l'antique, c'est notre André Chénier.

Son orthographe est plus logique que la nôtre, mais poussée à l'extrême; certes, il me plaît que *couello* (colline) soit écrit différemment de *couelo* (coule); mais pourquoi écrire *cop*? Pour l'étymologie, qu'il écrive donc *colp*, et notre provençal ressemblera à du Basque ou à du bas-breton.

Je vous prie instamment de ne plus mettre *Maillane 1850* au bas de mes fariboles; mettez si vous voulez Les Baux ou Pamparigouste, comme vous voudrez.

Li diable sont décidément des aristocrates. Quel luxe, pour un *noël*! Et puis deux francs! Si Saboly vivait il vous ferait une terrible concurrence avec ses neuf à dix douzaines de *noëls* pour 25 centimes. N'importe! Je me suis fait chanter la musique, elle est diablement belle et diaboliquement en rapport avec son libretto où le beau se décèle à tout vers, sous des formes comiques ou terribles, ni plus ni moins que dans la *nuit de Walpurgis*.

Je reçois à l'instant la *Commune* du 21. Le *noël* de Crousillat est, ma foi, plus *noël* que le vôtre, plus joyeux, plus

naïf et moins grave. Le vôtre, c'est de la haute poésie; quant à votre *pauryo*, elle m'a étonné; vous êtes grandi de dix coudées: je m'incline et j'adore. Quelle richesse d'expressions, et quelles pensées sublimes. Ce n'est plus ici le provençal qui excite l'hilarité, c'est une harmonieuse et touchante éloquence qui force les cœurs à la pitié par des tableaux navrants et leur fait enfin aimer et goûter la charité par les pures et attrayantes couleurs dont vous l'avez revêtue.

Le sonnet de Gautier est délicieux de tendresse et de simplicité.

Décidément l'œuvre que vous avez entreprise sera magnifique et vous attirera les applaudissements de tous les hommes de bon goût.

Vous m'excuserez de ne pas vous avoir encore remercié de toutes les jolies choses que vous avez bien voulu m'envoyer. Je suis écrasé de travail, je dois passer un examen au jour de l'an et je ne vais pas à Maillane. J'aurais bien voulu vous composer quelque chose de passable; mais on ne peut avoir la tête à tout : c'est à grand peine que j'ai réuni cinq à six couplets, négligés et faits à bâtons rompus. Je n'ose vous les envoyer après toutes ces belles poésies.

Il faut pourtant m'expédier, afin de ne pas vous faire trop de peine.

Bonne fête à vous et à toute votre famille.

Aix, 10 janvier 1851

.....
A Aix il est d'usage tous les ans à la Noël d'ouvrir des crèches: ce sont de petits théâtres mécaniques fort bien faits

où l'on représente les *noëls* de Saboly, dont les personnages sont mis en scène, chantant eux-mêmes leurs refrains, accompagnés par un clavecin. On y voit aussi dans le décor de fort jolis paysages, composés par des artistes d'Aix avec un goût exquis pourvu que l'on ne s'arrête pas à l'anachronisme. Ainsi, il y en a un qui produit toujours sur moi un effet magique: ce sont des matelots qui viennent par mer à Bethléem sur un navire antique à trois rangs de rameurs. Les rameurs s'inclinent en cadence sur leur rame en chantant en chœur:

*Anen à Betelen
L'estello nous fa lume,
Anen à Betelen
Per vèire la jacen.**

Les concertants sont des hommes et des jeunes filles et je suis sûr que cela vous plairait beaucoup.

Vous devriez organiser un pareil théâtre à Avignon. Ici pendant un mois il y a foule, jusqu'aux Rois, où l'on représente les Rois, traversant le désert au son d'une bruyante musique: *De matin, a rescountra lou trin*. On voit dans le lointain les pyramides d'Egypte qui projettent leur reflet au moyen d'habiles effets de lumière.

Mais revenons à nos moutons. Je voulais vous dire que cette année à la *crèche provençale* on a joué *Li Pijoun*. Le directeur m'a dit que c'était Gaut qui lui avait prêté vos *Margarideto*. On voyait s'avancer en scène une jolie arlésienne en casaquin..., conduisant par la main un petit mioche qui se mettait à chanter: *Je vole ana ma maire*.

Le Noël a été rendu avec harmonie et grâce par une fraîche voix de jeune fille.

Je vous embrasse et vous remercie de vos souhaits de bonne année. Votre dévoué.

—Quant à votre miracle je sais fort bien à quoi m'en tenir et vous prie de croire qu'il me touche aussi peu que celui de la Salette, bien que dans quelques années on abandonnera Saint-Gens pour Saint-Saturnin.

J'oubliais de vous dire que j'ai passé mon troisième examen avec trois blanches et une chère rouge.

Aix, 10 février 1851

Très cher ami,

J'ai reçu votre charmante lettre du 24 janvier et les trois journaux que vous m'avez envoyés. J'ai lu avec un nouveau plaisir *lou bon rescontre* que l'on peut véritablement appeler *noël*, parce qu'il rappelle la simplicité et la tournure aisée et naïve de ceux de Saboly. Vous êtes donc intarissable! Vous finirez par faire oublier le vieux chantre de Saint-Pierre, et par faire renaître et populariser le goût de ces chants de nos pères, de même que depuis un demi-siècle on s'est pris d'enthousiasme et d'un subit engouement pour l'ogive et les clochetons gothiques.

Je suis content de voir le vieux Bellot, un représentant honorable du dialecte marseillais, venir mêler sa voix joyeuse au concert plaintif et langoureux des troubadours d'outre-Durance. Comment, vous ne rougissez pas? semble vous dire le vieil Anacréon, vous êtes là une douzaine de jeunes et vigoureux troubadours, tous les nourrissons chéris de la Muse provençale, tous admirateurs du tambourin et des bruyantes farandoles, et vous n'avez jusqu'ici fait entendre que des complaintes, des *noëls*, des sonnets élégiaques, des chants de deuil et autres mélodies pleurnicheuses!

Insérez donc au plus tôt et de temps à autre quelque

joyeuseté qui interrompe gaiement cette psalmodie monotone.

Li martegau de Bellot arrive là très à propos et rend à la muse de Provence son caractère badin et son tambourin retentissant.

L'épître de Reybaud est charmante. Ses vers sont d'une richesse d'harmonie et d'expression et d'une sévérité qui doivent trouver de l'écho chez toutes les personnes de goût. Et puis quels jolis tableaux, peints de main de maître :

*Uno goubiho, mai d'un co,
Sous un viei barrulo e s'arresto...
Lou viei per pa troubla lou jo
Drubo si cambo, e lou picho
Sous aqueu pon passo la testo.**

Il me semble revoir ces aimables scènes.

Quant à mon *bonjour en touti*, certainement vous avez bien fait de substituer Bellot à Desanat dans mes salutations aux troubadours; vous avez bien fait, dis-je, je vous avais donné pleins pouvoirs: mais pourtant, j'aurais voulu que vous eussiez composé un couplet pour ce pauvre Desanat qui malgré ses écarts de langage et ses négligences nombreuses a fait de nombreuses et belles tirades de vers en langue d'oc et a, certes, bien mérité, par sa longue carrière poétique de notre muse agonisante. Je pense que vous réhabilitez ce troubadour déchu par quelque belle et bonne pièce que vous le prierez de vous envoyer, car il est digne, et à juste titre, de siéger dans l'Académie provençale à côté de tant de spirituels et nobles troubadours.

Je ne vous envoie rien de mon cru, je suis à sec; mais, en revanche, voici un petit tableau de notre ami Anselme Mathieu, dont la grâce et la fraîcheur vous plairont sans doute et que vous ferez figurer au plus tôt dans votre écriin. Il faut encourager les jeunes chanteurs qui en sont dignes

*Hedera crescentem ornate poetam,
Arcades !*

Ecoutez la jolie mélodie :

(Suit le poème d'Anselme Mathieu *lou rieu* recueilli dans
la Farandoulo.)

N'est-ce pas joli ? Il n'y a je crois qu'un défaut ; ces
vers libres n'ont pas tant d'harmonie qu'en stances cadencées :
mais il y a de plus la variété.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur, votre
ami sincère et dévoué.

Aix, 24 mars 1851

Très cher ami,

J'ai fait comme le pêcheur impénitent qui dit toujours :
demain, demain je réformerai ma conduite ; mais l'habitude
invétérée le rive au même train de vie ; une violente secousse
peut seule l'arracher à sa torpeur. De même pour moi ; à
demain, disais-je, il peut bien attendre encore un jour, j'écri-
rai demain ; et si vous ne m'aviez pas tiré un peu rudement
l'oreille, vous pouviez compter sur l'arrivée de ma réponse
comme sur le retour des coquesigrués.

Il vous paraît donc indispensable que nous dissertions
quelque peu sur les dernières productions de notre Parnasse ;
très bien, je suis de votre avis, commençons.

La fable de A. Gautier est bien saisie, naturelle, facile,
délicate même. Il serait difficile de rendre avec plus de vérité
et de tact un sujet pour ainsi dire si frêle et si délié. Voilà
encore un nourrisson chéri de notre muse, dans toute la
fraîcheur de l'enthousiasme du prosélyte ; Dieu fasse qu'il
ne se livre pas à la paresse comme moi !

Mei veiado a l'air d'un octave emprunté au poème des Sylphes: C'est pur et limpide comme un rayon de lune.

Peyrottes est un barbare: c'est le Desanat languedocien. Il ne comprend pas assez la répugnance qu'éprouve la langue du Midi pour celle des *northmans*; on peut dire qu'il a parfaitement intitulé l'ouvrage qu'il a, je crois, publié: *Pouesias patouesas*.

Li dous seraphin, c'est encore Roumanille tout *caga*. Ne me donnez plus du seraphin: *n'ai moun abounde*, comme dit Reybaud. C'est au reste une élégie délicieuse comme la *bouscarlo du Calvaire*.

Bellot est toujours le même, un farceur, un conteur de martégalado, un joyeux vieillard, un franc provençal, quoi!

Li mau partajado ont grandement irrité ma curiosité. Quel est cet intrus, cet étranger mystérieux, ce *Glaup* enfin, qui, comme le diable dans ses mémoires, éclipse tous les danseurs par son riche costume et sa bonne mine, et qui de prime abord dit à chacun son fait et fait les portraits de main de maître. Comme il possède sa langue, comme il en connaît tous les tours et contours, avec quelle étonnante facilité il manie ce ton goguenard dont les pittoresques expressions ne se rencontrent que dans l'interminable verve de nos plaisants de village. L'énergie de ce style me fait songer à Castil-Blaze, et pourtant c'est le dialecte de chez moi, de Saint-Rémy, d'Avignon, et tout au plus de Tarascon.

Voulez-vous que je vous dise ma pensée? Cher ami, je ne connais que vous capable de tisser pareille toile. Si ce n'est pas vous, Joseph Roumanille caché sous le masque de Glaup, assurément je vous plains! Voilà un vigoureux et terrible rival.

Lou vin cuieu est bien touché: c'est de la poésie allemande grave et burlesque, simple et originale. M. Th. A. qui à ce qu'il paraît ne juge pas à propos de se faire connaî-

tre dans la *Commune*, a fait son tableau devant le sujet lui-même, il s'est inspiré de ce qu'il a vu et a rendu la couleur locale d'une manière on ne peut plus heureuse.

*D'aigo de la pouseraco,
Din un tineu su la raco,
Fai de trempo per tout l'an.
La trempo à l'acoustumado,
D'en proumié se bèu sermado
Se n'en chourlo que pu plan.**

Il y a dans cette pièce une profonde et sérieuse étude de mœurs. Celui qui a rendu si bien cette scène rustique a mangé plus d'une fois le *bajan* avec les *râfi* et plus d'une fois a écouté les graves et sévères observations du *ménager* père de famille. Néanmoins, je ne lui pardonne pas son *couano*.

Vous avez artistement poli et corrigé la complainte charmante de notre ami Mathieu, qui a été fort satisfait des modifications que vous avez fait subir à ses vers.

L'Avaras est un excellent fabliau, comique et énergique à la fois, et dans lequel la mythologie revêt la livrée provençale avec plus de vraisemblance que dans le *Délire* de J. B. Coye. Seulement une dédicace au Soc. et Democ. La-chambeaudie jure un peu, dans la *Commune*.

De plus fort en plus fort comme chez Nicolet: Nous voici aux *Capelan*. Certes, s'il faut juger votre dialogue piquant sous le rapport du style, de la vigueur, et de l'entrain, vous êtes maître passé en fait de *barbouillage*, de *paqué* et de *papoufar*. Voilà bien tout ce qu'un vrai provençal peut exprimer dans sa langue avec le plus d'originalité, de verve, de comique, d'abondance et d'émoustillante loquacité. Voilà bien l'émule du *Choléra*, des *Clubs* et des *Quand devès fau paga*. En fait de vérité on ne peut pas aller plus loin: vous parlez votre langue comme Aristophane la langue ionique et

Molière la langue française: c'est à crever de rire et nous nous en sommes donné tout notre saoul; mais, il y a le même pêché que partout; vous commencez par faire dire un tas de sottises à celui auquel vous distribuez le rôle de rouge (car c'est toujours là que vous voulez en venir) peu à peu vous le faites balbutier, pleurnicher, et le voilà mort.

Mais, si vous l'aviez fait se défendre en homme raisonnable; si, quand Meste-Noura lui demande ironiquement combien *li Capelan* font payer l'extrême-onction, le catéchisme, le prêche, etc., vous aviez fait répondre à Bastian que ce que leur donne l'Etat n'est pas pour des prunes, peut-être Meste-Noura et Brand-Alessi, qui m'a l'air tout aussi frippon que Bastian, n'aurait pas rivé ses clous aussi facilement. A quoi bon d'ailleurs ces prédications constantes contre la liberté et les lumières. Ne voyez-vous pas que vous êtes l'humble agent, dans votre sphère modeste, de cette secte ignoble, bannie de tous les pays, dans tous les siècles, et qui revient toujours s'abattre sur les plus nobles pays comme un essaim d'oiseaux de proie, qui secoue son goupillon sur les peintures de Monsieur Chenavard, qui fait révoquer Michelet, Deschanel, Cahen, Jacques, et chez nous, à Aix, mon professeur respectable, Etienne, qui s'obstine à ramener aux yeux des parisiens ces moines rubiconds que l'on ne souffre ici qu'avec peine; rompez, rompez tout pacte avec l'impiété: *Touto fes e quanto que vous freta 'u quieu de la sartan, vous mascara.*

Vous me répondrez, j'espère, d'une manière un peu plus expansive et communicative que dans votre lettre d'aujourd'hui. Je ne vous envoie pas de poésie: je n'en ai pas pour le moment. Mais vous pouvez d'ici là insérer *Souto la trio* et autres: la matière d'ailleurs ne doit pas vous manquer.

J'oubliais de vous dire mon avis sur *l'épître à Requien*: C'est admirable, c'est vraiment dommage que de si jolies

choses, dites dans un langage si correct et si beau, soient imprimées pour si peu de monde. Je vous remercie sincèrement de tous ces envois qui sont pour moi une rosée rafraîchissante: je suis pour la vie entière, votre cher et affectueux ami qui travaille et s'abrutit.

Avril 1851

Je suis un peu comme ces monstres détestables ... *patraques*, qui font si souvent monter la moutarde au nez de leur infortuné possesseur. Si on me laisse livré à mes propres impulsions, je me détraque en un clin d'œil et ne donne plus aucun signe de vie, mais qu'on me donne un tour de clef, c'est-à-dire, que Roumanille me chatouille tant soit peu le bout de l'oreille de sa plume caustique et piquante, je m'éveille en sursaut et mon rouage épistolaire fait grand bruit; mais la montre n'en va pas mieux pour cela.

Aussi je vous écris, la rougeur au front, bien que je sache au bout du compte qu'il n'est pas, dans tout le monde papelard et cafard, de meilleur ami que le révérend Dom Joseph Roumanille, collaborateur dans les temps anciens d'un petit journal subversif, séditieusement intitulé le *Coq*, et voire même auteur ou soi-disant d'un hymne impie ayant nom l'*Archange Michel* auquel les hérétiques du temps décernaient de pompeux éloges, parce que le poète y avait agréablement mêlé le sacré au profane, en mettant l'esprit de haine et de révolte sous l'égide sainte d'un archange. Quoi qu'il en soit, je me hâte en vous répondant à l'instant même de racheter ma paresse, défaut qui du reste caractérise avec beaucoup d'autres tous ces coquins de démagogues.

Je n'ai pu me donner le plaisir de votre aimable causerie

en allant à Saint-Rémy ou à Avignon: une échappée funeste du soleil d'avril m'avait donné la fièvre et cloué dans mon lit; d'ailleurs eussé-je été bien portant, je n'aurais été, sans doute, ni à Saint-Rémy, ni à Avignon: Saint-Rémy, je ne l'aime pas, cette prétendieuse *viloto* me donne sur les nerfs comme dirait une femme du bon ton; quant à Avignon, si je suis jamais président de la république

.....
 ni pour les créneaux altiers de son palais
 ... et au bout de son rocher pelé je ferais planter une perche surmontée d'un chapeau de jésuite en guise d'épouvantail pour les pilotes assez malheureux pour cotoyer ces rivages maudits. En effet, vit-on jamais sur la terre de France population plus vile et plus méchante? On dirait que la colère céleste l'a condamnée à porter éternellement le manteau d'infamie qu'elle a revêtu le jour de l'assassinat de Brune. C'est là vraiment un triste cadeau que nous a fait le pape; informez-vous d'Avignon auprès de qui que ce soit, vous n'entendez parler que d'assommades, de guet-apens, de coups de poignard, population bigote, lâche, portant le chapelet au col et le stylet à la ceinture, chez laquelle le mot de Patrie est inconnu! On reconnaît bien là l'ancien séjour des Papes, la colonie italienne, le foyer des jésuites! On y reconnaît aussi le merveilleux effet des conciliantes doctrines de la *Commune*, ce journal pieux et modéré qui lutte avec tant de sainteté contre l'armée du mal! Répandre le baume des conseils pacifiques sur ces masses irritées serait chose trop banale, il vaut mieux jeter l'huile sur le brasier! N'en parlons plus.

Li Capelan nous ont beaucoup fait rire. Votre verve est inépuisable et toujours nouvelle. J'ai reçu tous les numéros que vous m'avez envoyés et j'en ai fait mes choux gras. *Unis escarfiò ! un viro-troucho !* Ça est venu fort à propos répan-

dre quelques joyeuses animations sur les paroles censées, mais tranquilles et quelquefois monotones du vieillard qui a beaucoup de souvenirs. Continuez!

Marius Bourrelly vous a envoyé un pastiche assez mal troché et assez plat. J'ai lu ma pièce; modestie à part, elle a bon air. Pour vous montrer que je ne vous oublie pas le moins du monde, je vous envoie un conte provençal, trop long peut-être pour être inséré dans vos colonnes. C'est égal, j'ai cru bien faire en vous l'envoyant, vous en ferez ce que bon vous semblera. Je ne puis terminer mon *beatu ille*, attendu que je n'ai pas d'Horace à mon service. Je ferai ça ces vacances prochaines.

5 juin 1851

Parlons tout de suite, cher ami, *dis eisèmple* et *di segaire*, ce chef-d'œuvre de bucolique provençale. C'est ce que j'ai vu de plus parfait depuis l'apparition des *Provençales*; c'est d'une vérité, d'une crudité tout à fait antique et cela décèle un génie d'observation très développé chez Monsieur Th. A. On croirait entendre le bruit du marteau retombant monotone, sur la faux retentissante, et ce langage dur et néanmoins plein d'espérance du faucheur dépenaillé est parfaitement en harmonie avec cet ardent soleil qui reluit sur le fer et cette forte et salubre odeur du foin qui semble s'exhaler de cette rustique et robuste poésie.

La langue provençale ne veut pas mourir. Sous vos chaudes ailes, les troubadours éclosent de plus belle, la langue se forme, s'enrichit, la poésie s'élève, et grâce à l'émulation qui enflamme nos jeunes poètes, heureux de voir le jour et de se couvoyer au soleil, nous verrons notre antique langage

reprendre peu à peu son primitif élan, sa couleur originale, sa richesse et son harmonie, et produire des morceaux qui n'auront plus rien à perdre à la traduction.

Le sonnet lamartinien de Crousillat est trop sublime pour que je me permette la moindre critique. Honneur et gloire au Pindare de Salon qui traduit de nobles pensées dans de nobles paroles!

..... Dites-lui néanmoins de faire autre chose que des fables; il dénote trop de verve et de talent pour s'attacher toujours à la lisière de la Fontaine. Sortons de l'imitation afin de rendre, comme je vous le disais, à la langue provençale son originalité.

Bellot a un genre particulier qui ne manque pas de sel et d'agrément; vous pouvez accepter largement les pièces qu'il vous enverra; c'est du reste l'unique représentant ou à peu près de notre Capitale, Marseille.

Le *Meunier* est délicieux: vous êtes toujours le même, toujours neuf, toujours comique, et vous possédez au dernier degré l'art de déguiser le modèle de vos fables sous un torrent d'expressions et de tournures toutes plus piquantes les unes que les autres.

*Boudieu ! uno àutro di, ve'quela renguielado
D'ase. Un, dous, tres...**

Bravo! voilà le génie provençal!

En résumé ce feuilleton est peut-être un des meilleurs que vous ayez publié.

On vous a demandé, dites-vous, pourquoi j'avais mis *la chavano boufavo coume s'enten boufa lou mes d'Abrieu*. Dites à Glaup que le mois d'avril est un des mois les plus orageux de l'année, et il est nécessaire qu'il en soit ainsi, témoin les proverbes:

*Tonnerre d'Avril
Emplit les barils.
Abrieu es de trento !
Quand plouguesse trento un
Farie mau en degun.
Fau que Mar seque li valla
E qu'Abrieu lis emplegue.**

.....

Je crois que nous avons poussé notre principe un peu trop loin lorsque dans les *Margaridete* nous écrivîmes *belle, bèlo*, ce *bèlo* saute un peu aux yeux et tout le monde n'y reconnaît pas le mot *belle*.

La roso e la margarideto sont fraîches et pures comme les fleurs qui les ont inspirées; les roses et les marguerites d'Alleins doivent vous avoir initié à leur mystérieux langage, car on ne saurait prêter à ces charmantes créatures des paroles plus simples, plus tendres, et plus poétiques.

J'aime beaucoup la gracieuse et pittoresque énumération de la fin qui se déroule devant Dieu comme une guirlande de fleurs se déroule aux branches de la croix des champs.

Les *Capelan* vous décerneront une image! Vous les défendez vaillamment. Au reste, ce n'est pas ce que vous faites de plus mal, attendu que vous avez grand soin de séparer les curés de campagne des jésuites. La question relative à ces derniers est encore intacte.

Voici maintenant deux pièces de vers. En voici une de Mathieu; elle est un peu dans les nuages, c'est son genre.

(Suit le texte de *Gatouno*, qui sera publié dans *Li Prouvençalo* et dans la *Farandoulo*.)

15 juin 1851

Très cher ami,

Je vous invite à venir assister à la procession de la Fête-Dieu. Sans doute vous ne devez pas ignorer qu'on la célèbre cette année avec une magnificence inouïe, et il est convenu que vous, coryphée des troubadours modernes, assisterez à la mirobolante exhibition des poétiques personnages renouvelés des Grecs et des Hébreux par un roi troubadour. Il y aura ce jour-là, à Aix, une foule innombrable d'étrangers de tous pays, et les appartements se louent fort cher quand ils sont placés sur le passage de la fête ambulante.

On croira vraiment se retrouver au temps où la Provence était reine, où nous formions un peuple à part, lorsque des troupes de tambourins et galoubets de tout genre feront retentir la cité des airs du roi René :

*O danso !
O gus !
Veici li chivau-frus.**

Il y aura grand festival, gran bal, grande ovation au roi René, grand concert vocal, lecture d'odes françaises et provençales au Roi, etc., etc.

Je ne vous parle pas de la multitude de jeux comiques que l'on verra dans ces fêtes admirables. Vous devez l'avoir lu dans le *Mémorial d'Aix* de la semaine dernière.

.....
..... éloges qu'il me donne. Ils ne sont pas mérités.

Voici quelques stances que j'ai composées sur la mort de ce pauvre Monsieur Requien.

(Suit le poème qui figure dans les *Inédits*.)

Votre tout dévoué.

27 juillet 1851

Mon cher ami,

Je commence par vous dire que malgré vos et vos cajoleries je ne puis me charger de la préface des *Provençales*, puisque préface il y aura, parce que je ne suis pas assez expert dans l'art d'écrire et que je n'ai pas vieilli sous le harnois de nos lices provençales pour toucher à un sujet aussi « croustilleux », aussi veux-je dire. Car vous savez bien qu'en pareille matière, il faut donner des coups d'encensoir à tort et à travers, et néanmoins ne casser le nez à personne, et d'autre part vous savez aussi qu'il faut se taire sur certaines médiocrités, sous peine de faire déshonneur à notre riche poésie, médiocrités toujours prêtes néanmoins à s'offenser d'un silence prudent. Aussi, en présence de tant d'habiles gens de vos amis ou de votre connaissance, tous plus capables que moi de se tirer d'affaire, je me hâte de dérober mon obscurité à l'honneur infini que vous avez bien voulu me faire et de renvoyer la balle à Messieurs Giera et Aubanel qui, dites-vous, ont été de votre avis.

Mais, avant de terminer sur cette matière, j'ai un reproche à vous faire, c'est que vous avez été dans votre dernière lettre triplement cafard. En effet vous m'y dites, très élégamment du reste, qu'il vous a été impossible de vous charger de ce travail.

1° Parce que vous ne sauriez pas le faire; vous savez bien que si, cafard!

2° Parce que vous n'avez pas de temps de reste: Vous en avez bien su trouver pour délayer vos *Capelan, cafardior!*

3° Parce que vous tenez à faire cet honneur à un camarade, dites donc que c'est pour vous faire cet honneur à vous, *cafardissime!* Et en effet à quoi bon tant de faux fuyants? Non, ce n'est pas vous qui devez faire la préface. C'est vous qui êtes le promoteur de cette œuvre, qui l'avez soutenue de vos soins, de votre
..... donné asile dans le temple que vous leur avez si gracieusement ouvert Ils ne doivent pas souffrir que votre modestie l'éloge de ce magnifique recueil à ceux qui de la part du prince des troubadours y ont reçu une si aimable hospitalité sur la plus harmonieuse corde de leur lyre chanté la courtoisie et l'amabilité parfaite de leur hôte. J'approuve donc de grand cœur que vous ne vous chargiez pas de cet ouvrage, et désire que celui qui s'en chargera vous rende dignement et en louanges prodiguées à bon droit tout ce que vous avez fait pour nous tous.

Vous m'invitez à faire à *Margai* les corrections qui me feront plaisir: je ne puis profiter comme je voudrais de cette permission, parce que pour moi il est beaucoup plus difficile de retoucher que de créer. Seulement, si j'y suis encore à temps vous voudrez bien faire à la *Belle d'Avous* les changements suivants:

Partout où il y a *Bèumirano* vous écrirez *Baumirano* (de *Val-moïrano*); vous écrirez ainsi la strophe suivante:

Margai de Baumirano
Fai tan de vai e ven
Qu'à l'oumbro dis engano
*A trouva lou jouven **

(En face de *engano*, Mistral a noté: *arbre de nos contrées*.)

Et plus loin vous écrirez ainsi:

*Noun, s'ai la caro tristo,
Ma fisto,
Es qu'un negre tavan
En trevan,
M'a 'spavourdi la visto.*

.....
*Es qu'un marri co d'er
Dempïè ier
M'engavacho e m'enrauco.*

.....
*Tant jouine se rauberon,
Rigueron
Tan jouine s'un chivau*

.....
*Valoun de Baumirano
Colo di Bau, jamai
Dedïn vosti engano...**

(Suit le poème *Adieu à l'Enfanço* ; voir les *Inédits*.)
Vers le 10 août je partirai pour Maillane.
Votre ami chéri.

2^e quinzaine de juillet 1851

.....
tout cela pour dire que j'étais absorbé par l'étude tres longue et très difficile de mon second examen de licence, effrayant casse-cou que j'ai eu le bonheur de franchir avec

les trois blanches habituelles et les deux rouges de l'amitié. Me voici donc maintenant tout à vous, sauf ma thèse que je passerai dans un mois: mais ce n'est rien. Vous comprenez maintenant pourquoi je n'ai pas répondu à votre aimable invitation. Si vous eussiez répondu à la mienne vous n'en auriez pas été fâché: Vous dire tout ce qu'il y avait de poétique, de joyeux, de provençal dans cette fête d'autrefois, serait pour moi impossible et je laisse ce soin à la plume exercée et piquante de Gaut qui s'est dévoué corps et âme au rétablissement et à la réussite de ce grand festival.

Vous deviez avoir aussi bien du monde à Avignon: car assurément cette longue et interminable ribambelle de pénitents gris, si bien nommés, devait être pour le moins aussi curieuse et aussi réjouissante que nos *tirassons* et que nos *rascassetos*. Vous allez crier à l'impie, à l'athée, à la subversion sociale; mais vous m'avouerez, si non de bouche, au moins in-petto, que ce n'est pas dans les villes où l'on voit le plus de pénitents, qu'il y a le plus de pénitentes, et qu'Avignon, malgré toutes ses manifestations dévotes, n'a pas que je sache, plus de respect pour les lois, pour l'honneur, pour la famille et pour la propriété que toute autre ville.

Je me souviens du temps où nous allions aussi à la procession des pénitents blancs et n'ai pas oublié les haines, les rivalités et l'ivrognerie scandaleuse dont ces pieuses simagrées étaient le motif.

J'ai lu avec grand plaisir les deux élégies d'Aubanel Requien; c'est de la bonne école. Vous m'aviez communiqué dans le temps l'*harmonie* de Reybaud qui est dans le n° 10 et je l'ai relue pieusement, car il est impossible de manier la lyre d'une main aussi délicate, aussi flexible que ce divin poète.

.....
: il ne faut pas nous le dissimuler, il touche les sept

cordes mélodieuses d'une manière et si grave, et si douce en même temps, qu'il va au cœur de tout lecteur sensible, et jamais, nous, joueurs de tambourin, de galoubets et de cornemuses, jamais nous ne planerons avec lui dans d'aussi hautes sphères.

Vous aviez raison de me parler de Peyrottes avec éloge. Ses deux dernières inspirations décèlent la trace du feu sacré :

*Car nautres ressemblan, quand al clot anem jaire
A las fioilhas qu'un ven carreja dins lou riou ! **

Voilà du languedocien et non ses pâles traductions dans un jargon incompréhensible.

Vous devriez, si c'était possible, vous procurer la collaboration de Jasmin, non pas qu'il soit indispensable au succès de votre publication méritoire, mais il serait tout à la fois convenable et gracieux de ramasser tous les épis du vaste champ de la langue d'Oc. Vous accomplissez une œuvre qui ne se refera plus ; ce sera là la dernière couronne de la langue du Midi ; il ne faut donc rien laisser à glaner : il faut que l'amateur, que le savant, que le curieux trouve dans un même recueil les noms les plus connus de ceux qui chantaient encore en 1850. Il faut qu'à tout le monde assiste à ce banquet suprême. Prenez donc votre courage et votre patience à deux mains et amenez dans la lice Desanat et Jasmin : la guirlande sera alors complète.

Maître Horace Crousillat continue de nous charmer avec ses strophes pures, sévères et originales. Celui-là a découvert le filet d'eau qui coule encore d'Hippocrène et il s'abreuve avec délice dans cette onde merveilleuse.

.....
Bonnet quand il veut ne manque pas de savoir-faire et même il peint quelquefois à merveille, ainsi les vers suivants :

*An pienchinan soun corp à picho co de bè...
An t'esquichan lou bè, n'en sourtrié de la.**

Bastiera ne parle pas mal le provençal. Enfin *Se n'en fasiàm un avoucat* est un véritable drame qui débute par des éclats de rire et se termine par des larmes. Les sept vers de la fin sont touchants, et le dénouement ne pouvait être rendu d'une manière plus émouvante. Le reste est parfaitement dialogué, comme c'est votre habitude, mais je n'y voudrais pas tant de mots techniques: grecs, latins, *geografio*, *argèbre*, *filosofio*, *tres e dous fan cin*, *rosa*, *ver proso*, *li cin code*, *la polka*, etc.

Maintes fois La Fontaine a mis des écoliers en scène, mais il s'est bien gardé de parler de thèmes et de versions.

Votre élégie est bien meilleure! Voilà de la pure et de la belle poésie! La touchante et jolie pensée qui en fait le fond est rendue dans la fleur exquise du langage; je ne puis la comparer qu'à ce qu'elle peint: c'est une abeille dans le calice d'une fleur: même fraîcheur, même simplicité.

Si j'avais eu le temps j'aurais corrigé *Margai*. J'y remarque en effet beaucoup de négligence, beaucoup de tournures difficiles et de pensées mal rendues. Je fis cela d'un seul jet, et la carrière que je m'étais tracée dans mon poème était assez longue pour excuser ma hâte d'en finir. Vous devez remarquer que mes poésies sont maintenant plus soignées: ces vacances je

Je suis enchanté aussi que M. Requien ne m'ait pas oublié et surtout qu'il l'ait fait d'une manière aussi délicate. Vous avez fait là une perte terrible, mon pauvre Roumanille, c'était pour vous le grand arbre où vous seriez allé vous reposer encore bien des fois! Mais, Dieu l'a voulu!

Quant aux *Capelan*, voici ce que j'ai à vous dire: Je tiens

certainement à les relire et à juger de l'ensemble ; mais, c'est de ma part abuser de votre complaisance que de souffrir que tous vos envois m'arrivent franc de port ! Si vous m'envoyez les *Capelan*, n'affranchissez pas, ou ne me les envoyez pas, et dorénavant laissez-moi payer au moins le plaisir que vous me faites. Je n'ai pour cette fois rien à vous envoyer.

Je vous embrasse de tout mon cœur, o cher ami.

2^e quinzaine d'août 1851

Cher ami,

Je vous remercie des beaux éloges que vous m'adressez en votre nom et au nom des troubadours de notre poétique : seulement à l'avenir soyez moins prodigue de votre encens, placez-le en meilleur lieu, ne m'asphyxiez pas. J'ai hâte de vous remercier de votre bon, excellent accueil et de la parfaite amabilité de votre famille. Puissé-je vous rendre un jour au centuple toutes les gracieusetés que vous me faites si souvent et depuis si longtemps. Au reste sachez que je vous suis excessivement reconnaissant et pour une multitude de choses dont vous ne vous doutez pas.

Crousillat m'a plu énormément : j'ai trouvé en lui un autre Roumanille. Ce sans-gêne au prime abord, cet épanchement instantané, ce profond et intelligent amour de la littérature, cette franchise de parole, ces mœurs douces et cet extérieur simple et un peu mélancolique, tout me dénotait un bon cœur, un vrai philosophe, un enfant chéri d'Apollon ; aussi lui ai-je tendrement et cordialement dit adieu.

Glaup, avec son air doucereux, flegmatique et quelque peu sournois, m'a surpris. Je ne m'attendais pas à trouver des apparences aussi pacifiques au mordant Archiloque des

Provençales. Néanmoins, il me paraît au demeurant un excellent garçon, n'étaient ses instincts un peu rapaces. Sa touchante, vive et originale pièce de la *Fiero de Beucairo* nous découvre un cœur qui sent, une âme qui se complaît dans les souvenirs pieux et primitifs.

Aubert m'a l'air d'un vieux bonhomme, « gausse » baillard, conteur de fariboles et amoureux de farniente; c'est notre La Fontaine.

J'ai lu les *Capelan* pendant cinq veillées suivies à nos laboureurs assemblés et ils étaient émerveillés de l'éloquence et de la verve de chacun de vos interlocuteurs: il fallait voir parfois ces gens

.....
 somme toute l'effet a été bon et ils ont conclu que celui qui avait mis tout cela sur le papier n'était pas un *daru* et que souvent il devait aller prendre le populaire sur le fait et dans ses conversations les plus piquantes.

J'ai reçu le n° 13. Je vous ai déjà dit mon opinion sur les pièces qui ornent ce bouquet: ce sont les plus fraîches de notre guirlande.

Vous avez dû répandre, jeudi 28, des flots d'harmonie et une pluie de perles recherchées sur les heureux qui composaient votre auditoire, aussi avez-vous dû recueillir un juste tribut d'applaudissements, de trépignements et de larmes, digne et noble récompense du poète inspiré par les Dieux.

Je vous réitère avec supplications la demande que je vous ai faite. A partir du mot *sobriquet* inclusivement, veuillez avoir la bonté de me recueillir, dans vos heures perdues (si toutefois vous en avez) les proverbes qui se trouvent dans le *Dictionnaire d'Honorat*, jusqu'à la fin. Vous avez l's, le r, le t, le u, le v, le z, vous aurez bientôt fait cela: il en reste fort peu.

C'est un service que vous rendrez à la langue provençale

dont je recueille les chansons, prières, légendes, cantiques, rondes, proverbes, etc., vrai et nécessaire complément de l'œuvre d'Honorat.

Je vous envoie une pièce analogue à la circonstance. Si vous la trouvez un peu enflée, prenez-vous en au sujet lui-même.

Je vous félicite en terminant sur les éloges mérités que vous avez reçus de M. de Falloux, un des grands et vigoureux adversaires de ma sainte cause.

Août 1851

(Lettre extrêmement détériorée dont nous extrayons les passages lisibles. Elle est vraisemblablement datée de Mailane, vers le milieu du mois d'août.)

Mon cher ami,

Me voici tout entier rendu à mes amis, à mes parents, à ma solitude. Je peux maintenant vous écrire et goûter à loisir le charme de vos lettres. Mon examen a été subi avec assez de bonheur, trois blanches et une rouge et je reprends ma vie paysanne et mes études littéraires avec d'autant plus de plaisir que je sentais se dessécher mon intelligence sur les arides et froides pages des commentateurs. Ce n'est pas que le Droit, en lui-même, m'inspire autant d'aversion que ce qu'il en a l'air, mais ce qui me répugne dans cette science, c'est cette masse indigeste de, de commentaires délayés, confus, insipides, en présence de laquelle Rabelais disait dans sa langue énergique: La science du Droit est une belle

..... travail du corps donne de l'agilité aux membres

..... il élargit et active les facultés intellectuelles qui sans lui iraient s'affaiblissant de plus en plus. Aussi je suis résolu pour le moment à embrasser la carrière d'avocat qui, tout bien pesé, est la seule que je puisse embrasser sans trop contrarier mes goûts. L'avocat, que je ne considère que sous le point de vue de l'orateur, est l'homme de robe qui me répugne le moins. Il est libre lui, et pour peu qu'il réalise la définition de Cicéron, *vir bonus dicendi peritus*, il peut s'attirer les respects et les applaudissements de ceux qui l'environnent.

A l'œuvre donc, jeune Mistral, suis hardiment la trace des Mirabeau, des Cicéron, des Démosthène. Comme ce dernier, mets-toi des pierres dans la bouche et va au bord des eaux bruyantes exercer ta langue émoussée! (Que trop, hélas, tu en sens le besoin). *Ah ! paure ieu !*

(La suite de la lettre est trop fragmentaire pour qu'on puisse en tirer un texte suivi, de quelque intérêt.)

Du Claus Cremat, ce 4 décembre 1851

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre aimable lettre et du récit que vous m'y faites avec tant de chaleur des longues péripéties de notre odyssée provençale et du piteux ballotement de ces troubadours, non moins vagabonds et non moins nécessaires (de renommée) que les rhapsodes du divin poème. *Mataiotes mataioteton, kai pontu mataiotes !* Vanité des vanités, etc., comme dirait l'illustre *Bouche d'or*. Qui eût dit à cette pompeuse et brillante langue provençale du XI^e siècle dont les riches et gracieux accents répandent un jour si pur de poésie

et d'amour sur cette ère barbare, qui eût dit à cette folle et joyeuse reine du moyen-âge dont les Princes, poètes et chevaliers venaient à l'envi adorer les charmes, qui lui eût dit qu'un jour viendrait où pauvre et oubliée, elle irait aux pieds d'une sœur altière mendier quelques miettes de ce festin de haut renom qu'elle avait jadis présidé avec tant de gloire. Mais a-t-elle le droit d'accuser le destin de sa profonde chute ? Pendant que sa sœur du Nord conquérait laborieusement et dans l'obscurité les perles de son collier nuptial, la souveraine du Midi, paresseuse et certaine de sa beauté, prodiguait en fêtes et en ouvrages frivoles sa précieuse jeunesse et son règne d'un jour.

Voyez l'Italie répandant sa ferveur chrétienne et la vigueur de son ardente résurrection dans les pages brûlantes d'Alighieri; voyez la sombre et belliqueuse Espagne, traçant de la pointe de son épée le récit de ses terribles rencontres avec les Maures dans son épique romancero. Mais la Provence ? Elle s'oublie aux mols accords des poètes dans les galantes et subtiles disputes de ses Cours d'Amour. Adieu donc, douces mélodies des tençons et des pastourelles; adieu, hardis sirventes, fiers échos de la trompe guerrière, échappés par intervalle aux luths soupirants des troubadours ! Ce n'est qu'après de longues ténèbres et dans sa vieillesse que la langue du Midi, comme une autre Sara, mettra au jour, sous le souffle de Dieu, un nouveau chœur de chantres inspirés.

J'ai reçu le numéro 19; la mélancolique pièce d'Aubanel est pleine de grâce et de pittoresque vérité comme toutes les autres productions de ce poète. Mais autre chose est Aubanel, autre chose est Bourrelly. Si ce dernier se croit provençal, poétique ou spirituel, en mettant dans la bouche de la violette d'aussi plates trivialités que celle de calicot *blu* et autres pauvretés, je suis bien loin d'être de son avis.

Troubadours, écrivez votre langue purement, correctement, et joignez autant que vous le pourrez au naturel l'élégance et la richesse d'expressions.

Notre opuscule n'est pas heureux. Osera-t-il éclore sous le nouveau régime dans lequel nous entrons ? Le contact glacial du sabre ne fanera-t-il pas tant de pauvres fleurs écloses au soleil de la liberté ? Je n'en sais rien, mais puisque César est devenu parjure, que toutes les calamités qui vont suivre son forfait, retombent sur sa coupable tête. *Dormis, Brute.*

Quant à Frédéric-Etienne Mistral, il continue à confier à son impétueux homonyme les songes burlesques de son imagination, et à débiter les plus magnifiques dizaines aux chaumes sourds et aux chardons stupides de son domaine fort peu verdoyant pour le moment.

Si cela ne vous gêne pas le moins du monde, veuillez, je vous prie, remettre au porteur de Maillane la partie du Dictionnaire d'Honorat que vous ne m'aviez pas envoyée. Je vous fais cette demande pour en extraire certaines notices botaniques que je tiens à posséder. Ce sera de plus un passe-temps pour moi dans l'isolement où je me trouve, au milieu de l'hiver. Je vous le ferai bientôt rapporter ; le porteur ira donc chez vous la semaine prochaine.

Quand nous donnez-vous quelques pièces de ce cher et fécond Garcin ? Il ne fait pas mal ; il n'est qu'un peu bavard, mais il mérite la publicité à plus d'un titre que certains autres.

Je vous embrasse de tout mon cœur, votre dévoué.

Claus Cremat, 30 décembre 1851

Eh! bien, que voulez-vous? cher ami, bouderez-vous jusqu'à la mort? Vous exigez de ma prose trop impérieusement, vous ne voulez donc pas que je respire? Prenez-vous Boufarel pour une fabrique à lettres, comme vous êtes, vous *Pio*, une fabrique de poésie? Vous vous imaginez que remplir plusieurs pages sur les réflexions que peuvent m'inspirer le givre du matin, une mare de fumier et le caquet des poules, est chose peu pénible. Erreur profonde! Comme la taupe subversive ne connaît que les moites parois de sa taupinière, je suis comme enterré dans ma hutte solitaire et il faut que les bruits qui se font entendre au-delà de mon horizon soient bien éclatants pour qu'un écho affaibli les apporte jusqu'à mon oreille. Aussi je désobéirais courageusement à votre injonction, de peur de vous fatiguer par un barbouillage insipide et fastidieux, n'était le devoir où je suis d'accuser réception de votre envoi, car il m'a rempli de joie.

Comme on admire les rayons dorés du soleil scintillant sur une goutte de rosée, comme on adore le gentil agnelet bondissant dans le pré à côté de sa mère, comme on respire avec enivrement au sommet des Alpines le souffle embaumé de thym et de germandrée, j'ai admiré et adoré la grâce touchante de votre *Ange des Crèches*; et je l'ai respiré comme un parfum du ciel. Il ne faut pas s'étonner du reste de la perfection de ce petit morceau; toutes les fois que vous peignez un épisode de la vie des anges vous êtes inimitable, parce que vous avez reçu de quelque âme extatique le secret de converser avec eux.

.....
je félicite ses rédacteurs et Sauvairé

Un calendrier provençal! Cette idée vous appartient. Quand la réaliserez-vous, dans ce format et dans ce goût. Ce serait curieux.

Despièi que Jesus-Crist es na 1851 an
Despièi que Roumo es facho
Despièi que siam francès
Despièi qu'an trouvat l'Amérique
Despièi qu'an inventat la poudro
*Despièi qu'an adu li tartifle**

Tous les saints de l'année dont le nom figure dans un proverbe agricole ou météorologique verraient le dit proverbe assis à leur côté, ainsi:

San Jan ... lou voulame à la man.
San Martin ... tapo ta bouto, tasto toun vin.
Santo Cecilo ... chasco favo n'en jai milo.
*Sant Antoni ... durbe lou quieue eis galinos.**

etc., etc. Et à l'an prochain!

L'*ode pétrarcale* de Glaup est admirable. C'est simple, c'est correct, c'est pur, c'est fervent, c'est élevé, c'est beau comme un psaume du roi-prophète. A tout seigneur tout honneur: Au plus digne l'insigne faveur de déposer sur le piédestal d'or de la Rose mystique le léger parfum des fleurs de nos collines.

Je m'incline très humblement devant l'éloge outré que sur vos suggestions amies, Monsieur Saint-René-Taillandier a jeté à la tête d'un pauvre campagnard. Si l'arbrisseau fleurit, ses fruits ne feront-ils pas l'honneur du jardinier? Et si mes vers ont quelques mérites, ne sont-ils pas éclos, pour ainsi dire, sous vos ailes?

J'ai relu avec émotion les vers et frappés au coin

de Juvénal de Aubanel. Cela fait honneur à la langue qui peut exprimer ces choses avec autant de force et au poète qui s'en sert.

Je décline vivement l'honneur d'une dédicace, car sous prétexte de m'offrir un morceau de mérite (ce qui est vrai), on n'a pas moins l'air de me dire: A bon entendeur salut! Que diriez-vous, si l'on vous dédiait une pièce, commençant ainsi:

*A J. Roumanille
O tu, capoun, qu'as ensucat toun paire,
Noun as remord de ce qu'as auja faire? etc. ! **

Je remercie donc sincèrement Monsieur Aubanel d'avoir voulu inscrire mon nom obscur sur une œuvre de bronze; mais s'il y tient cependant, qu'il m'adresse une de ces vigoureuses peintures des mœurs agrestes, dont il broie les couleurs avec tant d'art et je serai fier de figurer sur le frontispice.

Veillez dédier *Margai* à mon ami Anselme Mathieu, si c'est encore possible.

J'ai reçu votre *Bon rescontre*, pauvre *Margarideto* oubliée par mégarde, alors que vous vous tressiez une couronne avec ses blanches sœurs.

Quant à la politique, je suis navré, désillusionné, plaignant sincèrement les malheureuses victimes du débordement populaire, je suis fort affligé sur le destin à venir de tant d'hommes généreux punis pour avoir fait leur devoir et même de ceux qui, pour obéir de bonne foi à l'article 65 de la Constitution défunte, ont outrepassé les limites de la protestation, trompés et poussés au mal par des hommes cupides et altérés de sang. Pauvre liberté! envole-toi dans un monde plus heureux! Je serai toujours ton plus fidèle adorateur.

Je suis votre dévoué serviteur qui n'en est pas moins républicain jusqu'au dernier soupir.

Maillane, (?) janvier 1852

Mon cher ami,

Je réponds un peu tard à votre lettre: Vous m'avez imposé une charge, il a bien fallu la remplir, et pour moi, une corvée de cette espèce n'est pas peu de chose. Enfin, c'est baclé, adviene que pourra! Vous aurez néanmoins égard à la circonstance dans laquelle a été mise au jour la pièce que je vous envoie: c'était une commande, et la commande en poésie n'est bonne qu'à tuer l'inspiration. Dans les huit jours que vous m'aviez donnés, j'ai laborieusement improvisé huit strophes, une par jour, et le soir au crépuscule, selon mon habitude.

Soyez donc indulgent, ou plutôt si vous trouvez mieux (chose fort aisée), n'ayez peur de blesser mon amour-propre. Voici du reste ladite composition. (Suit le texte de: *Adesias en touti*. Voir les *Inédits*.)

Quant aux souscripteurs que vous me demandez, impossible. Du provençal? Bah! c'est bon pour les imbéciles et pour les manants. Pressés par l'espace je vous offre une esquisse de mœurs que vous m'avez forcé de terminer à la hâte. (Suit le texte de: *Uno curso de biou*. Voir les *Inédits*.)

Maillane, 9 janvier 1852

J'ai reçu le paquet d'épreuves: c'est égal, un pareil monument ne se vit jamais et peut-être ne se reverra plus: en tout cas, tant pis venons au fait, puisque cela presse. Je suis converti au système de Crousillat! Vous allez dire que je suis une vraie girouette, un caméléon, le plus

versatile des hommes, plus changeant que les destins et les flots, c'est ainsi: *alea jacta est*. Ah! quels regrets! quels amers regrets, et pour vous, et pour moi! Si vous saviez, à présent que le bandeau est tombé, si vous saviez combien ridicule me paraît notre orthographe, vous seriez stupéfait! Et en effet, je vous le demande, quelle est la langue qui n'a ni singulier, ni pluriel et qui peut établir de pareils équivoques:

Ama ... aimer
Ama ... aimé
Ama ... vous aimez.

C'est se moquer de toutes les règles: c'est vouloir transformer notre belle langue en affreux patois, incompréhensible pour tout autre que pour l'auteur. Je ne puis concevoir quelle divinité malfaisante nous avait rendu si obtus, si bornés, si obstinés dans un pareil pathos. Je m'en arracherais les cheveux. Quelles merveilles, quels chefs-d'œuvre inimitables et gravés sur l'airain du bon sens et de la logique ne laisseriez-vous pas à nos descendants, si vous aviez suivi le système Honnorat avec quelques adoucissements. C'est fait, il n'y a plus de remèdes.

Pour ces raisons et pour une foule d'autres, je me suis abstenu de refaire le consciencieux travail de Crousillat. Je ne pouvais le refaire dans notre système. En effet, comment aurais-je fait, voyons:

Vesti... vêtir... vêtu... il se vêtit... vêts!
Manja... manger... mangé... etc.

Choisissez, messieurs et dames! Quelle kirielle, quel mélange, quel gachis.

Pourqueja... Se vautrer dans la débauche... vautré dans

la débauche... gâter... gâté... griffonner... griffonné... bousiller... bousillé... etc.

C'était à n'en plus finir. Tandis qu'avec le système régulier, on sait que *ar* est la terminaison des infinitifs, *at* des participes, *as* des deuxièmes personnes du pluriel et on ne se méprend pas.

Néanmoins, bien que ce système me plaise, comme plus suivi et plus rationnel; je l'ai concilié avec les malheureuses circonstances et, souvent, après le verbe en *ar*, j'ai ajouté notre détestable orthographe. J'ai revu les pièces languedociennes et ai ajouté au glossaire tous les mots étranges. Vous serez forcé d'expliquer les suivants qui se trouvent dans le glossaire, sans explication, ou vous les rayerez: *cuquo*, *entrai*, *joun*, *jacassar*, *paje*, *pino*, *pipard*, *pountet*, *ramagnou*, *respichar*, *rountau*, *serre*, *talabruno*, *pots* (Jasmin), *runte* (La Fare-Alais).

Sauf ces quelques mots vous pouvez livrer le manuscrit de Crousillat au public. S'il avait fallu le refaire, ç'aurait été un travail d'enfer, il y en aurait eu pour quinze jours. Je vous salue de tout cœur. Peut-être irai-je vous voir mardi. Adieu.

P. S. — Je devais aller vous voir mardi mais mon père et ma mère sont malades. Je vous envoie cela par le porteur.

Maillane, 12 mars 1852

Mon cher ami,

J'attendais pour vous répondre que les *Provençales* apparaissent radieuses sur mon seuil, mais trop attendre fait languir et je les devance. Commençons d'abord par vous féliciter sur l'heureux rétablissement de votre santé et par faire des vœux destinés à l'anéantissement de votre rhume.

Après cela, que la plume coure à tort et à travers, que la vertu épistolaire dégoise sans rime ni raison et que le papier s'imbibe de sottises à tire-larigot.

Que voulez-vous que je vous dise ? Vous parlerai-je de Paris ou de Rome ? Il y a trop loin de là chez nous, et l'infortuné hameau qui me donna le jour n'a pas encore reçu le bienfait d'un télégraphe. Plus de journaux, pas le moindre petit canard, et fort heureusement : je ne regrettais que leur indigeste pâtée.

Si je vous parlais de la pluie ou du beau temps, je ferais, ni plus ni moins, comme Grosjean qui en remontre à son curé, vu que, auteur vous-même d'almanachs excessivement recommandables, vous en savez là-dessus beaucoup plus long que moi.

Me voilà donc réduit à vous parler philosophie. La philosophie n'est pas chère, elle pèse peu, je puis donc pour 25 centimes vous en donner une bonne aune.

Vous saurez donc que je suis le plus heureux des hommes. Ce n'est pas une manière de parler, ni une locution proverbiale, c'est positif. Car voyez, que me manque-t-il ? Rien, puisque je suis absolument content de mon sort, *contentus mea sorte*, comme dit avec non moins de simplicité que d'élégance le spirituel Lhomond. Je vis de peu, mes désirs sont aussi bornés que mon intelligence. J'ai renoncé à la politique et je sacrifie à Salès et au dieu Pan, le naïf chèvre-pied. Citons un peu (la citation ne manque pas de grâce quand elle vient à propos, comme vingt-cinq mille francs à plus d'un sénateur):

*Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes,
Sanaque, silvanumque senem, nymphosque sorores.
...Non populi fasces, nec ferrea jura
Insanumque forum aut populi tabularia vidit.*

Ces quatre vers ne vont-ils pas là comme une bague au doigt! « Heureux l'homme des champs! il ne connut jamais les barricades, ni les droits de fer (droit au travail ou droit romain), ni l'insensé barreau, ni la Constitution plus ou moins populaire. » Virgile est un plus grand prophète que Baruch, en dépit de La Fontaine! Vous serez là de mon avis.

Mon cher ami, nous ne sommes pas nés pour ce siècle de houille. (Je viens d'improviser un alexandrin, sans m'en douter comme M. Jourdain faisait de la prose.) — Non, nous ne sommes pas nés pour ce siècle de houille. Nous étions nés pour le siècle d'or, ou plutôt nous n'étions pas nés, mais enfin, supposons-le.

Il est plus qu'évident que, revêtus d'une jaquette verte, le chapeau enrubanné par les pastourelles d'alentour, le tambourin en bandoulière, les guêtres parsemées de nœuds couleur de rose, et le reste à l'avenant, nous eussions parcouru les hameaux, les villes et les bourgs, en chantant des rondeaux pieux ou égrillards, au milieu des acclamations du bon populaire qui n'aurait pu s'en rassasier (c'est incontestable) et qui nous eût accompagnés aux cris nombre de fois répétés de: *Noël, Noël, Noël ! Honor et favor au Gaisaber ! Laus et guerdon aux preux troubadours !*

Il est souverainement impossible que vous vous figuriez à quel point je suis détaché des gouvernements de ce monde: et après tout, puisque les choses vont de ce train, puisque tous les régimes ou blancs, ou bleus, ou rouges, sont hydrophobes, sont ennemis nés de la liberté, puisque l'égalité est incompatible avec nos mœurs étroites, dépravées, rampantes, monarchiques en un mot, puisque la fraternité n'est plus considérée que comme un expédient social, destiné à fermer la bouche à la misère, que m'importe à moi, que ce petit point lumineux qu'on appelle la France soit éteint par l'éteignoir de Jean, de Pierre ou de Guillaume? Descendons,

comme on dit, le fleuve de la vie, fermes à l'aviron, insouciantes des bruits de la rive, et ne déviions jamais du droit chemin: A côté des petitesesses, des lâchetés, des infamies impériales, on vit les grandes images des Tacite et des Thraséas, suivre, sans sourciller le sentier épineux de la vertu, comme à côté des grandeurs, des héroïsmes, des abnégations républicaines, on vit les Sylla, les Catilina et les Verrès commettre impudiquement tous les crimes. En voilà une période! Elle m'a essoufflé.

Ah! ça! Que vont devenir nos *Provençales* par le temps qui court? Trouvez-vous que le vent soit à la littérature du crû? Enfin, qu'il y soit ou non, il faut marcher, il n'y a plus à reculer, le vin est tiré, il faut le boire, *alea jacta est*, nous avons brûlé nos vaisseaux, ou plutôt nos galoubets.

Le plus embarrassant de l'affaire n'est pas là. Arrivé à ma quatrième page, je me ronge l'ongle du pollex le plus poétiquement du monde, je ne trouve plus mot à vous dire et je suis presque décidé à vous planter là. Mais ce n'est pas civil, et je vais tâcher de me traîner, clopin-clopant, jusqu'au bas de la page. Heureux, a dit Fénelon (dans je ne sais plus quels termes), heureux les peuples dont l'histoire intéresse médiocrement le lecteur! Un officieux et ingénieux commentateur n'aurait-il pas pu ajouter en manière de glose: heureux les amis dont les lettres sont ennuyeuses! Et à l'appui de cette maxime je vous aurais cité la mienne, mais vous n'aurez pas besoin d'une pareille autorité pour la trouver telle.

Passons à un autre sujet et *fasen coume lis abilhos, de floureto en floureto acampen nostre mèu.**

Boudin est un sot. Peyrottes un orgueilleux. Desanat un vieux democ qui se drape dans son désespoir, et moi, je suis à me ronger l'ongle du pollex le plus poétiquement du monde. Pourquoi, me direz-vous du ton le plus aimable, pourquoi

revenir à cette baliverne!! Pour vous en montrer toute la justesse que vous risquez de ne pas avoir comprise, quand je dis *poétiquement* à propos d'ongle et quand je parle d'*ongle* après une citation de Virgile, c'est parce que les anciens étaient unanimement d'accord que les vers de ce grand poète étaient faits *ad onguem*, sur le pouce. Et maintenant que je vous ai fait le plus bel étalage de mon érudition, maintenant que j'ai *pantagruélisé* pendant quatre bonnes pages sur une pointe d'aiguille, maintenant que

Jam procul vilarum culmina fumant

(J'ai mon Virgile sous les yeux.) Je puis m'écrier avec le bon vieillard Siméon:

Et nunc dimittas, Domine, servum tuum.

P. S. — A l'instant où je remets ma lettre au facteur pour vous la faire parvenir, je reçois de ses mains *li Prouvençalo* : je reprends ma lettre, j'en brise le cachet et j'y insère à la hâte ce qui suit:

Je vous remercie au suprême degré de votre magnifique envoi: jamais la langue du Midi, jamais les poètes de notre littérature ne se virent imprimés, choyés, louangés d'une manière aussi exquise. Nos sincères remerciements à ce bon et spirituel Monsieur Taillandier (qui est, je crois, le même qui me reçut bachelier à Nîmes en 1847).

Quelle chance inespérée pour nos poésies éparses qui, sous sa plume éloquente et un peu trop flatteuse, ont reçu ce vif éclat que jette sur les lambris d'un Temple la lumière du jour, à travers les grandes colonnes d'un péristyle corinthien! Merci pour les louanges qu'il me distribue si largement: je suis loin de les mériter; mais il a si bien deviné la pensée du rustique troubadour, il a rehaussé avec tant de

grâce et de bienveillance les modestes ritournelles de mon tambourin, que je ferai tout au monde pour m'en rendre digne.

Mais quels remerciements infinis ne dois-je pas vous faire aussi ? A vous, mon cher ami, qui m'avez présenté à notre commun mécène sous des dehors si flatteurs, et qui, pour quelques banalités touchant notre œuvre, m'avez rendu la gloire à pleines mains. Vous avez fait à mon égard une aimable trahison et je ne saurai jamais comment vous la reconnaître. Quant au passage qui vous concerne dans la préface, personne n'osera dire qu'ils sont outrés, car à bien considérer l'influence immense et persévérante que vous avez eue sur le réveil de notre poésie, et par votre appel généreux à tous les amis du *gay savoir*, et par vos œuvres si parfaites, l'apologiste est resté au-dessous de la vérité.

Il faut avouer que votre portrait mal peigné figure admirablement au frontispice : le lecteur est servi à bouche que veux-tu, et l'idée spirituelle et fine de votre impromptu est des plus heureuses. Vu à 50 centimètres, vous êtes d'une ressemblance frappante, et votre visage ovale, et les lignes pures de vos traits si corrects, et votre longue barbe noire, et vos yeux à demi égarés par le dieu, vous donnent toute l'apparence d'un poète grec. Pour tout dire, en un mot, notre muse qui a tant de rapport avec l'antique, se personnifie en vous.

Quel est ce David ? Est-ce un parent de celui d'Angers, ou bien lui-même ? Je suis fort content de notre glossaire, je ne m'attendais pas à ce que nos tirets fissent si bon effet : C'est fort ingénieux, et la note qui précède ce petit lexique est juste.

Rei e pastouro est une des plus jolies pièces de votre muse. De plus en plus fort, comme chez Nicolet ; il y a un naturel et une fraîcheur qu'on ne peut rendre, et pourtant

cela ne sort pas de la fantaisie et voire de l'impromptu. Vous parlerai-je de la table, où nous figurons tous avec notre certificat de naissance sur le front, comme de bons et francs provençaux; tout cela marche à merveille, et si notre pauvre littérature ne ressuscite pas à une secousse électrique aussi forte que celle que vous lui donnez, il faut qu'elle soit diablement morte: Mais le succès viendra, laissez faire et chanter.

Je vais à Aix demain matin dimanche pour quelques jours avec mes amis. Vous recevrez ma lettre d'Aix où avec le cher Mathieu nous parlerons amplement de notre publication et de la place honorable que nous occupons dans la savante Revue de Monsieur Saint-René.

Mas du Juge, 31 mars 1852

Mon cher ami,

Vous devez des remerciements à Sainte Balbine dont l'heureuse influence nous amène la pluie ce 31 mars. Sans elle je ne vous répondais pas (sans la pluie, s'entend).

Ah! ça, voyons, que me disiez-vous dans votre lettre? D'écrire, je crois, à Monsieur Saint-René Taillandier. C'est fait depuis longtemps, et si vous tenez à savoir de quelle manière, je suis ici pour vous satisfaire.

Monsieur, disais-je à M. Saint-René, permettez-moi de m'acquitter envers vous d'un devoir d'admiration et de reconnaissance. (Après ce petit coup d'encensoir, je continuai comme s'en suit.) En lisant les lignes si flatteuses dans lesquelles vous me faites l'honneur de vous occuper de moi, je me trouvai d'abord tellement au-dessous des louanges que vous me distribuez avec tant d'obligeance, que je fus un mo-

ment à me demander si c'était bien de moi que vous entendiez parler. (Voilà un affreux mensonge, je n'en doutais pas un seul instant.) Je vous remercie donc en mon nom, Monsieur, de toutes les choses que vous avez bien voulu dire de moi, choses bien encourageantes pour un jeune poète, choses par trop élogieuses assurément mais dont on ne laisse pas d'être fier, lorsqu'elles viennent d'un critique aussi habile, d'un écrivain aussi distingué que vous (second coup de chapeau). Si mon zèle ardent (voici le sentiment), si mon zèle ardent pour l'œuvre patriotique que nous nous sommes imposée a pu mériter votre attention, je ne dois pas oublier que je la dois en grande partie à la généreuse indiscretion de mon excellent ami M. Roumanille (attrapez ça, effronté, vous qui l'avez mis au courant du contenu de mes lettres). Je vous remercie au nom des amis des lettres, au nom de tous ceux qui prennent encore quelque intérêt aux mœurs et à la langue de leurs pères, au nom de cette littérature oubliée que nous avons prise à cœur si elle devait jeter encore quelques étincelles, le devrait moins à nos vers barbares (pauvre) qu'à l'éclat répandu sur elle par votre élégante et savante introduction (troisième coup de chapeau).

Je vous l'avoue, quand notre coryphée, monsieur Roumanille, me parla de confier à la langue française le soin de présenter au public sa pauvre sœur abandonnée, la langue d'oc, un sentiment pénible s'empara de moi: il me semblait dur pour cette dernière, pour cette reine découronnée, d'implorer auprès de celle qui fut jadis sa rivale, l'abri de son manteau royal. Mais, Monsieur, vous vous êtes conduit à son égard avec tant de noblesse et de courtoisie, vous avez fait un si brillant accueil aux enfants du *gay saber*, vous avez jeté tant de clarté sur ce règne obscur de la langue romane et sur ses troubadours à peine connus, que mon injuste défiance s'est changée en admiration et que les auteurs des

Provençales ne peuvent assez se féliciter d'avoir eu un pareil Mécène (après cette confortable tirade, je pensais qu'il était temps de finir, de peur de blesser la politesse par un trop long entretien et j'y procédais de la manière honnête qui suit). Tels sont, Monsieur, les sentiments que m'inspirent les belles pages que vous nous avez consacrées. Veuillez les agréer comme l'expression de mes remerciements et de ma profonde considération, Etc. Et voilà!

Voilà ma réponse à cet excellent Monsieur Taillandier. Mais ce n'est pas tout. Je fus malheureux: je fis, par omission, une bêtise. Vingt-quatre heures après la fermeture de ce pli, le facteur campagnard se présente inopinément, je lui donne ma lettre en toute hâte et bonne foi, et j'oublie... quoi? d'y apposer un timbre-poste. Je n'ai pas affranchie la lettre... et par mégarde. On dira que je suis un malotru et un rustaud.

Je remercie aussi sincèrement ce cher Aubanel du magnifique cadeau qu'il me fait. Vraiment jamais la langue provençale ne produisit une aussi brillante phalange de poètes inspirés: Roumanille, Crousillat, Reybaud, Glaup, Aubanel; Aubanel surtout est un de ceux qui rehaussent le plus la saveur de nos *Provençales*, et Monsieur Saint-René Taillandier a pu dire avec autant de vérité que de justesse que sa poésie était pleine de force et de fraîcheur.

Ses peintures énergiques sont de celles qui donnent à un livre une physionomie toute particulière. Il fallait ça pour donner du ton et du caractère à notre recueil. Il faut que ce jeune poète soit un profond observateur, et surtout qu'il sente; car lui, citadin, a atteint sans se gêner, l'idéal auquel j'ai visé inutilement dans maint endroit de mes *Moissons*. Il est vrai que je débutais.

En résumé, comme vous dites, je crois que, sauf quinze ou vingt pièces incorrectes sous le rapport du langage pur

ou du fond, les *Provençales* pourraient fort bien supporter la traduction, et à aussi juste titre que maint ouvrage anglais ou allemand qu'on nous donne comme exquis. Mais la vente, la vente, voilà ce qu'il nous faut. Il me semble pourtant que dans Avignon on devrait vous acheter, car vous êtes connu et renommé comme Barrabas en la Passion, et par des gens moult haut placés. Eh! ça viendra! Le vent revient à la littérature: les rêveurs deviennent poètes, les orateurs académiciens, les poètes restent ce qu'ils sont. A demain les affaires sérieuses et chacun se tient coi. Chantez donc belles Provençales et attirez les épouseurs: un peu de coquetterie ne vous messiera pas. Avez-vous envoyé un exemplaire à Mathieu? Si toutefois vous le pouvez, son adresse est: Café du Palais, Place des Prêcheurs, Aix.

J'oubliais *Dideto*. Je vous suis bien obligé de cette nouvelle politesse, je la connaissais déjà pour l'avoir admirée jeune, mais elle a diablement embelli sous vos ailes de poète. Venez me voir à Pâques, vous nous ferez un grand plaisir.

Votre ami comme toujours.

Maillane, 15 juin 1852

Mon cher ami,

Le temps pluvieux a sur moi le même effet que sur certains végétaux hygrométriques. Ces plantes singulières, à l'approche de l'orage, se dilatent, s'agitent et se livrent à une multitude de mouvements bizarres qui avaient donné à plusieurs botanistes l'idée de former avec elles un baromètre de Flore. Je suis un peu comme ces étranges végétaux: le temps est à la pluie; aussi me sens-je porté de très bonne

volonté à vous répondre et à babiller quelques instants avec vous. S'il eût fait beau, vous eussiez longtemps attendu ma lettre.

Il en est de même de mes inspirations. Si le soleil ruiselle sur la nature épanouie, j'admire, je contemple, mais mon *Pégase* va gambader au loin dans la plaine et me laisse là tout pensif à chercher une rime introuvable: mais qu'une fraîche ondée vienne pétiller sur mes vitres, je lance au loin mon couvre-chef, je hérissé mes cheveux, et me mettant à arpenter la pauvre chambrette que vous connaissez et l'odorant *grenier au pain* qui l'avoisine, je taille dans le vrai granit provençal deux ou trois strophes à mon *panieraire*.

Commençons d'abord par où la justice l'ordonne. Vous direz à ce brave Giera que Mistral n'a pas oublié et qu'il n'oubliera jamais l'ineffable journée de bonheur dont il lui est redevable. Vous lui direz que grâce au cordial accueil de sa noble famille, j'ai goûté avec attendrissement la félicité pure que donnent l'amitié, la littérature et les arts à ceux qui les cultivent.

..... ces rares instants de la vie qu'il faut savourer avec délices, parce que Dieu n'en accorde qu'à ses élus, et si jamais nous vidons la coupe amère de l'adversité, ces brillants souvenirs d'une hospitalité magnifique et d'une poétique ramèneront dans nos cœurs la croyance à la vertu et l'espoir d'un meilleur avenir. Puisque nous voici sous les frais ombrages de Fosségugne, permettez-moi de vous rappeler la promesse que vous fîtes à ce poète du hoyau que nous devons à la sagacité et à la bienveillance du frère de M. Giera et dont le perfectionnement vous revient à juste titre. Cet ingénieux Tavan me parut un vrai nourrisson des Muses et l'énergique beauté de ses chants d'amour me charma sincèrement. Faites-lui donc parvenir nos *Provençales* : vous le rendrez heureux, vous ferez une bonne

œuvre et vous nous donnerez un ami de plus, un ami qui nous comprenne.

Aubanel a répondu, l'autre jour, fort aimablement à ma lettre: Il s'y montre tout plein de bonne volonté pour la réforme orthographique que nous voulons imposer à l'honnête Saboly. Mais il me semble qu'il ne comprend pas très bien la base de cette réforme ; ainsi il écrit: *vous fou moun gramaci*, moi je prétends qu'il faut: *vous fau...* parce que c'est logique (*fau, fas, fai*, etc.). Il écrit: *nous avès ousi*, il faut: *ausi* (*ause, auses, ausi*, etc.). Dites-lui que plus nous nous rapprochons de l'étymologie sans dénaturer l'harmonie de la langue, plus cette dernière deviendra intelligible et pure. Ce charmant poète m'a aussi communiqué une pièce intitulée: *Moun gramaci à Bigand*. Elle est composée de stances de quatre vers fort mélodieusement combinées et toutes pleines de grâce et de facilité; cette dernière qualité est même poussée à l'extrême et on pourrait peut-être reprocher à ce remarquable poète un peu trop de laisser-aller. Enfin si l'imprimeur veut bien offrir une place dans son recueil à une pièce de ma facture ce serait avec grand plaisir, d'autant plus que je serais heureux de me trouver à côté de Roumanille et de ce spirituel Glaup qui nasille des épîtres aux grenouilles, puis des odes à la Vierge, fait entendre les sifflets de la satire et finit par chanter des *Noëls*.

Mais mon poème absorbe mes rêveries et la muse ne me permet pas la moindre diversion au récit des amours de *Mireio*. Deux chants viennent enfin d'éclorre; le premier s'appellera: *Lou Mas di Pruno*, le second: *La culido*. Mon héroïne et mon héros s'y déclarent leur amour à chaudes larmes, et tâchent de leur mieux d'intéresser le lecteur par la simplicité de leur belle nature. Au troisième chant vont arriver *li demandaire* et si le blond Phœbus me continue son

indulgente inspiration, peut-être obtiendrai-je quelques nouveaux applaudissements de l'aréopage provençal.

Je vous fais mes sincères compliments sur votre visite à Reboul. En acquérant à notre langue et à votre poésie les éloges de pareils hommes vous ne contribuez pas peu à réhabiliter le provençal. Il me tarde aussi de voir vos délicieuses *Sounjarello*, caractérisées et personnifiées sous l'enveloppe de leur élégant costume arlésien, faire le charme et l'admiration de tout amateur de belle et franche poésie.

Mais comment ce diable de Boudin a-t-il fait pour se frayer un chemin vers Augustin Thierry et vers d'autres gens illustres avec un bagage littéraire aussi maigre que le sien ? Je comprendrais encore si, comme veut bien l'assurer le *Sémaphore*, il avait hérité de la grâce et du sentiment exquis de Hyacinthe Morel. Mais je veux bien que ma plume se brise, lorsque Boudin fera des vers pareils à ceux-ci :

*Vèn ço fuguère à man de rousiga ta caro,
D'amoula su ti dent ma lengo e mi transport...
E vèn ço ta Françoun, counfigento barbaro,
Faguè dins l'entre-dous, un bàrri de soun corp.**

Voilà une ardente muse qui, assurément, n'eut jamais pour fille la flasque et fade mijaurée à qui nous devons :
*Lou soupa de Saboly, li crècho, lou lis e la viouleta, e
lou sonnet à Bigand.*

Quant à vous, troubadour, méprisez tous ces coassements, ne répondez pas à de pareilles provocations, marchez droit à la gloire. La charité vous l'ordonne ; car si vous vouliez vous venger de ce Boudin, un coup d'épingle suffirait pour le désenfler :

Je vous embrasse et vous prie d'embrasser pour moi tous les troubadours qui vous environnent.

2 août 1852

Je vous écris sous la plus agréable des impressions: je reçois à l'instant la charmante lettre de l'adorable Laurens avec une réponse toute pleine de bienveillance et d'épanchement poétique aux vers suivants que je lui adressai quelques jours après notre entrevue.

(Suit le texte d'une poésie à J. B. Laurens, publiée dans les *Inédits*.)

La lettre du noble artiste (de la connaissance duquel je vous remercie beaucoup, ainsi que le brave Garcin) est une délicieuse et ardente peinture de son culte pour la beauté féminine: elle est close fort gracieusement par deux jolis paysages de sa main, une vue de l'Ecole de Médecine de Montpellier et une vue de Montmajour.

J'ai reçu aussi, il y a peu de temps, une aimable missive de Gaut. Il m'y parle avec zèle du Congrès. *Flasquejarem un pau, me dit-il, et foutrem un bon cou de den !* * Quant à ce que vous me dites touchant ce banquet poétique, j'abonde entièrement dans votre sens, et voici quel serait mon avis là-dessus: Il faudrait que vous, Joseph Roumanille

.....
 Quand nous serions réunis sous les deux colonnes de l'avant-scène antique, l'Assemblée verrait elle-même ce qu'elle aurait à faire pour cette année et pour les suivantes; car il n'est pas bon, selon moi, de nous lier prosaïquement par un programme. Si, par le plus grand des hasards, Jasmin, Peyrottes et Moquin-Tandon acceptaient l'invitation des troubadours d'outre-Rhône, les deux premiers mis en présence l'un de l'autre seraient curieux à examiner: Ce serait Boudin assis vis-à-vis de Roumanille, sauf que Peyrottes est bien autrement poète que l'auteur incomparable du sonnet.

Je suis charmé que ma lettre vous ait plu! Cette brusque attaque faite au bon goût par un poète qui fait à merveille quand il veut méritait une rude réponse et je n'ai pas failli cette fois à mon rôle de censeur.

J'ai une chose à vous demander; le petit Congrès qui aura lieu sous votre toit, se réunira-t-il le 15, jour de l'Assomption ou le 16, jour de la Saint-Roch? Vous me direz ça dans une lettre. Tâchez d'y amener Crousillat: il me tarde énormément de le voir. Nos braves troubadours avignonnais finiront peut-être par se réconcilier avec le faire antique et pur du poète salonnais. Monsieur Richaud ne m'a pas encore fait l'honneur de m'envoyer le feuillet dans lequel il me décerne l'immortalité *ex-æquo* avec Boudin.

Vous pouvez vous rassurer aussi sur mon compte, et la publicité donnée au sonnet déplorable de Bourrelly par le trop indulgent Gaut m'a éclairé tout comme vous sur la sévérité du successeur de Diouloufet. Je redoute l'accointance de Bourrelly à l'égal de celle de Boudin. Si ces gens-là avaient une large part aux publications provençales, les chastes et pures muses de Roumanille, Reybaud, Crousillat, Aubanel et Glaup s'enfuiraient en pleurant, et notre langue retomberait dans le discrédit où ces Messieurs n'ont pas peu contribué à la jeter.

Et *li Sounjarello* où en sont-elles? Comme cette douce poésie va jeter de l'éclat sur notre langue et sur vous. Hâtez-vous, je souscris pour deux.

Mirèio marche. Le quatrième chant est presque achevé. Au cinquième va se passer un terrible drame. Je tiens enfin mon fil.

Adieu, beau troubadour, touchez la main aux deux maîtres en *gay-saber* que vous savez.

24 août 1852

Mon cher cygne,

Je vous réponds au plus vite, et vous me *respoundres au plus lèu* ! Vous me parlez bien dans votre lettre d'une réunion qui aura lieu le 29; mais le 29 quoi ? *Barrau destapa* ! Je m'imagine bien que ce doit être le 29 août, c'est-à-dire dimanche prochain, mais je n'en suis pas très sûr. Vous voudrez donc bien me donner des éclaircissements à cet égard. Qu'est-ce que cela prouve ? C'est que, si vous avez indiqué le jour du rendez-vous à tous les autres avec autant de légèreté qu'à moi, il pourrait fort bien s'en trouver qui prissent votre 29 pour un 29 septembre, comme je l'ai cru jusqu'ici. De plus je vous conseille de réitérer votre invitation à chacun de nous en spécialisant l'endroit où nous devons débarquer, chez Pinus ou au Forum ? Vous verrez que ça pourrait prévenir beaucoup d'inconvénient. Je répondrai volontiers à l'invitation de cet excellent Gaut, mais à une condition : C'est que dans une lettre à Gaut et à moi, vous nous fixiez un hôtel où nous nous retrouverions à coup sûr.

Vous direz à Gaut que je partirai de chez moi le samedi matin 28 août par le convoi de sept heures 21 minutes. Par conséquent je serai à Arles vers les 9 heures du matin. Fixez l'hôtel.

J'essaierai de brocher quelque chose pour la circonstance. Peut-être même ne ferai-je rien. Ça dépendra, la commande n'inspire guère.

Je vous remercie, au-dessus de tout ce que la plume peut dire et le cœur sentir, de la cordiale et touchante hospitalité que vous nous avez donnée. C'était vraiment royal, mais ce qui vaut mieux que cela, la bonté et la simplicité de cœur

présidaient à la fête. Merci mille fois à vous et à vos inappréciables parents.

Merci aussi des choses aimables que vous dites de ma *Mirèio*, vous avez grand tort de la tant relever au dépens de la vôtre qui n'est pas *palinello* du tout. Entre amis et poètes compatriotes, parlons franchement :

Nos muses sont deux sœurs qui ont reçu une éducation différente: la vôtre est une blanche et rose jeune fille qui porte avec une grâce et un goût exquis le brodequin lacé des saint-rémigeoises. La mienne est une brune campagnarde qui peut plaire parfois par la vivacité de son œil noir et par ses brusques et rustiques réparties, mais qui ne répandra jamais le parfum de fine poésie qui s'exhale sous les pas de la vôtre.

J'accepte avec bonheur votre proposition de traduction. Votre nom aimé et digne de l'être fera la fortune du mien, comme il l'a déjà commencé.

Bonjour à tous les poètes d'alentour et au revoir.

Réponse télégraphique et si c'est possible électrique!

Je suis pressé, adieu!

Maillane (3 septembre 1852)

Mon cher ami,

Comment cela va-t-il depuis l'autre jour et qu'en dit la pléiade avignonnaise ? Pour ma part je suis encore palpitant de joie et je n'ai plus qu'un désir en tête: c'est que ces amicales et poétiques agapes se renouvellent régulièrement chaque année. La chose ne pouvait mieux se passer, et c'est d'un fort bon augure pour l'avenir.

Maintenant, il faudrait que la trompette allât bon train! Car soyez persuadé que ces réunions fraternelles, rappelant

les *gieux sous l'ormel* des anciens troubadours, attireront l'attention sur notre entreprise plus que quoi que ce soit. Nous n'avons qu'à nous louer de l'hospitalité arlésienne, et il n'aurait pas été superflu de formuler ces remerciements aux autorités du lieu; mais, on ne peut songer à tout.

Un des fruits les plus utiles de cette assemblée sera d'avoir confronté les trois cycles de chanteurs, ceux d'Avignon, ceux de Marseille et ceux d'Aix. Chacun de nous aura ainsi la faculté de juger facilement laquelle de ces écoles est dans la bonne ou la mauvaise voie. A vous parler franchement et sans prévention aucune, il me semble que jusqu'ici la palme revient à la pléiade avignonnaise ou arlésienne. C'est là que la poésie étincelle et déborde à grands flots. L'allure du provençal y est superbe; il atteint sans gêne et sans grimace tous les sujets, et il y est plein de grâce et de dignité, comme la muse antique.

L'école d'Aix, un peu plus timide que la première, finira néanmoins par l'atteindre peut-être, car elle a pris une bonne voie, une voie pure et semée de fleurs! Crousillat, J. B. Gaut et d'Astros sont incontestablement trois de nos plus charmants troubadours, dans le sens le plus exact de ce mot et ils n'ont qu'à étendre leurs ailes avec un peu plus d'audace et d'assurance pour atteindre au ciel bleu où planent les premiers.

L'école de Marseille est bien déchue! Mieux que moi vous avez pu juger du goût détestable qui s'y est introduit et impatronisé. Ce qui aurait dû faire rougir leur muse et les éclairer sur leur défaut, c'est d'avoir effarouché et mis en fuite les dames qui assistaient au Congrès.

Néanmoins, on ne peut leur refuser de l'énergie, une bonne provençale et un franc parler qui, enfermé dans de justes limites, leur ferait le plus grand honneur.

Comme nous le disions l'autre jour, vos *Sounjarello*

auront un effet d'étonnement! Vraiment, beaucoup ne s'attendaient pas à trouver tant de sérieuse poésie, de fraîcheur et de sérénité dans notre idiome, et la lecture de votre poème fut une démonstration éclatante de sa richesse et de sa délicatesse.

Votre conte si dramatique et si frappant de vérité attachait et intéressa vivement l'auditoire, et votre gracieux *Noël* méritait les applaudissements chaleureux qui l'accueillirent au banquet.

Aubanel fit un effet magique; son émouvant et tragique *Noël* conquit du premier bond tous les suffrages, et chacun des membres du Congrès remporta de lui l'idée d'un grand poète. Le spirituel Moquin-Tandon ne voulait pas démordre de sa biblique métaphore: Poète, lui répétait-il *testiculos habes!*

Et Glaup! Comment le trouvâtes-vous? Assurément, dans un *Noël* naïf et enfantin comme le sien, je ne m'attendais pas à un pareil succès! Ce *Noël* est certainement délicieux, mais il fallait toute l'habileté et la force mimique de notre spirituel confrère pour exciter dans ces cœurs blasés du plus grand nombre un pareil enthousiasme.

.....

J'ai relu avec un nouveau plaisir votre charmant voyage au Mont Ventoux et je n'ai qu'à vous louer et à vous remercier des nombreuses additions que vous y avez fait. Rien n'a été fait encore dans le même genre en langue provençale. Il faut toute la souplesse de votre imagination pour revêtir tant de formes diverses aussi légèrement que vous le faites et aussi habilement. Le récit du bon Monsieur Séguin mérite aussi la plus grande estime, et il appartenait à un homme d'esprit et de cœur, comme il est, de réunir en un tout ces notions éparses sur le Ventoux, et de les faire converger à la plus grande gloire de l'excellent Requien!

Si quelque chose d'important paraît sur notre Assemblée de troubadours, vous aurez l'obligeance de me le communiquer. Je serais surtout curieux de voir l'article où Gaut a promis de se moquer de nous à outrance dans le Charivari.

Adieu! *A l'an que vèn ! e se siam pa mai, que seguen pa men ! Mai sareu mai ! **

Mas du Juge, 25 octobre 1852

Mon cher ami,

Etes-vous mort ou vif ? Les poètes et la poésie arrivèrent-ils à bon port ? Ou bien un mauvais génie (le génie de la prose peut-être !) vous précipita-t-il dans les sombres flots de la Durance ? Si vous vivez encore, veuillez m'envoyer les uns et les autres quelque charmant *noël* pour me prouver que vous êtes encore en vie et en verve ! Si, au contraire, vous êtes descendu dans l'empire de Pluton, envoyez-moi des bords du Styx, par l'intermédiaire des gnômes ou des sylphides, quelque signe, quelque vision, quelque apparition fantastique qui me certifie votre arrivée aux Champs-Élysées.

Toutefois permettez-moi de raisonner pour le moment comme si vous étiez en parfaite santé, et fassent les Dieux que cette dernière supposition soit la seule véritable !

Vous avez le bonjour, avant tout, de ma vaillante belle-sœur qui se porte à merveille et qui continue à rire beaucoup de votre commune mésaventure...

Le *toumbo-levo* dans lequel vous avez eu le plaisir de tomber en si honorable compagnie commence à être connu dans tout le territoire et même hors de ses limites sous le nom de *trau di troubadour*. Honni soit qui mal y pense ! Les naïfs maillanais n'ont pas mis là de mauvaise intention.

Que dites-vous de l'impertinente audace de ce troubadour languedocien qui a condamné Napoléon empereur à supporter les strophes de son idiome néo-latin et qui lui a demandé d'enrégimenter les troubadours en *légion d'Apollon* et de les décorer en masse! Tout ça est bien ridicule, ô illustre Monsieur *Vestremain*, et il suffirait de dix demandes pareilles pour enterrer pour jamais notre renaissance sous les sarcasmes des gens d'Outre-Loire.

C'est égal, ceci prouve une chose, c'est que notre ou plutôt votre œuvre a fait tressaillir tout l'ancien pays d'oc, que les poètes ou poétailons grouillent de partout et qu'on finit par attirer l'attention du gouvernement sur cette poétique résurrection

Mireille est là qui mon cerveau et qui me rappelle au récit de sa douloureuse existence. Si pourtant vous avez l'occasion de voir Aubanel, donnez-lui le bonjour de ma part et dites-lui, s'il n'a pas encore imprimé mon méchant *Noël*, dites-lui d'y changer le mot qui suit, au dernier couplet:

Au lieu de:

oh ! volo, aucèu e de toun alo raso, etc.

il faut:

*oh ! resto, aucèu e de toun alo raso, etc.**

Une dernière chose, veuillez m'envoyer ce que vous m'aviez promis, c'est-à-dire le sermon en proverbe de d'Astros. Je vous renverrai ça.

Enfin, pour être aimable au suprême degré, présentez mille amitiés à Messieurs Paul et Jules Giera, dites leur que leur tragique aventure, comique sous un rapport, m'a fait au fond beaucoup de peine, et recommandez leur, lorsqu'ils me feront derechef l'honneur et le plaisir de venir me voir, de prendre la voie ferrée.

Je vous embrasse avec effusion, ô cher Roumanille, et il me tarde d'être rassuré sur les suites de votre bain.

(Fin novembre 1852 ?)

Mon cher et bon ami,

*Es deminche, e pamen es pa festo au village ! Es egau, vène de manja 'no tiblado de cacha ** et je crois qu'il est à propos de vous écrire. Oui, votre lettre est fort jolie et elle m'a beaucoup plu, y compris les reproches. J'aurais dû vous écrire c'est vrai, mais que vous dire ? Que peut-il sortir de bon de ma plume obtuse ? Rien. Aussi, faut-il votre voix si amicale et si douce pour tirer quelque écho de chez moi.

Votre *Pariènço per l'Egito* est bonne. Vous avez trouvé le fil, cher troubadour : vos *Noëls* ne s'éloignent jamais du ton du *noël* et c'est ce qui en fait le charme. Aussi sont-ce les vôtres qui me paraissent les plus propres à devenir populaires. Mais, comme vous le dites, que d'éclopés, que d'éclopés il doit y avoir dans la bande chantante ! Vous, et le cercle qui vous environne, habitués dès longtepms à l'elixir d'un provençal poétique, vous êtes à même plus que qui que ce soit d'en juger, et Dieu sait les haussements d'épaules que telle et telle marmelade doit vous causer. Enfin, que Dieu y remédie, *passa lou sant, passa la festo **

.....
et puisque la langue provençale ne lui a pas été ingrate, il en conservera un bon souvenir.

Arrivons à Reboul. Qu'il est délicieux le commerce des hommes de lettre ! Voilà qu'un lien sympathique s'introduit entre les poètes de l'une et l'autre langue, et par le même lien, par cette chaîne de fleurs qu'on appelle amitié, les prémices de cet esprit distingué nommé Reboul arrivent jus-

qu'à moi, pauvre poète enfoui dans les plaines ignorées de Maillane.

J'ai lu avec recueillement la gracieuse et touchante pièce du poète nîmois sur notre festin sacré, et je crois que le poète a atteint le but qu'il se proposait, celui d'écrire une pièce analogue à la circonstance et analogue au livre où elle serait insérée: il ne faut pas, parce que Reboul a signé cette pièce, vouloir y trouver à toute force un chef-d'œuvre, les chefs-d'œuvre sont rares et ils ne sont pas l'œuvre du poète, mais de ce je ne sais quoi qu'on appelle l'inspiration ou la muse. Il faut au contraire tenir grand compte à Reboul de s'être mis à notre niveau, en décrivant des choses et des idées qui n'ont pas d'équivalent dans la langue française Il a parfaitement compris le sujet, et voyez! comme il devait trouver quelque chose de conforme à la naïveté, à la bonhomie, au sans-façon de nos *Noëls* provençaux, il s'est bien gardé de chausser le cothurne ou d'emboucher la trompette, mais choisissant dans la langue française le genre qui se rapproche le plus du *noël*, il a pris tout simplement le ton de l'épître, et de l'épître familière. Mais malgré cette concession de bon goût, croyez-vous donc que la poésie soit restée en arrière? Croyez-vous qu'il y ait dans le recueil beaucoup de *Noëls* provençaux qui traduits mot à mot conservent encore autant de sentiment exquis et de formes élevées que ce qu'il y en a dans la pièce de Reboul? C'est une chose facile à examiner:

*Mais sous les voûtes étoilées
La cloche jette ses volées ;
Des lieux saints le vitrail reluit :
On part, des mets laissant les restes,
Afin que les esprits célestes
Puissent en goûter dans la nuit.*

Voilà une idée très heureuse, très vraie, très bien rendue et qui évidemment a vibré sur la même corde que *l'Ange et l'enfant*.

Voilà donc notre recueil achevé! A merveille! Mais quelle idée, quelle idée charmante! Trente ou quarante poètes qui se mettent à chanter un beau jour sur le même sujet et qui viennent ensuite aux approches de la Noël chanter en chœur bras dessus, bras dessous leur hymne infini comme une farandole fantastique autour de la crèche divine. C'est, je crois, ce qui se passe en ce moment de plus touchant et de plus poétique sur la face de ce monde sublunaire, et cette entente fraternelle n'eut et n'aura jamais sa pareille parmi gens du même métier. Pensée généreuse, menée heureusement à fin par un profond dévouement à la langue nationale, pensée féconde qui ouvre à la poésie un champ vaste, une langue redevenue vierge, et des idées nouvelles, pensée qui mérite les applaudissements de tous les gens de cœur et qui infailliblement n'aura pas toute la célébrité qu'elle mérite!

Mes adieux fraternels à nos amis communs, au sombre Aubanel et au bizarre Glaup auquel j'écrivis l'autre jour une lettre provençale qu'il aura, je crois, reçue, malgré que l'adresse fut construite en matériaux provençaux.

Embrassons-nous et que ça finisse.

Maillane, 21 janvier 1853

Mon très cher ami,

Merci de votre bon souvenir. C'est encore vous qui m'éveillez le premier: je me dois des reproches, je suis un paresseux et un ingrat. Voici pourtant, comme toujours, une

excuse assez spécieuse, je devais aller incessamment à Avignon, mais par la même occasion je voulais y porter un tome de *l'Illustration* qui est à relier; malheureusement je n'ai pas encore la table des matières, je l'attends tous les jours, et c'est cette attente qui m'a fait différer si longtemps mon voyage, tout en m'empêchant de vous écrire. Dès que j'aurai reçu cela j'irai vous voir, n'en doutez pas, et je pense que cela se fera dans le courant du mois.

Puisque nous voici sur le chapitre des reliures, voici ce dont je vous charge: vous direz à Monsieur Séguin que je lui achète le *Dictionnaire d'Honorat* sur la langue provençale. Ceci n'est pas de la farce. J'ai apprécié dès longtemps le haut mérite de ce bel ouvrage, et j'éprouve journellement le besoin de le feuilleter soit dans l'intérêt de mon poème, soit pour une multitude d'autres choses qu'il ne m'est pas inutile de savoir.

Je sais que ce livre est un peu cher, mais n'importe, telle est ma détermination et vous aurez l'extrême obligeance, aussitôt ma lettre reçue, de le porter ou faire porter chez le relieur afin que dans ma prochaine excursion à votre ville je puisse le trouver prêt, en solder les frais et le rapporter avec moi. Que cela soit donc entendu, hé!

Mais vous êtes un admirable mystificateur lorsque vous venez me parler de *demoiselle éprise, de cœur tourmenté, d'âme en peine, de feu allumé par un troubadour plus ou moins fascinateur*. Eh! que diantre êtes-vous allé voir dans ces trois lignes purement artistiques? Je ne vois là que l'expression d'un sentiment relatif à un ensemble de lignes; ce sentiment est, il est vrai, on ne peut plus flatteur pour moi, mais *honne soit qui mal y pense!* D'ailleurs il y a dans la phrase en question quelque chose de très inquiétant pour moi, car la hardiesse des expressions me semble dénoter une femme abordant la quarantaine, et qui se donne le droit de

parler aussi clairement de ces choses, comme si elle y était désormais désintéressée. Au reste je ne soutiens ceci que jusqu'à preuve contraire, et peut-être que ce que je vois d'un peu trop exalté là-dedans ne provient que d'une certaine habitude des licences poétiques ou d'une jeunesse volcanique. Que Dieu y remédie! comme disait Sancho. En résumé, il me semble entendre d'ici les bons éclats de rire de l'ami Glap et sa causticité spirituelle surexcitée par la courageuse ou naïve déclaration de la Sapho toulonnaise.

Je vous félicite sur le triomphe de la *Chato avuglo*. On ne devait pas attendre un autre effet d'une poésie aussi touchante et aussi élevée, et soyez persuadé que tout autre de vos *Noëls* pourrait aussi à d'autres titres vous faire décerner couronnes et applaudissements.

Et voilà maintenant le motif de ma lettre épuisé! Car que vous dire de plus hors des banalités? *D'uno sacco de carboun n'en pou sourti que de poussié*, et ce n'est pas de chez moi qu'il peut sortir du neuf et du nouveau. Voici pourtant une chose que j'oubliais; c'est que j'ai reçu, il y a quelque temps, une charmante pièce de poésie de notre poète gadagnenc. Vous devez connaître ça; elle est je crois intitulée *Lise* et a pour refrain:

*T'ai ja'n poutoun Lizo, l'ai ja'n pouton.**

J'ai trouvé ça très joli, très poétique, très chaud et même un peu malin. Décidément il y avait de l'étoffe dans ce brave laboureur.

P. S. — Encore un petit dérangement que je vous occasionne! Puisque vous serez assez bon pour me faire relier un Honnorat, vous n'oublierez pas de faire ajouter au dernier volume une main de papier blanc, c'est-à-dire 24 feuillets. Voici dans quel but; si parfois je trouvais sous mes pas

quelques mots bizarres et inconnus au savant docteur, je pourrais par passe-temps en faire un appendice.

Ainsi donc, adieu, heureux confident de Léonide! Le plus tendre des bonjours à tous nos amis d'outre-Durance, et au revoir prochainement.

Maillane, 15 mars 1853

Mon cher troubadour,

J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé. Au lieu de m'ennuyer vous m'avez causé une grande joie; seulement vous me permettrez de vous dire, et cela sans la moindre flatterie, que nous ne sommes pas du même avis. Vous prétendez que votre brochure, produit de l'improvisation et de la hâte, est mauvaise dans sa seconde partie et qu'elle a singulièrement besoin d'être arrangée, coordonnée, amendée, etc. Ça est faux comme tous les diables. La lecture de cette lumineuse discussion m'a plu d'un bout à l'autre, elle m'a confirmé dans les opinions que je professais conformément aux vôtres, et convaincu dans certains points où j'étais légèrement chancelant. En somme, tout cela m'a paru bien exposé, bien élucidé, bien débattu et parfaitement déduit. C'est un petit chef-d'œuvre de dialectique, sans flatterie je vous le répète, car avec vous je ne me gêne pas le moins du monde. Et ce qui en fait le mérite, et ce qui en fera aussi le succès, c'est la simplicité, la franchise et l'absence de sophismes. Ah! ah! vous écrirez-vous d'un air fâché, comme le fripon dore bien la pilule! Il fait l'éloge de mes forces afin de me faire porter tout le bât; il vante la perfection de l'œuvre afin d'en esquiver la correction. Non, mon ami, non! Votre travail est bon, et il m'a paru juste de ne pas y toucher,

d'autant plus que j'avais déjà exposé mes idées à ce sujet dans ce que je vous avais envoyé, et que leur ayant fait l'honneur de les admettre, vous devez considérer qu'on ne peut pas tirer deux moutures d'un sac. Au reste, ces réserves faites, je vous annonce que toutes les fois qu'une chose m'a paru insuffisante ou mal rendue ou laissée de côté, je l'ai complétée, éclaircie ou relevée, comme vous pouvez le voir.

J'ai exposé en leur lieu mes idées sur notre accentuation et sur plusieurs autres innovations, et j'ai cru devoir terminer le livre par un appel à la fusion (où la fusion est-elle venue se réfugier?). Oui, il m'a semblé convenable de donner à ce petit ouvrage un caractère un peu plus élevé que celui que vous lui destiniez primitivement, et quand j'en esquissais la péroration, j'étais sous l'impression de l'idée suivante: Il serait beau et honorable pour vous qu'il jaillît de cette défense non seulement la réfutation de quelques attaques irréfléchies, mais encore un commencement d'unité. Et partant de ce principe, et m'élevant en esprit au-dessus de ces petites et plus ou moins ridicules susceptibilités de nos divers dialectes, j'ai proposé ce qui suit:

L'école des bords du Rhône écrivait: *souie, paradi, bra, venè, ana* (deuxième personne des verbes), *vengueiam*.

L'école des bords du Rhône, cédant en ceci au dialecte des bords de la mer écrira désormais: *soulié, paradis, bras, pradarié, venès, anas, vengueriam*.

D'autre part, et en retour, l'école du bord de la mer écrivait: *sieou anat, vole mangear, etc.* Cédant en ceci au dialecte des bords du Rhône, elle écrira désormais: *sieu ana, vole manja*, et elle adoptera nos *au*, nos *èu* et nos *ou*. Conséquence (pas immense vers l'unité):

- 1° Tous les verbes écrits d'une manière identique.
- 2° Même orthographe pour tous les mots en *rié* et en *lié*.
- 3° Même orthographe pour tous les mots terminés par *s*.
- 4° Même orthographe pour l'infinie catégorie des mots où entre une des diptongues susdites.

Ni vous, Roumanille, ni ces Messieurs ne pouvez reculer devant ces offres. Mais me direz-vous, nous allons donc adopter les lettres étymologiques ? Eh ! non, mon vieux. Nous n'adoptons que celles, telles que *rié* et *lié*, prononcées au moins dans les trois-quarts de la Provence, à partir de Mouriers jusqu'à Antibes et à Bordeaux. Nous n'adoptons que les *s* terminales, lettre essentiellement euphonique et prononcée aussi presque partout. Au reste j'ai fait depuis longtemps l'expérience de ce système et ne vois pas l'inconvénient qu'il y aurait pour vous à ce que dans vos œuvres revues et augmentées vous écriviez :

*Oh ! quan ieu li vese me semblo
Veire un tableau dau Paradis
Es ben vrai ce que se dis
Que quau se ressemblo s'assemblo.**

Nous n'y gagnerions que de nous rendre un peu plus intelligibles à deux ou trois cent mille lecteurs.

Quant à vos citations, elles sont des plus heureuses, elles sont écrasantes. Il est vrai qu'ils pourront en trouver aussi en masse contre nous, mais qu'importe, les autorités étant divisées, il est permis aux ayants-cause de donner leur prédilection à qui leur plaît.

Vous me parlez de ma *Ninado*, métamorphosée en *Minado*. Pour ce qui me concerne j'étais déjà au courant de la chose. Ma pièce n'aura que trois couplets qu'il a arrangés à sa manière, vous verrez comment. Mais, enfin, je lui avais

donné toute permission, absorbé que j'étais par mon poème, et ne m'en repends pas, parce que je ne compte pas là-dessus pour me faire une réputation. M'est avis que ces choses-là nous sont empruntées pour faire mousser la musique, et non la musique dévouée au triomphe des paroles. Du reste, généralement, les acheteurs de musique s'inquiètent fort peu des paroles et je suis bien tranquille là-dessus. Enfin, l'intention était bonne! Que voulez-vous! Faire la poire, l'étrouite? Bah!

Je vous renvoie les deux romances ou *Noëls* que vous m'aviez envoyés par la même voie, vu que le matin j'en avais reçu autant de Montpellier.

Ainsi donc, *coraggio! Santo Padre!* Encore un léger coup de lime sur ce qui vous vient de moi et que la presse grince! Et frottez-moi tous ces bougres-là. Pourtant, je crois que vous pouvez compter sur une fulminante réplique, attendu que vous avez affaire à des marseillais et à des érudits, tous gens à *bile très mobile* comme aurait dit Rabelais. Adieu.

Maillane, Pâques fleuries 1853
(27 mars)

Mon cher poète,

Bonjour et bonne fête. De toute ma vie je n'aurai, je crois, une plume bien taillée! Voilà qu'au début de ma lettre la mienne crache, peste, patauge, ce qui ne doit pas être toujours agréable pour vos yeux; mais ce sont des yeux d'ami, aussi je me permets de continuer sans recourir au canif.

Eh! bien donc, nous voici, mon troubadour, au quart

d'heure de Rabelais! Sans doute vous voulez rire lorsque vous avancez gravement que l'enthousiasme qui vous possédait pendant que vous composiez votre défense orthographique vous a empêché de voir la pierre d'achoppement! Non, ces temps bienheureux ne sont plus où ce *je ne sais quoi d'ailé* emportait les âmes poétiques en Paradis ou en Enfer sans qu'elles s'aperçussent le moins du monde des épines du voyage! Oui, compère, vous saviez fort bien à quoi vous en tenir, et puisque vous le saviez, il fallait être fou, ainsi que le dit Glaup, fou à lier pour croire à la publication présente de l'ouvrage. Quoi! Vous rognerez cela sur vos fonds? Non, certes, ne jetez pas le lard aux chiens, pour l'unique plaisir de démolir des *ar*, des *uech*, des *ats*, auxquels ces Messieurs ne croient pas plus que nous.

Ils ont fait un feuilleton! Tant mieux. Puissent-ils en faire dix, trente, quarante! Non, ce n'est pas une brochure qu'il fallait là! C'est un feuilleton ou plusieurs feuilletons, mais la matière est trop longue! Tant pis pour nous.

Que faut-il donc faire? Nous taire, ou mieux encore chanter!

Nous taire, jusqu'à ce que l'un des prosélytes de notre école soit assez riche et assez enthousiaste de son art pour consacrer ses écrits à la défense commune.

Chanter, et chanter si bien et si longtemps que les harpies de nos poésies et les cerbères de la grammaire s'endorment vaincus par les charmes de nos vers!

Nodier a parlé! Je m'incline. Qui oserait combattre le bon, franc et spirituel Nodier?

Lorsque tant de hauts savants personnages de la littérature française nous font la bienvenue, lorsque l'Académie couronne Jasmin, malgré son oubli des *ar*, je ne vois pas ce qui pourrait nous émouvoir de la part de ces Messieurs de Marseille.

Silence donc! Aux absurdes théologiens romains qui incarcéraient l'illustre Galilée pour lui démontrer l'immobilité de la Terre, *e pur si muove*, répondait le martyr en frappant du pied le sol qu'il sentait tressaillir.

Et nous aussi nous parlons dans nos vers la langue de Provence; qui osera le nier? Qui la parle plus purement que nous? Criez donc, clabodez, tempêtez, nos vers sont provençaux, Messieurs, et les vôtres sont *romans*.

Je n'irai pas à Saint-Rémy et vous sais infiniment gré de votre gracieuse et cordiale invitation. Je suis contrarié en ce moment-ci par un rhume des plus opiniâtres et des moins poétiques. Vous n'aurez donc pas la peine d'entendre *Mireille* aux sanglots entrecoupés par la toux.

Je reçus il y a quelque temps une lettre de Monsieur Moquin-Tandon dans laquelle il me parlait aussi d'une charmante lettre que lui avait écrite Roumanille.

Et sur ce, mon tendre Arnauld Daniel, que la Muse vous réchauffe de son aile et que les œufs de Pâques vous soient légers.

Adieu. Le bonjour le plus sympathique à vos bons parents, et par le même chemin à Glaup, sa famille, Aubanel, Martin, etc.

Maillane, 12 avril 1853

Mon cher ami,

Ce n'est pas ma faute si vous n'avez pas reçu de mes nouvelles. Je vous ai écrit, ces fêtes de Pâques, mais voici pourquoi vous n'en avez pas eu connaissance: ma lettre fut apparemment portée au premier jardin après que Garcin fut venu vous y chercher. Votre père dut déplier la lettre,

la lire ou la faire lire et, ne comprenant pas bien quelle espèce d'importance pouvaient avoir mes observations à propos du *cahier bleu*, il fut trouver l'ami Dallen et lui dit: *Tenès, Moussu Dalen, arregardas un pau s'es necite que mande aquelo letro à moun drole ! Se i'a quaucarem de mai que mai, digas-me lou, e alor ie farem teni ; se, d'autro part, es que de parpello d'agasso, la boutarem darrié lou mirau o su la chamineio.** Et le brave Jean-Denis ayant parlé ainsi, se tut. Dallen déplia la lettre et lut: C'étaient mon opinion sur le *quart d'heure de Rabelais* du cahier bleu, mon opinion sur la publication de *Ninado*, etc.; ... et puis mon excuse ordinaire de ne pas aller vous voir à Saint-Rémy. En somme, il dit en conscience au Père Roumanille, que ma lettre n'était pas d'une importance excessive, mais qu'il pouvait néanmoins vous l'envoyer afin de vous faire plaisir.

Or donc, l'honnête et flegmatique jardinier reprit la lettre, s'en retourna au premier jardin de ce pas et dut, comme il appert, déposer religieusement mes réflexions philologiques et littéraires derrière le miroir ou sur la cheminée, ou voire dans la crédence. Très bien. Monsieur Dallen vint l'autre dimanche mettre à contribution mon magasin de proverbes. Je lui en ouvris les portes avec plaisir et lui en donnai assez pour occuper ses loisir de statisticien s'il veut les compléter ou en expliquer l'origine.

Je vous sais infiniment gré de tout ce que vous avez bien voulu dire de bienveillant en ma faveur à Monsieur Saint-René Taillandier. Vos sincères témoignages d'amitié sont vraiment inépuisables et rien ne peut me plaire plus que de fournir à notre noble Mécène un spécimen de mon œuvre. Je sais et vous savez que tout ce qui passe par ses mains se transforme en or; aussi ne pourrai-je que me louer, et de votre bienveillance et de l'honneur qu'il veut me faire.

Dans ma lettre inconnue encore de vous, je vous disais

que les raisons de Glaup à propos du cahier bleu étaient entièrement justes, et j'y ajoutais que la publication de cette brochure n'est pas nécessaire dans les circonstances présentes. Il suffirait au besoin de vous occuper de ce soin lorsque les glaces de l'âge auront refroidi votre verve et de justifier alors par une éloquente défense les poésies de votre jeunesse. Quant au présent, chantez, ne perdez pas de temps à réfuter des sophismes par des sophismes, chantez et chantez et laissez aboyer.

Quant à notre Congrès, je crois convenable, surtout pour vous de vous y rendre, seulement vous faites bien d'avertir personnellement ces Messieurs que nous ne voulons pas nous prendre aux cheveux, et je crois fort, que si vos raisons développées par lettre les trouvaient intraitables, votre présence à Aix, vos paroles affectueuses et le sentiment de la majorité finiraient par les vaincre.

Car, vous m'avouerez aussi que laisser tomber à plat cette belle idée d'un Congrès provençal, cette idée qui poursuivie chaque année avec la même persévérance et la même effusion, attirera nécessairement l'attention des indifférents sur la langue de leur pays et nous assurera la sympathie et l'appui de tous les artistes, des gens de lettres et peut-être des Gouvernements, laisser tomber cette noble idée serait triste et même assez ridicule.

Travaillez donc à leur persuader que toute discussion grammaticale éteindrait l'entente, l'harmonie et le charme de ces réunions, et transformerait un concours de poètes en Académie provinciale, chose très peu amusante et très peu intéressante pour les gens de goût.

Ainsi donc inscrivons sur notre bannière: *Qui aime la poésie nous suive ! Qui veut chanter ou ouïr chanter vienne avec nous ! Hors d'ici les grammairiens ! Hors d'ici la prose ! A bas les pédants !*

Quant à moi, je poursuis lentement mon œuvre. Je m'y plais et je commence à y voir plus clair qu'en commençant. En commençant je suis allé trop vite; j'ai beaucoup à refaire, beaucoup à corriger, beaucoup à ajouter.

Pour le moment me voici au 10^e chant; *Mirèio* monte à son Golgotha, l'épisode céleste va commencer.

J'irai ce mois de mai faire le pèlerinage des Saintes-Maries.

Boudin publie des *Fables* et des *Contes*. Tant mieux! Il nous manquait un La Fontaine... Et je crois qu'il nous manquera toujours.

Sur ce, noble poète, je vous embrasse; ne prenez pas trop au vif vos épreuves; chacun a les siennes; Esope était esclave, Homère aveugle et Camoëns borgne; vous voyez que la fortune a eu des égards pour vous. Ça servira du reste à vous poser devant la postérité et les futurs historiens de la Pléiade ou *troupelado* feront verser plus d'une larme sur votre sort. C'est consolant.

Votre dévoué et bon ami.

(Mistral a noté à la fin de sa lettre: *Mas des Prunes*. On sait que c'est le premier nom donné au Mas de Mireille.)

Maillane, 18 mai 1853

Mon très cher Roumanille,

Je suis vraiment au désespoir de vous avoir lundi manqué de parole. Vous savez pourquoi je ne vous avais promis qu'une partie de la journée; vous savez quelles sont les suites ordinaires d'un grand repas, vous savez aussi comment je suis fait: il m'est impossible de résister aux pressantes sollicitations de quelqu'un, et pour quoi que ce soit, car,

toute modestie à part, je ne crains pas de vous le dire, je suis bon garçon. Eh! bien, j'avais à mes trousses treize convives assez gais qui étaient sans cesse à me représenter combien il serait cruel de ma part de les laisser en proie à la fatalité du nombre 13. Notez que du logis où se passait la scène ou la Cène, il y a bien deux lieues pour aller à Saint-Rémy. Tout bien considéré et eu égard à la bonté d'âme naturelle aux poètes provençaux, je crois, mes excellents amis, pouvoir compter sur votre indulgence: *Fau pas tua tout ce qu'es gras.*

Passons à des choses plus sérieuses.

Le feuilleton de Bousquet ne prouve pas grand chose, ce sont des exemples, des faits incohérents, mais de principes généraux, point. Il en résulte seulement que l'attaque est trop personnelle pour qu'il puisse courtoisement vous refuser l'insertion de votre défense.

Ecrivez donc sur le champ et exigez ce qu'exige la position qu'on vous fait. C'est au contraire fort heureux pour vous que ce petit livre voie le jour dans le journal le plus répandu de la Provence. Vous aurez là une publicité que n'aurait jamais eu l'opuscule imprimé à part.

Je reçois, mon cher ami, je reçois de notre aimable Crou-sillat une magnifique Passion de N. S. J. C., en 70 strophes. Passion qu'il a recueillie des lèvres de *Mèstre Reynau lou negre*. Exemple:

*E puei l'anèron courouna
D'espignos d'un gros agrana :
L'enfounçavon jusqu'au cervèu
Coume se fuesse de clavèu. Etc.**

Adieu donc, mon doux troubadour; arrachez de votre admirable comédie morale, bien frappée, si élégante et si rapide, arrachez, vous dis-je, les mauvais vers *franciots* que

votre mauvais génie vous inspira un jour de rhume et remplacez-les par de bons vers provençaux, franchement dignes d'un pochard. Je ne vois pas là grande nécessité d'entonner l'emphatique langage du Nord pour commander une paire de bottes, et c'est faire un triste cas de notre belle langue que de ne pas la croire digne de figurer dans un billet enfoui.

Mes compliments et mille excuses à Aubanel, qu'il nous donne des *Coucourdeto* et nous applaudirons frénétiquement.

Mes compliments et mille excuses à Jules Glaup; qu'il se livre avec plus d'ardeur et moins de scrupule aux caresses de sa muse; je suis persuadé qu'elle ne lui inspirera que de grandes et belles choses.

Mes cordiales amitiés à Paul Glaup, à toute sa famille et au classique et malin Martin.

Votre bien dévoué.

Maillane, 14 juillet 1853

Troubadour bien-aimé,

J'ai une sérieuse nouvelle à vous apprendre et qui aura pour moi de graves conséquences... *Qu'es-aco?* Vous allez-vous écrier, palpitant d'incertitude; la voici:

J'ai trouvé enfin la clef orthographique. Deux camps sont depuis longtemps en présence, vous le savez: les archaïstes demandent la restitution complète de l'ancien système d'écriture; vous en connaissez les inconvénients. Les novateurs se basent seulement sur la prononciation, grave erreur dans laquelle j'avais donné tête première, grave erreur en ce que leur système tend à hâter la corruption et la disparition de

la langue, grave erreur en ce que la suppression des *s* du pluriel n'est bonne qu'à rendre équivoque la plupart des passages de nos œuvres. Voici en effet ce qui m'est arrivé (je cite un cas entre mille). J'avais une fois envie de dédier une pièce de poésie à Messieurs Dau et Emile Albert, musiciens. Je rédigeai donc ainsi ma dédicace: *A mis ami Dau et E. Albert, musicien*. D'après ce système Monsieur Albert accaparait lui seul le titre de musicien. Et dans le programme du *Roumavage* si on eût suivi les mêmes données, il eût donc fallu écrire *counditien* sans *s* et ainsi dans tous les cas où le substantif se trouve et doit se trouver sans article. On ne peut se tirer de là que par des périphrases qui démontreraient l'insuffisance de notre système.

Voici donc mon *mezzo termine*, voici ce que je crois le plus rationnel d'adopter dans l'état présent des choses.

J'adopte les *s* des pluriels partout où la raison conseille de les placer. Ici vous lancerez contre mon principe nouveau votre grand cheval de bataille: *leis homes an begut!* Mais voici la correction que je fais subir à mon principe, voici l'exception que je donne et que l'usage donne à ma règle:

Partout où les *s* ont besoin d'être élidés pour rendre la diction plus euphonique, je les supprime et les remplace par une apostrophe.

Ainsi: *leis canestellos routo' e leis paniers traucats.**

Mais me direz-vous, ça n'est pas neuf. Plusieurs de nos troubadours l'ont fait et ça n'a pas peu contribué à démontrer l'embarras où les place leurs *s* du pluriel. Non, vous répondrai-je, non, ils ne l'ont pas fait; ou s'il l'ont fait, ils l'ont fait sans en comprendre le motif et la portée. Ainsi, selon qu'ils éprouvaient la nécessité de rendre un vers plus court ou plus long, ou de faire rimer une rime singulière avec une rime plurielle, ils mettaient ou supprimaient l'*s*.

Selon moi, il n'est jamais permis de faire ces suppres-

sions arbitraires et remplacer l's à la fin des mots par une apostrophe est un abus.

Vous comprenez, n'est-ce pas ? L'expression des pensées devient plus claire et plus facile et l'euphonie n'y perd rien. Ces règles nous sont dictées par l'usage, attentivement observé.

Guidé par les mêmes observations assidues du langage populaire, je rétablis les lettres étymologiques, sauf celles qui sont trop ardues. Je vois en effet que le peuple les fait sentir dans presque tous les cas. Ainsi il dit: *un pichot ome, un grand ome, un long oustau, à fioc e flamo, de ped e d'ounglo, susavo sang e aigo, lou proumier ome, lou darrier ome, niuch e jour, un sant ome, de sants omes, de braveis omes, marrit enfant, laid ome, un aut amourier, nier ça, c'est fermer les yeux à la lumière, aussi me voilà converti.*

Exemple:

*En grand joio, me semblo, amount aurieu revis
Noste amèu empegat contro leis moures gris
Coume lou brusc d'un vou d'abios !
Amai n'ague pas forço, enca'n cop voulountier
Aurieu douna 'no rego à meis peds d'oulivier
Meis paures ouliviers que dins leis roucassios
Derrabon, afamats, soun vieure nourricier ! **

Monsieur Lambert m'a raconté de la manière la plus chaude votre magnifique triomphe, mais en vérité, pouvait-on moins attendre de cette excellente pièce, débitée avec le talent que je vous connais ? Non ! Imprimez donc au plus vite, servez chaud au public un tableau de mœurs si piquant et si pathétique et

*Poursuivant votre carrière
Versez des torrents de lumière
Sur vos obscurs blasphémateurs.*

J'en reverrai les épreuves. Quant à la *défense*, vu les considérations préliminaires que je n'ai adoptées qu'après de mûres réflexions, vous sentez bien que je ne puis en revoir les épreuves, ni encore moins signer, puisque c'est contraire à mes ardentes convictions de prosélyte.

Adieu donc, mon cher original, je vous embrasse sur les deux joues et vous prie de saluer Monsieur Séguin, Claup dont il faut secouer la léthargie, son aimable famille qu'il me tarde de voir et ce cher Aubanel qui ravive de jour en jour son feu sacré.

Votre dévotissime.

P. S. — On doit de Paris m'expédier un volume par les Messageries Caillard à Avignon, bureau restant. Jeudi prochain, 21 juillet, le volume sera, je crois, arrivé. Vous irez donc y voir, vous payerez le port qui sera de 2 francs 25 environ et vous me l'enverrez avec les épreuves de *Tounin*. N'oubliez pas.

S'il n'était pas arrivé, vous iriez les jours suivants.

Maillane, fin juillet 1853

Très cher ami,

J'ai lu et relu avec volupté tout ce que vous m'avez envoyé. Le plus grand éloge que je puisse en faire se trouve dans le petit nombre de corrections que j'ai eu lieu de vous proposer. Ne croyez pas que j'aie négligé ce travail; j'aurais voulu y trouver plus de fautes pour pouvoir vous montrer ma sollicitude. Mais, chez la plus belle fille du monde on ne peut pas trouver des défauts qui n'y sont pas.

Voilà assez tourné autour du pot. Vite sous presse, ou sinon vous pouvez ne pas y être à temps et il faut pourtant

que cela vienne à propos, comme la moutarde avec une andouille.

Comment diable voulez-vous que je retouche le système orthographique ? J'ai vu et revu ça deux ou trois fois ! J'y ai développé au grand complet toutes mes facultés philologiques et ennuyeuses, et c'est toujours à recommencer ! Marchez donc, mon ami !

As-ti pou que la terro te manco ?

Je vous renvoie donc le tout soigneusement corrigé et approuvé de toutes mes forces. *Tounin* est un chef-d'œuvre parmi les contes populaires. Il est vraiment dommage qu'on voie la-dessous percer l'oreille du clergé. Pourquoi tant d'efforts de génie et de verve pour nous faire un capelan ! Pourquoi pas simplement un bon et honnête paysan ? Enfin, chacun a son point de vue.

Il m'a été impossible de me rendre à Beaucaire. Je ne puis pas maintenant m'absenter beaucoup.

Mes respects et amitiés à Monsieur Séguin, Aubanel, Giera et sa famille. Votre tout dévoué.

P. S. — N'oubliez pas d'aller chez Caillard chercher le volume que j'attends.

Maillane, 1^{er} août 1853

Mon cher ami,

Je vous ai envoyé vos épreuves avec les quelques notes que j'ai cru devoir y mettre, mais aujourd'hui en relisant une de vos lettres je m'aperçois que j'ai oublié de parler des *au* et des *dau*.

Je suis quelque peu embarrassé pour vous donner une explication claire de cette réforme. Pourtant voici plusieurs motifs entre lesquels vous vous déciderez :

Je fus porté à adopter les *au* et les *dau* par une raison d'analogie. Ainsi, de même que pour exprimer cette diphtongue intraduisible de *pourio*, *tauleja*, etc., nous écrivions fort logiquement *paurio*, *tauleja*, nous fûmes amenés par similitude à écrire *au*, *dau*, au lieu de *ou*, *dou*, mots dont la prononciation est exactement la même que celle des premières syllabes de *paurio* et de *tauleja*.

Voici du reste une remarque facile à faire: Toutes les fois que dans un mot où se trouve la diphtongue *au*, l'accent tonique ne porte pas sur cet *au*, cet *au* prend le son plus adouci et plus sourd de *ou*. Or, bien que *au* et *dau*, articles, soient des monosyllabes, l'accent tonique ne porte jamais sur eux parce que ce sont des articles et qu'ils sont censés faire partie du mot qui les suit.

En second lieu *au* venant de *à lou* ne peut avoir d'autre orthographe. Quant à *dau*, je crois que rationnellement il devrait s'écrire *dèu*, comme venant de *de lou*; mais cette orthographe s'éloignant beaucoup trop de la prononciation actuelle, et *dau* étant beaucoup plus conforme, nous avons préféré ce dernier.

Un grand nombre de poètes languedociens et gascons ont d'ailleurs employé cette forme, entre autres, Lesage, Favre, Verdier.

*Nou cents cameus sus sa bosso,
Fugueron cargats dau colosso...*

(Lesage.)

(Ce poète écrivait exactement comme nous.)

*Ieou, qu'ai lontems sus moun viouloun
Cantat en despiech d'Apouloun
La gloira dau famous Ulissa...**

(Favre.)

Voyez maintenant ce qu'en pensaient les vieux troubadours.

J'ai reçu la *Revue des Bibliothèques Paroissiales* et lu votre savant article archéologique. L'article est simple et bon, c'est bien décrit et je vous remercie de m'avoir fait savourer ce parfum de peinture gothique.

Je vous prends au mot relativement à l'offre que vous me faites de me communiquer l'*Abbé de Sauvages*. Mais, veuillez, mon ami, vous souvenir de mon volume qui doit se trouver au Bureau des Messageries Caillard. Allez-y et, s'il n'est pas arrivé, écrivez-moi afin que je prenne des informations sur le sort de ce livre. S'il est arrivé vous me l'enverrez par mon porteur de Maillane qui vous remboursera le prix de port. Vous joindrez à l'envoi le volume de Sauvages.

Je vous embrasse sur les deux joues. Vous avez le bonjour de vos excellents parents que j'ai vus l'autre jour.

Maillane, 13 août 1853

Mon cher ami,

Je fus l'autre jour, en recevant la lettre renfermée dans le paquet errant, diablement effrayé. Vous vous y plaigniez de ne pas avoir encore reçu vos épreuves et je vous les avais mises à la poste de Maillane depuis environ quinze jours. Je retournai le soir même chez mon intelligent porteur qui me rassura et me dit avoir oublié deux ou trois fois le volume aux épreuves. Tout cela réglé je vous dirai, cher grognard, que je vous trouve passablement exigeant de trouver que j'ai parcouru avec assez d'attention les vers et que j'ai fait semblant de parcourir la prose française. Avis au lec-

teur! Je m'éreinte pour substituer des z euphoniques à des s cacophoniques, je répands minutieusement des myriades d'apostrophes là où Monsieur avait jugé à propos de les omettre, j'introduis à grand force quelques petits bouts de bon sens, de clarté et d'orthographe là où l'arbitraire de l'illustre Cygne avait substitué une orthographe soi-disant ionienne, mais au demeurant des plus commodes, et voilà mon zèle méconnu et ma science jetée aux chiens.

Non mittendus canibus, nom d'un chien! Et vous êtes fort heureux que je vous pardonne. Quoi qu'il en soit, nous voilà prêt pour le Congrès d'Aix et heureux d'y assister. Plus nous y serons de fous, plus on y rira. Est-il besoin parce que nous y serons en grand nombre, de pousser les hauts cris! Etait-il besoin de gémir quand les adhésions étaient comme les naufragés de Virgile,

rari nantes in gurgite vasto!

Non, non, du courage, de la bonne humeur, de la gaieté, de la cordialité, et tout sera sauvé, car le but de la fête est de se voir, de se connaître, de faire un chœur ensemble et de trinquer à la patrie provençale. A propos de chœur, Gaut m'écrit que quarante voix, chantant un morceau de sa composition, ouvriront la séance... A merveille! Moi, j'approuve tout, parce que tout, même les méchants vers, se fait pour faire briller la fête.

Et maintenant vous désirez savoir ce que j'ai fait pour la fête. Une pièce intitulée *La mort dau Meissounier*. Je vous en envoyai cinq ou six vers l'autre jour. Ce n'est ni excellent, ni mauvais, c'est entre deux, un peu plus haut, un peu plus bas, peu importe!

Quant à la question orthographique, vous avez beau me bafouer, me siffler, me villipender, je ne démordrai pas d'un iota de mes principes établis. Ça est fondé sur le granit et

au moins je ne verrai plus dans mes écrits cette perpétuelle transformation de costume qui ne peut que nous rendre ridicules aux yeux des honnêtes gens. Je viens d'en faire l'essai dans ma *Mireille* et j'en suis satisfait au possible. J'ai beau chercher, je trouve que je ne perds rien à ma réforme, pas même l'euphonie, et j'ai l'avantage de parler dans une langue comprise par ce moyen dans tout le midi, au lieu de l'être seulement par quelques amateurs de l'arrondissement d'Arles.

Dites bien à Glaup que je compte sur lui pour compagnon de route, et que sans lui je craindrais que la table ne se renversât.

Je vous ai envoyé 3 francs 90 par mon porteur naïf. J'irai donc vous rejoindre samedi matin à Avignon et vogue la pléiade.

*Longo-mai jaguès de vers !
Longo-mai leis legiguem ! **

Sans adieu, comme on dit.

Maillane, 24 août 1853

Mon très cher Roumanille,

J'étais parti joyeux pour l'assemblée poétique, j'avais tressailli de bonheur et d'enthousiasme aux accents riches et variés de la muse provençale et je m'en retournais heureux et gai dans mes champs; un nuage, une idée amère est venue soudain attrister tous ces rêves.

*A moun ami Mistrau, lou dernier cant de soun paure Roumanille ! **

Vous ne sauriez croire combien ces mots navrants m'ont fait mal! Je vous écris mélancolique et des larmes dans les yeux; et aujourd'hui seulement je m'aperçois qu'une amitié forte, qu'un lien indissoluble nous unit, car en vous voyant triste, j'ai senti mon cœur se déchirer. Et depuis que j'ai lu ces mots sur une page de votre chef-d'œuvre, je me rappelle toutes les circonstances de notre voyage et je m'aperçois douloureusement que je vous ai vu triste à Avignon, triste pendant le voyage au milieu des amis, triste à Aix au milieu des applaudissements et du triomphe. O Roumanille, vous n'êtes plus le même! Vous si insouciant, si heureux quand vous parliez de poésie, si gai, si expansif, je ne vous reconnais plus. Quelque chose vous afflige, je le vois, je le sens et je souffre. Vous m'avez dit: *C'est ton abandon qui me peine*. Roumanille, je ne puis croire à cela. Je vous sais assez confiant dans ce qui est vraiment beau, je vous sais assez intelligent pour ne pas faire dépendre le sort de vos œuvres de quelques s ajoutés à mes vers! Répondez-moi franchement, sur cent personnes qui liront vos œuvres, combien s'occuperont sérieusement de la question orthographique? Tout au plus cinq! Croyez-vous que parmi ces cinq lecteurs méticuleux, seront compris les Saint-René Taillandier, les Brizeux, les Aubanel, etc.? Non, vous ne le pensez pas, vous êtes même persuadé que ces nobles intelligences respireront le parfum de la fleur sans s'arrêter au vase!

De quoi donc vous inquiétez-vous? De Messieurs tels ou tels, opprobres du Parnasse, taons odieux qui, pour qu'on s'aperçoive de leur existence, s'attachent opiniâtement aux têtes illustres! Roumanille, si vous avez conscience de votre génie et de votre muse, vous devez hautement mépriser ces critiques. Le passé doit vous être un gage pour l'avenir et les aboiements des Zoïle, des Pradon et des Cotins ne firent jamais pâlir les noms d'Homère, de Racine ou de Boileau!

Roumanille, votre gloire est faite, votre renommée est assise! Vous n'étiez jamais venu à Aix, n'est-ce pas? Un public magnifique était là, prêt à vous entendre et ce public ne vous avait jamais entendu. L'effet que fit sur cette noble assemblée l'annonce de votre nom et la lecture de vos vers put vous échapper, mais il ne m'échappa pas à moi. A peine Monsieur d'Astros eût-il décliné votre nom, il se fit dans l'assemblée un mouvement que je ne saurais décrire, un mouvement qui ne se fit que pour vous. C'était un doux frémissement d'approbation et de vive curiosité, c'était comme le bruissement des ailes de la gloire. Tous les yeux, tous les esprits semblèrent se porter sur vous avec bonheur; on vous écouta avec ivresse, on vous admira et surtout on vous *aima*. Ce n'était pas ces éclats bruyants, ces transports subits, mais momentanés, c'était comme une lumière douce et qui ne s'éteint pas. C'était la vraie gloire.

Et vous êtes triste, ô Roumanille!

Vous m'avez dit une bonne parole: *Je veux me faire une position plus solide*. Là, je vous approuve de toutes mes forces. Vous êtes, comme on dit, l'oiseau sur la branche; le moindre coup de vent peut vous en chasser. Ceci est le sérieux, le sérieux sans lequel tôt ou tard toute poésie sera tuée. Oui, je conçois dans ce cas, je conçois et j'approuve que vous renonciez pour quelque temps à la muse. Vous allez vous affranchir: ceci est digne de tous vos soins. Ce que la muse perdra pendant quelques années, elle le retrouvera amplement dans votre avenir assuré. Je vous approuve de toutes mes forces: mais, ô mon cher ami, pourquoi donc êtes-vous si triste?

La question orthographique? Eh! mon Dieu! J'ai eu tort! Oui, j'ai eu tort de vous abandonner sur quelques points, mais, Roumanille, ça été une lubie! J'y renonce, j'écrirai désormais comme j'écrivais, comme vous écrivez,

comme Aubanel écrit. Et que la paix revienne et la joie avec elle!

Que m'importe après tout cette guenille de savant! Je chanterai ce que m'inspire la nature, la riche et belle nature, et ce ne sera pas un poète qui contestera à mes vers le nom de poésie. Laissons donc coasser la gent grammaticale et poursuivons nos chants aimés des dieux!

Mais j'y reviens, j'aime à y revenir. Songez à vous établir de quelque façon. Votre idée est des plus heureuses, vous avez une popularité toute faite, vous ne pouvez que réussir. Songez-y, songez-y au plus tôt!

Et maintenant, Roumanille, embrassez-moi avec la même effusion et la même sérénité que jadis! Et que Dieu, ce Dieu que vous aimez d'un amour si pur et si franc, que Dieu verse un peu de miel sur vos blessures!

Celui que vous aimez et qui vous aimera toujours plus qu'un frère.

Maillane, 1^{er} septembre 1853

Mon cher Roumanille,

Voyons! Qu'y a-t-il de neuf sous le soleil... de Provence? Car maintenant que me voilà rassuré sur le calme de votre âme, il est temps de recommencer nos caquets! Et en premier lieu, je dois vous dire que j'ai relu votre dissertation et que, sauf l's des pluriels, ces Messieurs sont complètement enferrés. Assurément ils n'avaient jamais réfléchi à l'origine de nos *au*, *èu*, *ou* et pour eux leurs auteurs modèles sont Brueys, la Bellaudière, mais les glorieux troubadours primitifs, ils n'y pensaient pas et vous allez les étourdir en leur montrant la grande analogie qui existe entre leur orthographe et la vôtre.

Voici une chose foudroyante pour eux et que dans quelque lettre à un de leurs chefs de bande vous pourriez leur objecter. Le grand motif que ces Messieurs mettent en avant pour conserver les *r* des infinitifs, c'est que par ce moyen ils évitent les hyatus (car ils n'avaient jamais réfléchi à nos élisions!) or, j'ai constamment remarqué, dans la bouche de tous les auteurs de ce système, sans exception, d'Astros, Bellot, Bousquet, Boürrelly, etc., que toutes les fois que dans leurs vers un infinitif en *ar* était accompagné d'une voyelle (et cela leur arrivait assez souvent) ils se gardaient avec le plus grand soin de faire sonner cet *r*; ainsi pour articuler *fau manjar un arange*, ils prononçaient *fau manja un arange*; de telle sorte que ces logiciens absurdes qui conservent l'*r* pour éviter l'hyatus, rougissent de le prononcer en public, persuadés qu'ils sont qu'il paraîtrait barbare.

Avez-vous *leis dernieros beluguos poeticos* de Bellot? Si vous ne les avez pas, Cassan les a, faites-vous les prêter! Le bonhomme marseillais, poussé sans doute par les lexicographes du crû, vous a attaqué dans une pièce ainsi intitulée:

Monorimo philologico. Dialoguo entre un rimaire de Sant-Roumieu et Pierre.

Suit un chapelet de vers en *ar* où les deux antagonistes discutent assez peu poétiquement sur les *uach*, les *ar*, les *s*, les *baou*.

*Tamben dins teis escrichs faout bouen de ti troubrar
Sur vingt vers, dec de faous : va ti pouedi prouvar.
Leis journaous doou Miejour ant bello a t'enhaoussar,
Te pourtaran pas luench, senso ti debaoussar !
A l'escolo landes te counsilhi d'anar.**

C'est mauvais, discourtois et surtout faible, c'est le trait d'un vieillard.

Telum imbelle sine ictu !

Dieu! qu'il me tarde de connaître l'effet de votre brochure sur ces bibliothécaires qui n'ont jamais lu Bertram de Born!

Autre chose. Savez-vous que Leydet était furieusement irrité à son départ d'Aix! eh! bien Monsieur Leydet, lui dis-je, à l'an prochain!

—On ne m'y verra plus!

—Et pourquoi donc?

—On m'a joué un tour pendable!

—Un tour pendable!

—Figurez-vous, Monsieur, que j'avais envoyé une pièce de poésie au Comité d'Aix. Quand je suis venu pour la lire au public, j'ai vu avec douleur qu'on me l'avait tronquée, à moitié!

Le tour en effet n'est pas joli et il fallait ou bien supprimer totalement la pièce ou au moins faire des observations à ce sujet à l'auteur.

Que vous dirais-je encore? Je n'ai rien vu relativement à notre admirable Congrès, sauf deux mots dans l'*Illustration*.

Avez-vous vu la comète? Que présage-t-elle à l'avenir de notre littérature?

Adieu-sias et mettez-moi au courant de la chronique
Votre tout dévoué.

P. S. — Ma lettre était cachetée quand j'ai reçu la vôtre. J'ai reçu en même temps l'excellent compte-rendu de Gaut. Il y tape fort et ferme et sur qui de droit. Je lui ai écrit dans le sens de la non publication; je lui ai fait valoir tous les arguments qui m'ont paru péremptoires. Je l'ai dissuadé aussi de l'idée d'instituer des prix; enfin j'ai fait tout mon possible pour nous parer ce pavé que nous préparent ces chers confrères d'Aix et de Marseille.

Mais venons au fait. Supposons que malgré nos représentations, ces Messieurs persistent dans leur idée, que ferons-

nous ? Si nous nous abstenons, n'est-il pas à craindre que notre Congrès n'en paraisse encore plus mauvais ? Si, comme vous le prétendiez, Messieurs d'Avignon, vous vous fussiez abstenus de prendre part à la séance publique, votre absence n'eût-elle pas fait un très mauvais effet sur notre œuvre nationale, et peut-être sur l'avenir de notre littérature ? Il y a eu beaucoup de mauvais, mais enfin le bon a répandu son éclat sur tout le reste. Vos craintes étaient donc mal fondées.

Pour la publication, mon avis est de résister jusqu'à la dernière goutte d'encre ; mais, s'il n'y a pas moyen de les convertir, faudra-t-il livrer la nacelle provençale sans armes, sans agrès et sans matûre à la merci des flots de la critique ? Prenez-y garde, si le recueil partiel est accablé sous le ridicule, nous, poètes provençaux, en porterons notre bonne part. Ainsi donc réfléchissez-y et au besoin il vaudra mieux coudoyer Cotin et Pradon que d'essuyer les pommes cuites destinées à Cotin et à Pradon.

Je vous embrasse.

2 septembre 1953.

P. S. — Je rouvre ma lettre une seconde fois pour répondre à votre 3^e lettre.

Longo-maf !

Sans doute si Reboul vous eût entendu débiter votre drame, il eût éprouvé une impression autre que celle donnée par la lecture, et je vous assure que dans votre bouche le récit ne traîne pas le moins du monde ; mais il peut se faire qu'à la lecture l'effet soit différent. Quoi qu'il en soit, tout bien pesé et mûrement examiné, il me semble que vous devez accepter les avis de Reboul comme excellentes critiques mais non comme conseils. Votre ouvrage est imprimé, imprimé dans une belle édition, et quoi que vous le réimprimiez, la seconde ne vaudra pas assurément la première.

Changer ainsi la forme et le dénouement d'un ouvrage

après lui avoir donné le jour me paraît un peu léger, et quand vous aurez changé le plan de votre ouvrage, savez-vous si quelque éminent personnage ne vous prouvera pas que le premier plan était le meilleur.

Au reste ce qui me pousse à dire tout ceci, ce n'est pas, je vous le répète, que l'avis de Reboul me paraisse mauvais; mais seulement, je sais que pour moi, je n'aimerais pas à voir la meilleure de mes œuvres avoir deux têtes ou deux queues comme les monstres de la fable.

*Maiano, 9 setembre 1853 **

Me vènes en ódi! Sies qu'un troublofèsto; vaqui que iéu em'Aubanèu se boutem gaiamen à l'obro per faire un Armana chanut; éu suso sang e aigo per manteni leis troubadors dins de raros estrechos e counevnblos; iéu sieu que m'estrassè lou fege per abia de prouvençau leis sants dau Calendrié e per faire devenir de prouverbis e remarcos emé chasque jour dau mes! D'autres s'aplicon à faire de poulits articles per faire lusi en tout tèms e mounte que fugue lou dous parla de soun païs... E veici aquéu gargamèu de Roumanille que nous vèn mai cerca d'os dins un lèu e de nosas su'un bastoun, perdequé? Per pati-pata-pas rèn! Ah! t'apprendrai, boustre de maniacle, à veni de countunio jita de bastoun dins nosteis rodos! Fau que vuèi te garce uno repassado que te coze per lontèms.

A-dès-à-un! à-dès-à-dous! zou!

Moussu trovo trop bas d'escricure dins un Armana! Franklin, lou sage Franklin creignie pas de se rabala, en adreissant touteis leis an soun Armana dau Bonhomme Richard au pople american. Thiers e tant d'autres amoundaut,

creignien pas de se rabala, en escrivent dins leis Armanas de des sous, de pichots articles dedicats au paure pople! Mai de que dirien leis gens se Moussu Jousè Roumanille de Sant Roumier fasié davala sa muso dins leis croutouns e leis jounjouns d'un Armana.

Macarèu-de-bon-goi! Leis collos pelados de Sant Clergue sarien dins lou cas, coume dis Martelly, de trefouli e de cambourleja coume d'anouges, e n'es pas di que l'aigo treblo de l'Ourriau noun remountèsse vers leis Antico! O Jousè! o Jousè! que sies... lou vole pas dire! Mai, escouto-me, que te doune un counsèu! La pèço qu'auras la bounta de pourgi à l'Armana d'Aubanèu, sara de segur o bono o marrido. S'es marrido, ie donnes pas! Mai s'es bono, tron de pas discle! De qu'as pou! Diriaz pas que te fai vergougno, que te fai crento la coumpagno qu'Aubanèu te vou douna? Diriaz pas que Crousillat, Glaup, Chalvet, Bourrelly, Gaut, Tavan, Mistralet, croson e destourbon toun armounio melicouso emé leis sons gamats de seis fanfonios! Vos faire coume Jaussemin, mai, tu! La pèu te gounflo? En tout cas se n'avies de besoun, te ie dounariam un cop d'espingle! Eh! bèn, iéu, quand ai fa'no pèço, e que la crese bono, m'enchau autant dau rode mounte sara 'mprimado que dau dessouto de meis souliers! Soulament, quand pode me vèire imprima 'n coumpagno, e en coumpagno d'omes d'esprit coume aqueleis que te vene de noumbra, me fai, bèn francament, double mai de plesi que se m'imprimavon à despart.

E pièi, moun bèu drole, s'aco te maco tant l'alo, venguès pas! o se vènes, fai coume aqueleis qu'escoundon lou bras e mandon la pèiro! Tapo-te lou mourre. Per quant à iéu, diran ce que voudran, e s'Aubanèu me laisso faire, escrieurai moun noum en belleis letros moulados à la tèsto dau Calendrier que prepare! Aco sara ma pèço! N'en farai pas d'autros, e sarai fier d'aco d'aqui coume un gus de seis biassos.

Pièi que i'a mai ? Moussu vou pas C..., Moussu vou pas Gaut, Moussu vou pas, e tout aco per de que 'scrivon pas coume leis mots dau diciounàri. Vesèz coume soun liberaus aqueleis... Roumanille! Vesèz coume coumprend bèn la Coustitucioun de la Republico deis Letros! Coume l'esplico bèn! Coume l'aplico bèn! Aco me fai ensouveni dau vers de Moulièro:

Degun n'aura d'esprit que nautre'e leis amis!

E de qu'as pou, moun paure Roumanille! Sies tant fieramen encamba sus toun sisteme, desdegnes tant leis *s* e leis *r* deis marseiés, em'aco, em'aco, n'ause pas moustra 'u pople toun avis à cousta dau siéu! As pou que teis mots trantraion e pareigon estroupiats. Marrido escuso. Vole pas, dises, faire uno laido mesclo de dous ourtographos diferèntos; coume ? Ce qu'as fa senso remord dins leis Prouvençalos, ce qu'as fa senso remord dins leis Nouves, ce que vas refaire senso remord dins lou recuei dau Roumavage, lou vos pas faire dins un Armana! Oh! lou vese! Es que, n'es qu'un Armana! Mai rapello-te que de Mecèno e de Louis XIV, vuei n'i'a plus. Lou Mecèno e lou Louis XIV d'agues desanouvieme siecle es lou pople, e per se presenta 'u pople, fau pas metre l'abit, leis gants, lou capèu à franjos d'or, fau tant que se pou bouta la vèsto e leis esclops, voulounta-dire que fau presenta seis vers au pople dins uno formo umblo e bon marcat.

Autro causo: Iéu, se foulié, ꝑe couparieu lou pichot artèu per entreteni la pas e la bono amistanço dins nosto counfrarié! E aquèu viadase de Sant-Roumier n'es bon que per lanceja l'ase! Aro, fau faire deis avignounens una bando à part! La Prouvènço es tant grando! Es necite de faire dous camp! Es necite d'escrieure sus soun capèu, Prouvençau coumtadin, Prouvençau gavot, Prouvençau marsiés. ah! tron de noum de milo! S'aco farié pas susa! Eh! coume dis lou

brave Gaut, sariam-ti cinq cent, fuguem qu'un! Fuguem qu'un! Frairejem, frairejem de longo, mesclèm-se, fretem-se! Cantem touteis ensen e lou Roumavage durara, autromen, s'estrassara.

De que me parlaz mai dau recuei deis Cants dau Roumavage? Oh! vau la peno que bargessiaz tant! Escrive-ié! Parlo-ié! Ieu ié mande ren! Ieu vole pas! Em'aco i'a proun d'une letro de Gaut e de d'Astros, e pataflou! moun bougre au sou! Avez voste di e voste desdi! Fasiatz la memo causo per lou Roumavage! A vous entendre, aurie faugu ie pa'na, o ren dire. Ie sian anat, avem parlat, que mau i'a'gut? Pas gen, au countrari. E aro, voudriatz que ie mandesse à Gaut uno outro coupio ourtografico de ma peço? Me tratarien de cagaire, e n'aurien pas tort, car veritablament aco sarie merdeja! Quand mandère à Gaut aqueu papie (i'a lontèm d'aco) i'expliquère coume vai que refourmave moun escripturo ,e coume voulieu escrieure à l'aveni. Vesèz dounc que pode pas de ges de modo ie contromanda ce que i'ai manda.

Lou calendrier que prepare, lou prepare dins moun sistème; perqué? Perço que fasem, noun pas un Armana avignonnen mai un Armana Prouvençau, e 'mé moun sistème sarai coumpres e bèn coumpres dins touto la Prouvènço.

Adieussiaz, coulego e ami, avèz vougut uno longo explicacioun, l'avèz! E oublidez pas de legi ma letro à Aubanèu e à Glaup per que counèigon meis ideos aqui dessus. Lou bon jour en aqueleis braveis droles.

T'embrasse de tout moun cor d'ami.

Maillane, 27 septembre 1853

Mon cher ami,

Je savais bien quand je vous écrivis cette boutade poétique, *genus irritabile vatum*, que vous ne prendriez pas pour cela le mors aux dents, attendu que le mot n'en valait pas la peine. Oui, lorsque j'envoyai ma pièce à Gaut (époque à laquelle je ne me doutais pas le moins du monde que quelques s pussent vous faire tant de peine) je lui dis le pourquoi et le comment de ma métamorphose orthographique et affirmai si positivement qu'à l'avenir j'écrirais dans ce système, que je ne pouvais sans me couvrir de ridicule lui chanter la palinodie à si courte échéance.

Voilà comment cela s'est fait. *Sic volvere fata.*

Vous et Glaup me semblez aussi fort affectés de ce que Gaut, ayant montré l'envie de faire volte-face de votre côté, serait peut-être retenu dans son ancien système parce qu'il me voit faire quelques pas de son côté. Je suis maintenant sous le coup d'idées telles que, si Gaut abandonnait tout à fait son ancienne manière d'écrire pour embrasser tout à fait la vôtre, ça me ferait beaucoup de peine. Eh! parbleu, direz-vous, ça n'est pas malin! Maintenant que te voilà dans la gehenne tu voudrais que tout le monde y fût avec toi! Non, mon très cher ami! Ce n'est pas ce que je considère. Conduit à mon système actuel par mon seul amour pour l'intacte conservation de notre idiome, et pour nulle autre cause, je verrais avec peine les bons auteurs abandonner la voie qui offre le plus de chance d'intégrité et d'unité à notre langue, pour entrer dans la voie de la prétendue école naturelle, qui n'est autre que la voie de Babel.

Si on abandonne un certain nombre de lettres étymologiques, et si on s'imagine bien faire en suivant trop servilement la prononciation locale (longtemps j'ai pêché par là, *mea culpa, mea maxima culpa*) il n'y aura bientôt plus moyen de s'entendre. *Lou cor* deviendra *lou couer* à Salon, *lou couar* à Apt, *lou cur* à Beaucaire, *lou cour* à Avignon.

A-pau-près deviendra *a-poou-près* à Marseille, *a-pou-pre* à Arles, *a-pu-pre* à Maillane.

C'est ce système mauvais, c'est ce système vraiment patois, qui (je le dis sans orgueil, mais pour discuter seulement) qui, si je n'avais été là, vous aurait fait écrire *un pourre ome, çamenterrî, moun perro, lou chivou,*

*Mountarraï a chivou
Sus l'ase e sus lou biou*

(j'étais là pourtant... je ne sais comment cela passa).

C'est ce système qui nous faisait écrire à nous, *lou ma, pa, bra, ana à, manja, lou paradi, vou, crou,*

Contro aquela crous uno crou.

Ces erreurs de langage, dans lesquelles vous avez été entraîné par l'accent local, vous le plus sérieux et le plus mélodieux des troubadours, jusqu'à quel point ne vont-elles pas transformer, mutiler notre pauvre langue, si désormais il est permis à qui que ce soit d'écrire comme on prononce dans son pays? Que pourrions-nous objecter à Hyacinthe Morel quand il écrira, *ou yogou* pour *au liogo*, et à Desanat quand il écrit:

*Leis anciens jocs de la Tarasco
Que vuei me plase à vous canta
Lou rèi René leis enventa.**

Ne vous demandez-vous pas pourquoi vous avez écrit:

Cria-ti qu'à la fin se trouvè fosso arouso

au lieu de:

Creiraz-ti qu'à la fin se trouvè forço urouso.

Oh! me direz-vous, l'harmonie, l'euphonie, la mélodie! Ét, mon tendre ami, tout ce que vous voudrez! Mais ce *cria* me fait un drôle d'effet. Après cette mercuriale je n'en suis pas moins prêt à proclamer envers et contre tous que de tous les troubadours modernes vous êtes celui qui a le plus respecté sa langue! Que serait-ce donc, si vous eussiez été un peu plus sévère! Mais, fripon, me direz-vous, tu sais bien que tu as concouru à l'orthographe de mes *Margarideto*.

Vous reconnaîtrez aussi, cher ami, que j'ai toujours eu un penchant pour la saine écriture. Mais ce n'était pas raisonnement, c'était pressentiment, c'était instinct.

J'ai trouvé admirable le préambule que vous donnez à votre *Partage*. Depuis environ deux ans il y a dans vos productions quelque chose de plus profond, de mieux senti que dans tout ce qui s'était fait jusqu'alors. Mais il y a dans ces derniers vers que vous me faites goûter une mélancolie infiniment douce, une harmonie, en un mot une poésie d'une richesse inexprimable. Ces vers seront lus avec le plus vif plaisir par tout le monde.

Quant à l'*adessias* que vous faites à la muse, je ne m'en effraie pas. Horace et Bérenger et nombre d'autres ont fait cinq ou six fois les mêmes adieux. Mais ça prête à la poésie.

Je voudrais seulement que vous éclairciez ce passage: *Lou printems de ma vido, plus* (comment ce *plus* est-il amené?) *Acampe de flour qu'apouncharie pa'n fus.*

Cher ami, adieu, ne vous faites pas des croix de Paul

pour si peu de chose que des s, et croyez-moi toujours votre tout dévoué Mistral qui vous cause (malgré lui) bien du chagrin.

*Maillane, 25 octobre 1853 **

Meis bons e meis bèus,

Venès lèu! Vous espère dimenche que vèn, se noun plóu. E soubretout aques cóu, oublidès pas Aubanèu qu'ai pancaro pouscu vèire sus lou lindau de moun oustau peirau.

Se sias d'omes de bon anarias à la messo davan que de veni o la vueio, s'es pouossible.

Ansin aurian mai de lesi de resta-nsemble, autramen fau faire qu'ana-veni dau mas à Maiano e de Maiano au mas. Adessias! E manquès pas!

Maillane (décembre ? 1853)

Mon très cher troubadour,

J'ai tort de ne pas vous avoir écrit depuis si longtemps, mais vous imaginez que je boude? Pourquoi voulez-vous que je boude? Croyez-vous donc que les balivernes qui ont défrayé quelque temps nos lettres et nos causeries aient porté la moindre atteinte à notre indissoluble amitié? Erreur énorme! Si cette querelle a eu un résultat, et elle en a eu un, le voici! Elle a doublé l'estime que j'avais pour vous et pour mes autres chers antagonistes. Et plus la querelle était acrimonieuse, et plus j'appréciais l'extrême bonté de vos cœurs.

Le dimanche vous m'aviez promis une visite, je fus au devant de vous jusqu'à Graveson, et vous nous mîtes dans la dure extrémité de manger quelques jours comme quatre. Je vous aurais renouvelé depuis l'invitation, mais la saison ne m'a pas paru convenable. Aux beaux jours les affaires joyeuses!... Et s'il fait beau *per Santo Agueto*, ce qui ne serait pas extraordinaire,

Santo Agueto
*Emporto la fre dins sa saqueto.**

Pourquoi ne viendriez-vous pas voir nos luttes, nos sauts sur l'outre gonflée et notre *estranglo-cat*? Vous songerez et nous songerons à tout ceci.

Et moi aussi, aimable ami, j'ai reçu une invitation de Gaut. *Que tron sara tout eiço?*

Il a fait quelques jolies bluettes, comme par exemple son *hirondelle*, mais ce sont les *Naufragés de l'Eneïde*. Vous, vous avez des poésies tant et plus, et toutes très sortables. Mais vais-je, moi aussi lui dire aujourd'hui et demain, je ne veux pas participer à votre publication? Voici mon projet. Quant à son pathos orthographique, risée et narcotique des lecteurs à venir du *Gay-Saber*, je n'y mettrai ni le pied, ni le nez, il pataugera comme il voudra et avec qui il l'entendra, peu m'importe... Mais, vais-je lui dire, je consens à vous envoyer des poésies, à la condition que vous ne changerez pas un iota à mon orthographe. Dès que je m'apercevrai d'un changement ou d'une intercalation, je demanderai mon congé.

Voici ce que je vais lui envoyer.

(Suit le texte de *Ma bono Annado*. Voir les poésies *inédites*.)
.....

On m'a envoyé ces jours-ci *l'Athénée de Provence*, dans lequel se trouve et plane le chef-d'œuvre de Tavan *Leis frisouns*. Jamais ce recueil ne possédera une pièce franche, aussi parfaite que la chanson provençale de notre ami de *Cancabèu*. Ce qui prouve que toute langue a ses beautés, toute classes ses génies, et toute littérature, serait-elle française, ses innombrables médiocrités!

Mais dans la livraison qu'on m'a envoyée se trouve un insigne plagiat. Un individu, membre de l'Athénée et poète à Clermont l'Hérault, nommé je crois Bonneville, a reproduit sous le nom de *Faites l'aumône* toutes les idées, beaucoup de phrases et le rythme de votre élégie *Pèr li paure*. Voici votre dernier refrain:

*E bèn, soulaja la misèro,
O marrit riche, e lou Segnour
Vous rendra dins lou ciel un jour
Ce qu'aurès baia sus la terro.**

Ecoutez le plagiaire:

*Ainsi, soulageant la misère,
Vous aurez des ruisseaux de miel,
Et Dieu vous rendra dans le ciel,
Le bien fait par vous sur la terre.*

Comment trouvez-vous le crétin ?

J'ai reçu de Carpentras la nouvelle d'un livre intitulé: *Sobriquets et proverbes des villes, bourgs et villages de Vaucluse* par le Dr en médecine Barjavel avec des notes. Je l'ai demandé. Ce brave docteur a eu la même idée que moi et il l'a réalisée pour son département. Je lirai cela avec grand plaisir. Ça pourra me servir à l'avenir.

Voilà, cher ami, tout ce que je sais d'intéressant. Quant à *Mireille*, elle va son petit train tout lentement. J'en suis

à la fin du 11^e chant. Nous achèverons ça dans l'espace de sept ou huit mois, et puis en avant la presse!

Que font nos poètes d'outre-Durance? Que toutes les petites contrariétés qui nous arrivent n'aillent pas les décourager au moins! Qu'ils se rappellent que notre Cause est sainte, qu'ils en sont les meilleurs champions et que leur nom est déjà ceint d'une auréole!

Adieu. S'il y a possibilité nous nous verrons à *cachafio*. Une bonne embrassade dira tout ce que la plume oublie.

Lou masier troubadour.

Maillane, 29 décembre 1853

Et à moi aussi, cher Roumanille, il me tardait de vous écrire. Voici en effet *les derniers troubadours* me firent tout d'abord, je dois vous l'avouer, une sensation assez désagréable. Ce n'est pas que je ne reconnusse la vérité des assertions de l'auteur (on voit qu'il a été bien renseigné): célébrer, Roumanille, un poète comparable à sinon supérieur. Très bien, le mot est juste, il fera son chemin; mais ce qui me révolta ce fut l'injustice de quelques-uns de ses jugements. Quand ce Monsieur nous dit effrontément que la séance du Congrès fut employée à l'exhibition de à brule-pourpoint, je dis qu'il se moque de nous et de ses lecteurs; il y eut très peu de Je suis pourtant revenu ensuite sur cette première impression et il m'a semblé comme à vous que cette *philippique* ferait du bien à notre œuvre. Ça fera l'effet d'une lessive. Pourtant ne laissons pas partir monsieur Mille-Noé comme ça.

J'ai remarqué depuis longtemps que les gens qui seraient le plus à craindre pour la réussite de notre œuvre sont les

gens de notre pays. Souvenez-vous de cela. Nous avons mille encouragements à attendre de la part des *franciots*, mais chez les provençaux nous ne recueillerons que dédain ou envie. Roumanille, feriez-vous demain une *Illiade* vous n'en placeriez pas vingt exemplaires dans Saint-Rémy, moi je n'en placerais pas une dans Maillane et T·van serait hué des chateaneuvisains, et Aubanel verrait son volume refusé à la Bibliothèque d'Avignon. C'est ainsi, Jésus-Christ l'a dit, nul n'est prophète chez lui, et Monsieur Mille-Noé est d'Aix. C'était nécessaire.

..... des acrostiches! Oh! Sainte Marthe, que je tombe plutôt dans le Rhône que dans l'acrostiche! Pauvre Martelly, ainsi j'ai vu que malgré lui il a été le premier à vous je le croyais quelque chose et ce n'est rien!

Bourrelly avec ses trente bougres! *Lou* *sènt leis aiez*. Bellot qui nous donne des leçons d'orthographe et qui écrit *ciouclar*, cercler pour *siauclar*, sarcler, et au milieu de tous, le pauvre Roumanille comme le Christ au milieu de ses bourreaux! Et de moi, qu'a-t-on fait? Dieu le sait! On m'y fait dire des bêtises.

J'avais mis:

*Que ma videto en pas s'acabo
Quand res aura besoun de ieu! **

on me fait dire: *Que sa videto, etc.*

J'avais formellement interdit à Gaut de toucher à mon orthographe. Heureusement, il y a touché. Aussi me voilà débarrassé de cette collaboration; il n'aura plus une seule ligne de moi. Dieu merci!

Qu'il patauge à son aise! Je vais lui envoyer six francs pour m'abonner, et en compagnie de mon cher ami Roumanille, je me ferai de bonnes gorges chaudes

du *Gay-Saber*.

..... nous aspirons le même air, nous souffrons des mêmes douleurs et jouissons des mêmes joies. C'est là l'amitié! La littérature seule (voir *Provençales*) peut lui donner de fortes bases, et je lui en sais gré, car mes amis me rendent heureux. Aussi, en dépit de toutes les orfraies qui cherchent à éteindre nos chants par le funèbre battement de leurs ailes, je chante et chanterai toujours.

Ne ferez-vous pas ainsi? Oh! que si! Vous chantez si bien depuis quelques années.

Très cher ami, je voudrais avoir le même courage que vous, c'est-à-dire remplir ma quatrième page, mais je crois que la température de ma chambre est encore plus glaciale que celle de la vôtre, car mes doigts se refusent obstinément à aller plus loin. Adieu. Bonne année à vous, à Aubanel, à Jules, à Paul, à la famille Giera, à Martin, à Monsieur Séguin, à Tavan, et à tous les braves gens de ma connaissance.

Maillane, 21 janvier 1854

Très cher ami,

J'ai appris avec douleur la triste position de notre cher Garcin. Il faudrait à Garcin une honnête sinécure, car, vu la nature de son esprit, je ne crois pas qu'il puisse jamais remplir une charge qui exige de l'assiduité et des distractions matérielles. Mais une sinécure il ne l'aura pas de longtemps, bien qu'on la lui ait promise de haute part: *Amistañço de grand, escalo de vèire! A fa de vous, noun vous pou vèire.** Si la poésie n'avait chassé de la tête de notre cher ami tout reste de bon sens, savez-vous bien ce qu'il devrait

faire pour être sauvé ? Une chose unique, suivre vos avis ! J'ai reconnu depuis longtemps, et je reconnais de plus en plus que peu de personnes réunissent le bon sens pratique à une aussi haute dose que vous, je reconnais de plus en plus que vous finissez toujours par avoir raison, et ceci est corrélatif. N'est-il pas avéré depuis longtemps que de tous les troubadours vous êtes celui qui a le plus de bon goût, et y a-t-il bien loin du bon goût au bon sens ? Donc, bien convaincu de ces préliminaires et assuré que votre conseil me porterait bonheur, si j'étais à la place du chantré d'Alleins, je demanderais immédiatement la première place de maître d'école vacante, et puisqu'il jouit des bonnes grâces du Recteur, j'en profiterais pour demander une localité isolée où je fusse complètement inconnu, afin d'être moins remarqué et par conséquent plus libre. Initier l'ignorance à la science et les petits enfants à l'amour de Dieu et de la Patrie, n'est-ce pas une noble mission ? La solde serait légère, il est vrai, mais quelle paix profonde, et quels loisirs pour un homme d'imagination : les longues promenades, la veillée passé avec les vieillards, les bergers, les messieurs ou le curé du lieu. Que d'avantages ! Une vie matérielle gagnée avec honneur, l'estime publique, de nombreux loisirs à livrer aux divagations de la plume (puisque écrire fait le bonheur de tant de gens !) et ce qui n'est pas non plus à dédaigner, quelques sous mis de côté. Car là aussi, plus de luxe, plus de colifichet aussi inutile que cher, mais la tenue simple et indépendante du campagnard. J'ôterais aussi de ma tête toute idée de gloriole, ce serait ce germe maudit que je m'acharnerais à détruire en moi, chaque jour et chaque nuit, et pour cela je m'empresserais de borner mon horizon. Au lieu de songer à Paris, ou à tout autre gouffre, je bornerais ma vue à l'horizon de mon village, comme si le gouvernement m'y avait interné pour toujours, au lieu d'aller au

devant de la gloire, je voudrais qu'elle vint me trouver, et pour cela, si quelque jour, au moyen de mes économies et du revenu attribué par la Commune, je me voyais en mesure de nourrir une petite famille, je chercherais une ménagère agréable, soigneuse, douce et très peu savante, et je lui proposerais de m'agrèer pour époux.

Telle serait mon ambition.

Si Garcin hésite le moins du monde à suivre votre salutaire avis, malheur à lui! Il affligera sa famille et risquera d'accomplir votre funeste prédiction. Aussi comme nous aimons Garcin et que nous l'estimons tous, que tous les amis s'y mettent sans fausse honte et sans crainte de le blesser, et qu'on lui prêche la noble mission d'instituteur. Pauvres jeunes gens qui pourraient être si heureux dans nos villages et qui préfèrent la boue et l'air dévorant des villes!

.....
de plus en plus ils laissent dans l'ombre les célébrités marseillaises pour décerner les couronnes à ceux qui les méritent, c'est-à-dire à nos bons amis des bords du Rhône. C'est avéré maintenant, il n'y a rien à faire avec l'école aixoise ou marseillaise, ce sont croûtes sur croûtes; nos exemples sont sans fruit pour eux; ils ne sauraient sortir du banal et du français traduit, du patois et des grossièretés. Laissons-les. Et en effet, comme il rame, comme il rame ce pauvre Gaut! Vilanelles, épigrammes, triolets, il nous montre sous tous les points de vue qu'il ne sait rien faire; mais à quand une pièce originale comme il en foisonne dans *li Prouvençalo*? Vous ne sauriez croire pourtant tout le mauvais sang qu'il me fait faire. Il dénature notre chère langue de la manière la plus effrontée et la plus ignorante. Il nous donne *lou palun* pour *la palun*, je ne sais pourquoi; il nous montre des *pougniduros mourtinellos*, des piqûres moribondes, il devient incompréhensible. Dieu le bénisse ou plutôt Monsieur Aubert!

*Lou gai-saber es una bèto
Dount Gaut es lou jouïne patroun.**

A merveille, bon curé! Encore quelques bénédictions de ce genre et le *Gay-saber* aura sombré. La chanson de Bellot est pourtant passable, bien qu'on puisse lui reprocher beaucoup de barbarismes et de mots français. Celle de Chalvet contient quelques gracieux couplets, mais le quatrain de Crousillat vaut tout le reste.

*Nous ie veiran pas plus, parai ? moun bèu Roumanille ?
Nimai Aubanèu, nimai Glaup, nimai Matiéu, nimai Tavan,
nimai Lambert, nimai Crousillat.**

Aubin, comme vous le dites fort bien, veut nous exploiter. J'ai eu occasion de le connaître, il est très peu enthousiaste des belles choses et c'est un ladre fieffé.

.....
Et mon *darrier cant* a commencé.

*Au país deis arangié, à l'ouro
Que lou jour de Diéu s'esvapouro,
A l'ouro qu'en siblant leis pescaires tardiez
Tiron seis barco' à la calanco,
E que leissant parti la branco
Sus la cabesso vo sus l'anco
Leis chato'en s'ajudant cargon seis plens paniez,**

Si par hasard vous faisiez parvenir collectivement à Avignon les *Roumavage*, veuillez faire aussi la demande du mien, je vous rembourserai les frais. Il me tarde bien de vous voir tous. Nous n'étions jamais restés si longtemps: je ne sors plus guère, à cause de la complète cécité de mon père; je crois pourtant le mois prochain aller vous voir, car je dois me rendre à Avignon pour acheter des plants de mûrier. A propos de mûrier, j'ai, il y a quelques jours, vive-

ment intéressé *touto l'oustalado* par la lecture de la *Part dou bon Diéu*. C'est vraiment là un chef-d'œuvre de poésie populaire, j'en juge par l'effet produit. Jamais tableau de mœurs ne fut plus fidèle et plus émouvant.

Adieu, très cher Roumanille, je t'aime toujours la même chose, c'est-à-dire beaucoup. Il me semble même que de jour en jour je t'aime davantage. Le bonjour à tous, à Garcin, à sa bonne famille, à Aubanel, etc.

Maillane, 6 mars 1854

..... comment trouvez-vous Gaut ? Est-il le pauvre ! Où va-t-il ? Que dit-il ? Que fait-il ? Il a bien envie de faire flèche de tous bois mais encore lui faut-il du bois ! Il m'écrivit dernièrement une lettre assez piteuse dans laquelle il me cajolait de mille façons pour me faire retomber dans ses rêts. Il me demandait excuse pour les changements qu'il avait fait subir à mon orthographe ; il me priait vivement de vous engager à lui envoyer quelques vers. Il m'accusait achèvement d'une comédie française en deux actes et en vers, etc. Je lui répondis tout net que je m'étais fâché, qu'il n'aurait plus rien de moi, et que d'autre part, il tirerait plutôt un pet d'une âne mort que des vers des *ribeirouns dou Rose*.

..... nos contemporains sont donc justes quelquefois. Ménageons notre encens de l'un à l'autre pour que Monsieur Mille Noé ne finisse par avoir complètement raison.

Comme j'ai du temps et de l'espace, voulez-vous que je vous dise la chanson que je récitais aux noces d'une mienne

cousine (Maria Blanchet), mariée à un dijonnais ? Ecoutez. C'est l'air du *Bon rescontre*.

(Suit la chanson de noce dont on trouvera le texte dans les *Inédits*.)

10 mai 1854

.....
L'autre dimanche, j'ai eu le plaisir de voir Mlle Giera la jeune. C'est d'elle que j'ai appris l'entrée au couvent de votre muse, de cette douce Jenny qui avait inspiré aux troubadours de si mélodieux et si chastes accords.

*Lipo, ha ! lipo meis mans, o ma bello rousseto ! **

C'est très beau, Roumanille ! Reboul ne s'est pas trompé. Depuis environ une année ou deux votre génie subit une transformation merveilleuse. La grâce coquette a fait place à la plus pure simplicité
..... Autre chose qui prouve que les meilleurs conseils, vinssent-ils de Mistral, et fussent-ils donnés de la meilleure foi du monde, peuvent fort bien induire en erreur :

Je m'aperçois que nous ne devons plus écrire *dau*, *la part dau bon Dieu*, mais *dou*, *la part dou bon Dieu*. Je feuilletais l'autre jour l'ancien cadastre de Maillane qui se trouve écrit en langue provençale très pure ; les premiers feuillets, par conséquent les plus anciens, portaient le mot *dou* écrit comme suit : *claus deu pont couquieu*, *la carriera deu cossat*, etc. Ce qui me parut très logique en effet, puisque les italiens écrivent *dello*, les espagnols *del*, les français *du* pour *de le*.
les provençaux

Notre cher Aubert qui prend ce me semble son titre d'aumônier un peu trop au sérieux m'a écrit l'autre jour. Il me parle de sa grande indignation touchant le *pechier de Senès* ! Quel diable de souci va se mettre en tête le brave homme. Gare le ridicule!

Adieu! je te souhaite aussi peu d'épreuves que possible et je t'embrasse cordialement.

Maillane, 19 mai 1854

Mon très cher ami,

Mercredi j'allais vous voir à Saint-Rémy mais je ne vous trouvai pas. Je vous
Giera m'a écrit hier. Il m'invite à Fosségugne, il m'assure que vous y serez; j'irai donc je partirai demain samedi par le chemin de fer au convoi de quatre heures du soir. Si le cœur vous disait de faire ce voyage avec moi, je vous attendrai jusqu'à deux heures et demie
mais ce serait trop fatigant, attendu que le soir il faudra sans doute aller à pied au Castel Giera. Prenez donc la voiture. Nous aurons bien le temps de bavarder dimanche.

Si vous avez un mot à me dire envoyez-le-moi demain samedi par le facteur qui me le remettra à midi.

Je vous embrasse.

De la Felibrarié dou Mas dou Juge le 5 juin 1854
(Lettre collective adressée à Roumanille.)

Mon brave Jousselet,

Te ie menaren un autre an!

Ren! ren! ren!*

(Suivent les signatures:)

Paul Giera, Théodore Aubanel, Alphonse Tavan, Frédéric Mistral, Jules Giera.

(Au sujet du mot Jousselet, Mistral a ajouté la note suivante:)

En estènt que lou Felibre dis Encartamen ie vesié double, a bouta'no s de mai que ce que falié.*

Felibre dou Mas.

Maillane, 16 juin 1854

Mon vieux,

Bonjour! Les félibres vous ont joué là un drôle de tour! En êtes-vous revenu? ça vous apprendra à être si doucet comme dit Mlle Touneto. On m'a dit aussi une chose, on m'a dit que vous aviez des tendances à comme Reboul, c'est-à-dire, à avoir peur de la mort! Quoi! vous! peur de la mort. Ah! comme vous devenez citadin, cher Roumanille. Dans quelle diable d'idée allez-vous donner de la tête! Mon père a 84 ans et il a toujours bon espoir de voir encore une fois le festin de Noël, et, bien loin d'appréhender l'heure fatale, il en parle avec indifférence et calme, tout simplement comme d'un travail à accomplir dans un temps rapproché mais non encore bien précis, et voilà tout. Et vous, pour quelques malaises insignifiants, vous vous mettez martel en tête! A quoi bon d'ailleurs? Croyez-vous donc éviter l'inévitable trébuchet? Et puisque c'est inévitable, à quoi bon y penser? Autant vaudrait aller se jeter au Rhône.

N'en parlons plus et n'y songez plus, car ça vous ferait venir stupide!

Un homme heureux, c'est Tavan! Je suis complètement de votre avis, *se tiro de l'eissado*, et c'est ce que désire la plupart des paysans; intelligent comme nous le connaissons, il ne peut que faire son chemin et il le fera car il a une étoile.

..... Tavan, au contraire, s'en va guilleret servir sa patrie. La vie matérielle va devenir pour lui le moindre des soucis. Une vie et forte va entretenir et développer ses autres facultés, et quand il aura gagné pour vivre, il reviendra chanter en paix *Cancabèu et Marieto*.

Les félibres, réunis en petit comité, furent donc d'avis que votre madrigal n'était pas mal. C'est bien dans le genre, ni trop haut ni trop bas. J'aime aussi vos additions et substitutions. Ce *apensamenti*, l'âme en dou me parût commun et rabaché. Eh! sortons une fois pour toutes de cette gamme usée, de peur qu'on ne nous prenne pour un de ces canetons éclos sous les ailes éplorées du cygne maconnais.

Ça plaira! Qui n'aime les compliments rimés? Portant le cachet du maître et adressés à une demoiselle, jugez donc de l'accueil réservé à vos vers.

La *lèi di felibre* est encore J'y travaille peu. Ça viendra quand Garcin aura trouvé un gagne-pain nous le recevrons félibre, car tel fut décidé à la majorité, à la *felibrejado dou* de sa belle *Ode du sang*. Mais avant qu'il ne se soit fait un nid, nous ne le recevrons pas félibre, de peur que ça ne lui tourne quelque peu la tête et qu'il ne songeât plus à son avenir de maître d'école. Si quelque jour Mathieu fait à la muse une part aussi large qu'à ses dulcinées il pourra, s'il le veut, être admis *in nostro docto corpore*. Ça ferait justement *li set felibre de la lèi*? Irons-nous à dix?

Je ne sais plus que vous dire, car je n'ai pas le talent de

notre excentrique d'Alleins qui sur une pointe d'aiguille ou sur une *parpello d'agasso* vous fait huit ou dix pages de rhétoricien incompris.

Adieu, ami de la vieille! Voici la moisson! C'est bien beau, tout de même, que de vivre aux champs, je ne regrette ici qu'une chose, les soirées que vous passez en famille et que je passe en silence.

Je suis votre très dévoué serviteur et ami.

Maillane, 6 août 1854

.....
 aussi la muse s'est-elle enfuie je ne sais où... Si par hasard, une matinée vous la rencontriez errante sous les berceaux de Fonségugne ou dans les saussaies des bords du Rhône, tâchez de l'attraper et renvoyez-la-moi enchaînée... de couronnes de fleurs.

Quant au seigneur Choléra, nous n'avons pas encore eu l'honneur de sa visite. Pourtant je ne crois pas que nous y échappions, attendu qu'en 1832 nous fûmes assez cruellement éprouvés et que beaucoup de localités voisines gémissent déjà sous ses coups. Fontvieille, Mouriès, Eygalières, Eyragues sont dans la consternation.

Il faut, dites-vous, que nous soyons bien coupables pour que Dieu nous châtie ainsi. Je ne suis pas de votre avis pour une foule de motifs. D'abord parce qu'il ne me paraît pas très digne de l'idée sublime que nous devons avoir

.....
 les pauvres villageois de, de St Saturnin et de Vedène sont-ils beaucoup plus immoraux que leurs compa-

triotés de ou de Velleron ? Les indévôts sont-ils plus soumis aux fureurs de l'épidémie que les dévôts ?

Les protestants sont-ils frappés plus durement ? Les rouges, les socialistes attirent-ils spécialement le terrible fléau ? Montpellier, la patrie de Monsen Roch, est-il plus protégé par son illustre fils ? Ce sont toutes choses assez peu prouvées jusqu'ici. S'il fallait juger de la perversité d'un siècle par les fléaux qui l'affligent ou qu'il inflige, je crois, cher Roumanille, qu'il faudrait considérer le nôtre comme un siècle de saints à côté des âges qui l'ont précédé et qui ont été si souvent et si régulièrement affligés par la peste noire, par la, par la féodalité, par les guerres civiles, par les invasions de barbares, etc.

Non, le choléra n'est pas l'instrument de la colère céleste. Dieu, s'il veut nous punir, aura dans l'éternité et après notre mort, assez de temps pour cela. Dieu a créé le monde et il a reconnu
 l'homme lui, s'il n'avait pas été créé libre, serait encore aussi que le jour où il sortit plein de et de jeunesse des mains de son créateur, mais, abusant de cette liberté il a contrarié et violé les lois saintes il s'est créé des besoins qui n'étaient pas dans les desseins de Dieu, il s'est abreuvé à la coupe des vices, et la si douce au palais, si amère aux a corrompu l'essence primitive de l'homme et mêlé à son sang des principes de, de faiblesse, de désorganisation et de De là toutes ces existences atrophiées, toutes ces difformités, transmises et accrues de génération en génération, et qui, si le créateur n'y mettait un frein, finiraient par faire de l'homme le plus laid, le plus stupide, et le plus dégoûtant des êtres. Ce frein, cet obstacle naturel que Dieu met à l'expansion immodérée des natures viciées qui déshonorerait l'archétype de sa création, ce sont les ma-

ladies épidémiques, c'est le choléra, c'est la peste, de grands ouvriers de Dieu, qui sarclent sa moisson périodiquement, et en arrachent impitoyablement les plantes rachitiques pour que l'espèce reste belle et vigoureuse
 si les rejetons de tant de, de tant de vérolés, de tant de, de tant d'hommes épuisés
 s'étaient perpétués, où seraient les races pures et vigoureuses ? Le monde serait une gigantesque maladrerie, et tant de jeunes gens, tant de charmantes jeunes filles qui font l'orgueil et la des champs et de nos villes, nous seraient tout aussi inconnus qu'ils le sont de
 infirmiers d'un hôpital.
 Aussi au lieu de considérer cela comme un fléau, ne devons-nous le considérer que comme une attention particulière de la Providence qui veut maintenir sa créature dans un degré de, de beauté harmonique avec le reste de sa création.
 bienheureux Roumanille d'avoir eu pour sujet de ses chants une aussi noble femme!

..... *Sarié parla d'or*,* m'avait d'abord paru un gallicisme, mais dans mes proverbes je trouve :

*parlarias d'or s'avias lou bè jaune ! **

J'ai reçu la photographie *felibrenco*. J'y suis admirablement laid ; mais n'importe ! Ce n'est pas mal, comme vous dites.

Adessias, je vous souhaite gaieté, calme et santé. Votre ami.

Maillane, le 7 septembre 1854

.....

1° La *lèi* des *felibre* porte formellement que nous devons respecter l'orthographe antique, toutes les fois qu'elle ne contrarie pas la prononciation moderne et que, quand elle la contrarie, nous ne devons nous en écarter qu'autant qu'il est nécessaire pour l'euphonie du langage actuel. Ainsi nos anciens écrivaient: *filha, familha, pilhaire*, pour nous conformer à l'euphonie actuelle et ne pas rendre pourtant le vieux mot méconnaissable, qu'avons-nous à faire? Tout simplement retrancher le *l*, et il nous reste: *fiho, famiho, pihaire*.

Un *l* de moins c'est là tout. Maintenant, je n'exige pas que nous conservions l'*h* dans tous les mots qui l'avaient jadis. Ainsi, nous écrirons, *Maiano, travaia, fueio*, etc., et non pas *Maihano, travaiha, fueiho*, parce que dans ces derniers cas l'*h* serait une superfétation parfaitement inutile à la prononciation.

En adoptant l'*h* dans tous les mots qui l'avaient jadis (sauf ceux où il serait inutile) notre orthographe est parfaite. Cela me saute aux yeux. Méditez cet article et tâchez de le leur faire saisir.

Et surtout faites bien attention que je n'entends pas intercaler de *h* dans les mots qui, étymologiquement, n'en contiennent pas. Nous continuerons d'écrire, *Mario, patrio*, etc., avec un accent aigu comme devant. Seulement dans les mots comme *tria, variable*, etc., nous les laisserons tels quels, *tria, variable*. Je suis persuadé que le lecteur les prononcera très bien.

3° Cet *h* est si logique que M. Avril l'a adopté dans son

dictionnaire où il écrit *fiho*, *fihasso*, *fiheto*, et Camille Reybaud dans ses vers.

Quant au choléra, c'est, je crois, fini pour cette année. Total, 54 décès. A Saint-Rémy, il y a eu une dizaine de cas éparpillés; ça n'est rien.

.....
1° *Lou Parlamen venié, e'mé si taio, o pèr lou rèi, o pèr la glèiso*. Eh! bien! mettez à la place: *o pèr lou rèi, o pèr l'un o pèr l'autre,* etc.*

2° Vient la phrase relative à l'incendie de Cabrières par le Parlement. Je n'y change rien, ce serait mentir à l'histoire, à la justice et à Dieu.

J'ai beau chercher, je ne trouve rien de contraire aux mœurs, à l'Eglise, à l'Empereur ni à qui que ce soit. Ce cher Aubanel n'oserait-il une seule fois imprimer ce mot de *révolution* sans le couvrir de boue? Que diable! le temps de ces petites dissensions est passé. Nul ne peut nier que le Progrès de l'Industrie, des Sciences et de l'égalité ne date de la Révolution. Comme aussi, jusqu'à preuve du contraire, je ne puis nier à la Révolution l'honneur d'avoir *larga d'aigo i Castèu-reinarden.**

Non! Ce cher Aubanel ne s'en tiendra pas à de pareilles vétilles.

.....
Boutas des oungo de vitriol au founs d'un pirou o d'une cournudo, pièi vejas-ie dessus dous o tres litre d'aigo bouiènto pèr lou faire foundre. Quand, après l'avé bèn bourroulado, vesès que la menèstro es foundudo, apoundès-ié des litro d'aigo frejo.

Aro mountas la cournudo dins lou granié, pièi, emé l'arrousaire muni de sa poumo, bagnas plan-plan vosti des-calitre de bla. Viras lou mouloun tres o quatre fes 'mé la palo, e lou lendeman poudès samena. S'avias mai o mèns

de bla, ie metrès de vitriol e d'aigo à rato pourcioun. Avisas vous d'una causo! Quand anarès vers l'abouticàri, recoumandas-ie que vous done de vitriol blu, dou bèn blu! Lou vitriol verd es meiour marca, mai vou pas un viadase.*

21 septembre 1854

Eh! mon Dieu, je le savais bien que vous feriez la sottise; quand notre cher Glaup soutenait que le Félibrige devait se borner à nous cinq, cela me parut illusoire. Je savais bien que tôt ou tard les deux curés finiraient par y entrer. Vous auriez pu avoir quelque chose d'exquis, vous n'aurez que du passable. Vous savez en effet qu'entre nous toute parole est bien accueillie, vous savez que quand une pièce nous paraît médiocre nous nous l'avouons réciproquement, vous savez aussi que chacun de nous sait faire fléchir son opinion personnelle devant celle des amis: c'est ainsi que peuvent se faire les bons recueils. Mais, adieu, paniers! Les vendanges sont faites! Quand Messieurs Lambert et Aubert vous auront envoyé une mauvaise pièce, il faudra que vous l'imprimiez bon gré, mal gré. Je respecte et j'estime ces deux Messieurs, mais cela n'empêche pas qu'ils se ressentent comme tous leurs confrères de cet esprit de domination inhérent à leur corps. Vous le voyez déjà par le ton irascible et despotique du curé de Boulbon. Vous avez tout gâté. De plus, vous avez fait entrer la censure inquisitoriale dans notre société libre et sans gêne. La tolérance vous le savez, ne fut jamais la vertu du clergé. Vous verrez si tôt ou tard nos chansons

Avant d'admettre ces deux excellents hommes, j'aurais admis Mathieu Lacroix et Barthélémy Chalvet qui sont bien autrement poètes que les deux

Oui ces deux derniers auraient fait honneur à notre société! Mais les autres, c'est problématique. Je ne parle que sous le point de vue poétique. Au reste, les tuiles vous tombent sur la tête, vous l'avez voulu! Bien heureux s'il ne vous en tombe pas d'autres.

Il vous reste une voie pour réparer en partie votre faute. Soyez sévère pour l'admission de ce qu'ils nous enverrons, très sévère! Soyez-le pour eux comme je l'ai été pour la pièce de Garcin. Votre mérite et votre ancienneté dans le Félibrige vous permettent et vous obligent même à cela. Si l'almanach n'eût enfermé que les pièces des félibres régulièrement admis, j'eusse été sûr de son excellence, parce que je connais mes hommes.

Mais dès le moment que vous avez, sans consulter personne, ouvert la porte à deux battants, vous êtes seul responsable de toutes les médiocrités qui s'imprimeront. Cette responsabilité est plus lourde que vous ne le croyez. Du moment, en effet, que nous avons jugé à propos de la prééminence de notre école par l'exclusion du plus grand nombre et le choix de quelques-uns, il est nécessaire de justifier cette exclusion assez blessante et ce choix assez arbitraire. L'unité orthographique n'est pas un motif... Il faut en tout une supériorité évidente; il m'est dur en effet, comme il a dû l'être à tout homme de goût de mettre hors des poètes tels que Crousillat, Reybaud, Chalvet et Lacroix...

Autre point. Ou bien, tous les écrivains de l'almanach doivent conserver ou adopter un nom de guerre analogue à ceux que nous avons adoptés, ou bien nous devons tous signer par nos propres noms. Je ne suis pas pour ce dernier avis, mais je pense qu'il est nécessaire d'être uniforme sur ce point; vous y veillerez et expliquerez ce dont il s'agit à ces Messieurs.

Quoi qu'il en soit, vous avez fait une sottise. Toujours les *capelan* ! toujours les *capelan* !

Je vous envoie la charmante lettre de Tavan et quelques mots sur le chaos de notre histoire.

Je vous embrasse cordialement.

P. S. — Quant aux grands hommes, nous en parlerons une autre année ; pour vouloir tout dire, on ne dit rien.

2 octobre 1854

Mon cher ami,

Vous m'avez envoyé des épreuves, je vais en retour vous en envoyer votre part.

*Avès ja'n bèu ped de porc ! **

Hier dimanche, l'abbé Lambert est venu prêcher à Mailane.

—Eh ! bien, cher Abbé, y a-t-il du neuf en fait de poésie ?

—Oui, me dit-il d'une voix grave, il y en a et beaucoup.

—Et quoi donc cher Abbé ?

—Voici : Roumanille m'écrivit dernièrement une lettre affectueuse dans laquelle il me priait de lui envoyer quelques vers pour l'almanach des félibres. Il m'y discernait le nom de félibre de la Crous, très bien !

Le lendemain vient le Père Aubert. Je lui montre l'invitation de Roumanille. Aussitôt il pâlit et, tirant de sa poche une lettre signée aussi de Roumanille, j'y lis que je ne suis pas digne d'être admis au nombre des félibres, que ma poésie est de la poésie francihote, de mauvais aloi, alambiquée, etc., et qu'enfin il faut me laisser de côté. Il y avait aussi dans cette lettre qu'Aubanel n'en voulait pas non plus (ne m'avez-vous pas compromis aussi, enfant terrible ?).

Toute la comédie de Roumanille et d'Aubanel était donc dévoilée à mes yeux.

Que la conduite de M. Aubert ne vous étonne pas, ajouta l'abbé Lambert, il fallait que ces deux messieurs fissent un assez piètre cas du curé de Boulbon pour le juger capable d'une trahison aussi noire. Ils ignoraient donc que rien au monde ne saurait briser la solidarité, l'intimité chrétienne des ecclésiastiques! Ils ignoraient donc qu'il n'y a entre nous rien de caché! Au reste, j'avais depuis longtemps prévu cet orage, je l'avais prévu depuis le Congrès.

Eh! que ne me laissait-on tranquille dans ma retraite, chantant pour moi et pour moi seul. Je n'ai pas été chercher ces messieurs, ce sont eux, Roumanille qui est venu à moi, qui s'est invité chez moi, Roumanille à qui je préparais de si bon cœur une ovation au petit séminaire de Beaucaire. Et ces Messieurs, se posent comme les défenseurs des prêtres, comme les fervents soutiens du clergé, et quand ils en ont trouvé deux qui, certes, n'eussent jamais fait rougir leur muse, ils les expulsent indignement de leur société, l'un par des manigances avilissantes, l'autre par une inqualifiable ingratitude!

Voilà, très cher Roumanille, ce que m'a dit à peu près l'abbé Lambert, d'une manière très digne, je dois le dire.

Qui était penaud pendant cette conversation? Votre pauvre *félibre dou Mas*.

Voilà ce que c'est que d'y aller par deux chemins, vous, Aubanel, et même Glaup, êtes complètement déçus dans l'estime de ces deux messieurs.

Il n'y avait qu'un moyen honnête d'exclure ces messieurs, et je l'eusse proposé (parce que c'est ainsi que je vois la poésie), je l'eusse proposé si je n'avais été certain qu'il serait refusé par vous tous. C'était de dresser un franc programme du Félibrige dans lequel les félibres se seraient engagés à

chanter le beau, l'amour, le vin, etc. Vous me comprenez. Mais vous n'auriez jamais accepté cela, et pour tant mieux valait encourir le blâme de joyeux garçons que celui sous lequel vous êtes posés maintenant devant ces messieurs.

Je vous le dis franchement, ces messieurs sont profondément blessés, et puisqu'il faut tout vous dire, c'est une tache, me disait Lambert, qu'ils ne laveront jamais. Aussi, Roumanille, je vous donne un conseil. Si l'envie vous prenait de faire des excuses, ce serait très, très bien, je n'en disconviens pas, un pardon apparent pourrait même advenir, mais au fond, vous en seriez pour vos excuses et pour votre humiliation. Je ne crois pas que vous parveniez à vous rétablir dans l'esprit de ces messieurs. Faites de mon avis ce que bon vous semblera.

Glaup lui n'est pas tout à fait aussi compromis.

.....
Il me semble que dans tout ceci, vous avez été tous trois imprudents. Vous vous introduisiez chez ces Messieurs avec trop de liberté et de familiarité, et plus tard votre conduite à leur égard en a été d'autant plus aggravée.

Voilà, cher et chers amis, ce que j'avais à vous confier. Délibérez, voyez ce que vous avez à faire.

Je vous salue et vous embrasse car j'ai hâte de connaître votre réponse et votre avis à vous tous.

Maillane, 10 octobre 1854

Vous m'envoyez, cher ami, une drôle de pièce! tellement drôle que je suis très indécis sur le jugement que je dois en porter. Essayons.

L'auteur de cette pièce a du nerf, de l'originalité, un sentiment très poétique, il a déjà fait ou il pourra faire des choses excellentes (car je reconnais là l'étoffe d'un félibre), mais sa pièce en question est des plus obscures que j'aie jamais lues. Cette obscurité résulte-t-elle de la bizarrerie des expressions, du décousu des idées, de l'application impropre de certains termes ? C'est ce qu'on ne saurait bien établir, il peut se faire pourtant que tous ces défauts y contribuent.

*Aco's proun alena, liguen nosto garbiero,
Encaro uno butado !*

L'auteur a sans doute voulu dire: Nous voilà assez essoufflé! Autrement les deux figures se combattraient l'une l'autre. On pourrait pourtant s'y tromper. On ne lie pas *uno garbiero* ; ce serait une chose assez comique et assez difficile. Ces abus de mots ne valent rien. Le reste de la strophe est très beau. La suivante est aussi irréprochable.

Enca'n libre sus ped parmi tant d'autri libre.

Mauvais vers!

E proun de fes t'esquino à gibla sout lou fais.

Mauvais compliment! Non, ne ployons pas sous le faix.

Que toundra d'aqueu pei la jouino e bello Franço.

Strophe entortillée.

Ces trois strophes contiennent de bons vers, de bonnes pensées, et pourtant ça ne me plaît pas, il me semble que c'est forcé, ambigu, etc.

*La marmaio di frere,
Barbarisme !
Nautre gi de tubet que nous enfestouligue !*

Je ne comprends pas: *pour nous, point de tabagie qui nous mette en fête !* — Qui l'a dit ? C'est d'une incohérence étonnante. Voici l'effet que me fait cette pièce. Il me semble que l'auteur a choisi un certain nombre d'idées, bonnes, belles, énergiques, tristes ou gaies, qu'il les a jetées dans un chapeau, qu'il a sassé et ressassé ce mélange et que cet imbroglio de bonnes choses a produit la pièce désordonnée que voilà.

Je m'arrête: chaque strophe m'étonne de plus fort en plus fort. Malgré de charmants passages, je fais le pari que tout lecteur, après chaque strophe, se demandera: Qu'a voulu dire l'auteur ?

*La luno di pelegre !!! Enfant esplumessi !!!
Li fringaire gavot, etc., etc.*

Des accouplements de mots étranges, sans motif. Sommes-nous des enfants *esplumessi* ? Depuis quand ?

L'auteur peut beaucoup mieux faire, j'en suis persuadé, quel qu'il soit ! On sent qu'il y a du talent chez lui. Mais si on lâche la bride à un pareil système de poésie, on va le gêner. Il s'est trompé. Qu'on le lui dise.

Vous êtes drôle, vous aussi, en me disant que *felibre di Margarideto* serait trop transparent, comme si vous n'aviez pas pris un soin parfait de vous faire reconnaître dans plusieurs de vos pièces. Vous voulez rire, jeune homme !

Felibre peirau me semble très béat.

Vous êtes très drôle aussi, en me disant que ma pièce qui vous a fait rire, vous les félibres très catholiques, qui a fait rire aussi l'angélique sœur Claup, qui en ferait rire bien d'autres, et je dis des plus vertueux, vous me paraissez énormément drôle en me soutenant que cette pièce est sale.

Quand me parlas ! pamens !

Votre second envoi confirme mon opinion. Notre poésie prend décidément une teinte pleurnicheuse qui justifie assez peu le refrain :

*Sian tout d'ami, galoi e libre,
Que la Prouvènço nous fai gau,
Es nautre que sian li felibre,
Li gai felibre prouvençau.**

La bono leiçoun de Glaup est un délicieux morceau de prose, mais en revanche son *Noël* est médiocre. C'est beaucoup de bruit pour ne rien dire. Vos vers *A Carihouno*, comme ceux d'Aubanel ont toutes mes sympathies. Les Martegalades de Cassan laissent beaucoup à désirer. *Quand mudon l'enfant* est un petit chef-d'œuvre ; j'ai vu peu de pièces, si gracieuses, si naturelles, si harmonieuses et si correctes que celle-là.
..... Mathieu-Lacroix. Pourtant il n'eût pas déshonoré le Félibrige. Bien au contraire.

Crousillat doit vous avoir envoyé sa belle Ode sur Craponne. Il n'y a pas à dire, ses vers font plaisir à lire :

*L'aigo buto, li rodo viron,
E l'industrio a pres lou van:
'Li lano se cardon, s'estiron,
Lou papier raco soun riban ;
La peire encapado s'abrivo
Per trissa lou gran e l'ouливо ;
Sus la molo rapido auze fernir l'acier,
Dou paradou toumbar e retoumbar la masso,
E, mourdent leis plateur, la serro jamai lasso
Leis trancar coume un gibassier.**

CORRESPONDANCE MISTRAL-ROUMANILLE (1013) 171

Tout cela ne déparerait pas le Félibrige.
Adieu, cher ami, soyez sévère pour les entrants. Je vous
embrasse et vous salue le plus cordialement du monde.
Votre tout dévoué.

Maillane, 19 novembre 1854

..... tu ne comprends pas que je sois resté si longtemps
de te le dire, et puis, tu sais le dicton, *quand sias pressa, tu
vau dire vous*. Donc, tu as bien fait de songer à cela et je
suis heureux de te voir en train de composer à tes filles une
robe unie et toute neuve, et heureux aussi d'y mettre la main
avec toi.

Le plan que tu adoptes est fort bon. Mon porteur ira te
trouver samedi, et tu lui remettras tes filles dûment empa-
quetées. Je mettrai l'orthographe du tout à l'unisson de celle
de l'Almanach, je changerai les termes d'un provençal dou-
teux, mais je crois convenable de toucher le moins du monde
à tes poésies en général. Ce qui a vu le jour ne doit pas avoir
plusieurs têtes, plusieurs formes. Nous arrangerons tout cela
le mieux du monde.

.....
Un grand malheur est arrivé cette semaine dans notre
village. Ce maréchal, qui était votre homonyme, et que vous
avez eu occasion de connaître comme tel, s'est pendu.

Me voici enfin quelques jours de loisir pour donner un
coup d'épaule à mon poème. Il y a bien longtemps que je
n'y ai travaillé. Glaup a eu grand tort de supprimer mon
duerb pour le remplacer par son *druve*. Voici comment se
conjugue ce verbe à Arles et à Marseille:

172 (1014) CORRESPONDANCE MISTRAL-ROUMANILLE

MARSEILLE	ARLES	
<i>Duerbi</i>	<i>Duerbe</i>	(Qu'on prononce <i>deurbe</i> et les mal-parlants: <i>dreube, drebe</i> ou <i>druve</i> .)
<i>Duerbes</i>	<i>Duerbes</i>	
<i>Duerbe</i>	<i>Duerb</i>	(Qu'on prononce <i>Deur</i> et les mal-parlants: <i>Der, Dreu</i> ou <i>Druve</i> .)
<i>Durben</i>	<i>Durben</i>	
<i>Durbès</i>	<i>Durbès</i>	
<i>Duerbon</i>	<i>Duerbon</i>	

Participe passé: *Dubert*.

Voici de même comment mon père conjugue le verbe *Cueillir* :

Cueie - Cueies - Cui - Cuien - Cuiès - Cueion.

Infinitif: *Cueie* ou *culi*.

Participe passé: *Culi*.

De même: *Ause - auses - aus* (inusité) ou *ausis - ausen - ausès - auson* .

Cet *ue* qui se prononce *eu* dans beaucoup de mots: *Plueio, fueio*, etc., se retrouve encore dans plusieurs mots français, orgueil, cercueil, cueillir (sic), etc.

Jadis le son *eu* se rendait toujours ainsi. C'est pour cela que les mots que les marseillais écrivent *nue, ue, cue, luen*, etc., nous les prononçons chez nous *nieu, iéu, quieu, liuen*. Nous avons adopté: *niu, iu, quiu, liun*, comme plus simple; ça se dit d'ailleurs.

Je vous embrasse cordialement. Est-ce bien dimanche qu'a lieu l'hyménée? Irez-vous à Beaucaire chercher la *novio* ?

11 décembre 1854

Mon cher ami,

Comment va cette chère santé depuis la noce ? Comment se portent nos nouveaux mariés ? Très bien, selon toute probabilité, car la lune de miel est rarement nébuleuse. J'envoie à Aubanel le compte-rendu de la *felibrejado nouvialo*. Si vous avez persisté dans l'idée de recueillir tout ce qui s'est dit et fait à cette charmante fête où la gaieté provençale et le vrai gai-sçavoir brillèrent d'un si vif éclat, vous donnerez à ma prose le dernier coup de lime, et si j'ai oublié quelque chose, ou si je n'ai pas assez appuyé sur quelqu'un, vous complèterez comme il vous semblera séant.

Je n'avais pu jusqu'à ces derniers jours mettre la main à ce petit joli projet.

J'ai commencé la correction *felibrenco* de vos *Margari-deto*. Il y a fort peu à faire. Quant aux gallicismes, que vous dirai-je ? Je n'ai pas toujours des rimes à propos pour remplacer celles qui sont fautives. D'ailleurs ça vous viendra bien plus facilement à vous qui êtes le père de toutes ces jolies fillettes. Nous mettrons ce sous-titre : *Edicioun felibrenco*, à la nouvelle édition de Saboly que doit aussi publier Aubanel, et aux autres publications qui pourront avoir lieu à l'avenir dans notre système.

Il ne conviendrait pas que vous prissiez pour titre *Obro coumpleto*, parce qu'un poète, malgré les plus beaux serments du monde, malgré les plus noirs soucis, fait des vers jusqu'à son dernier soupir. Vous verrez en effet que quelque beau jour, vous accoucherez d'un second volume d'*Obro poetico*.

Il faudra publier le volume en question dans le format Charpentier.

S'il y a une seconde noce, vous vous chargerez de narrer la joyeuse chronique, vous ou Aubanel, car vous êtes *felibres ambo, et cantare pares, et respondere parati*.

Quant à moi, le cas échéant je ne pourrais pas m'y rendre, car mon pauvre vieux patriarche est la plupart du temps cloué au fond de son lit par les glaces de l'âge, et ces maudites gelées le pénètrent et le débilitent que c'est pitié. La cécité est une chose bien amère.

Il faudra pourtant que j'achève la *Lèi di felibre...*

Dieu! qu'il y a des gens bêtes! L'autre jour notre curé vint nous rendre visite. Nous vîmes à parler de l'Almanach, je le lui montrai. Après l'avoir feuilleté un instant d'un air assez drôle — combien vendez-vous ça, me dit-il, trois sous? — Dix sous, lui répliquai-je, la première édition est épuisée, la seconde est sous presse.

— Que le diable t'emporte, crétin, me pensai-je, toi qui fais payer neuf francs pour un mariage, tu trouves que trois sous suffisent pour payer un pareil chef-d'œuvre! La peste, le cuistre!

Oh! si vous saviez comme nos chants deviendraient populaires, si nous avions quelques hommes pratiques pour nous aider!

J'allais, il n'y a pas bien longtemps, détriter les olives au moulin. J'y passai la nuit à blaguer avec les *barrejaire*. Nous vîmes à parler chants et chansons. Sans me connaître ils me manifestèrent vivement le désir d'avoir une chanson des *barrejaire*. — *Oh! couqin de bon goi, se n'avian uno, la jarian rounjla!* — *Eh! bèn, iéu vous n'en jarai uno!* — *Oh! que bonur!* *

Et leur ayant donné un échantillon de mon savoir-faire

par le chant de ma chanson de *Pauloun*, ils me supplièrent de leur en composer une. Je tâcherai de faire ça.

.....

Veillez me dire si les portraits que je vous donnai pour faire encadrer sont prêts. Je vous enverrai mon porteur.

Je fais en ces jours-ci de la propagande provençale. Je pars deux ou trois fois dans la semaine après souper. J'arrive au milieu d'un joyeux cercle de fillettes dont la plupart sont jolies et quelques-unes très jolies. Elles ont mordu aux *Noëls*, elles en raffolent. Malheureusement le nombre d'airs que je sais est très borné et ce sont surtout les airs qui les enchantent.

Elles en ont choisi quatre qu'elles chanteront dans l'église, à la Noël. Ce sont *La chato avuglo*, *Partènço pèr l'Egito*, *Li paure*, et surtout *Mounte vas dindouleto* ? Il paraît que cet air-ci les a tout à fait séduites, elles dévorent l'exemplaire pour l'apprendre plus vite, et ces jours-ci Aubanel verra tomber chez lui quelqu'une de mes élèves pour acheter le livre de vingt sous. Je chante pourtant fort mal l'air des hirondelles. Mais qu'importe ? Ça leur va !

Je t'embrasse, tiens-toi gaillard.

8 janvier 1855

Mon brave,

Je suis très heureux d'apprendre la bonne idée de M. Séguin. Imprimer Saboly avec la musique de ses *Noëls*, est une entreprise nationale pour notre pays et qui fait le plus grand honneur à l'intelligence de votre patron. Mais il est nécessaire de mettre dans le recueil projeté cette unité qui manque dans toutes les éditions précédentes et que Saboly, soit par négligence, soit par manque de temps ou d'occasion, oubli

de donner à son œuvre. Le simple bon sens ordonne ce remaniement. Vous devez le savoir mieux que tout autre. Quand vous imprimez un ouvrage quelconque, vous astreignez-vous à reproduire toutes les fautes d'orthographe qui échappent à plus d'un auteur dans la rapidité de l'écriture! Non. Vous n'hésiteriez même pas à corriger les fautes grossières de français que vous trouveriez dans un manuscrit. C'est là surtout ce qui relève la profession d'imprimeur au-dessus de tous les états manuels. C'est cette recherche de la pureté et de l'unité orthographique, autant que la beauté de l'exécution qui a placé si haut le nom de certaines familles d'imprimeurs.

Je lisais même dernièrement que M. Firmin-Didot n'avait pas permis à un auteur qui faisait imprimer son ouvrage chez lui de se servir de l'orthographe voltairienne, bien que ce dernier l'eût préférée à l'autre. Et Monsieur Séguin hésiterait à revêtir le bon Saboly de cette orthographe logique, une, saine et claire, qui s'approprie si bien à la poésie de cet auteur? Qu'il fasse comme nous l'entendons et son édition deviendra l'édition classique.

Généralement Saboly se sert des mots *paire, maire, fieu, cèu*, mais quelquefois on trouve chez lui les mots *pero, mero, fis, ciel*. Ce sont là des oublis, des *lapsus calami* qu'on peut hardiment corriger. C'est peut-être l'imprimeur qui s'est fait lui-même auteur de ces négligences, afin de rendre les vers du poète de Montoux plus doux aux oreilles avignonnaises.

Ecoutez Saboly:

<i>A fach un fiéu</i>	
<i>Qu'es ome-Diéu</i>	(14)
<i>L'enfant emé la maire</i>	
<i>Diéu lou Paire</i>	(16)
<i>Un ange es descendu dou cèu</i>	
<i>Que voulavo coume un aucèu.</i>	(24)

On ne doit donc conserver les mots *pèro*, *fis*, etc., que lorsqu'ils sont à la rime, ce qui n'arrive que deux ou trois fois dans toute la série de *Noëls*.

L'excellent bénéficiaire de St Pierre n'avait jamais songé sans doute à faire une œuvre classique. Il écrivait sans système orthographique déterminé. Tantôt il met des *s* au pluriel, tantôt il n'en met pas. Mais quand il voulait faire un bon *Noël*, il en excluait soigneusement tout mot francihot et ne s'inspirait que de la langue des campagnes. Relisez en effet

- *Pèr noun languì long dou camin.*
- *Venès lèu vèire la piéucello.*
- *P'a quaucarèn que m'a ja pou.*
- *Hou ! de l'oustau !*

Ceux-là ont fait leur chemin dans le peuple car ils sont de bon aloi, ceux dans lesquels les mots français abondent sont au contraire les plus mauvais, et partant les plus ignorés.

Lorsque dans le courant d'un *Noël* on trouve des mots français, des phrases même, il faut avoir soin de les imprimer en italique. Ne fait-on pas ainsi en français, quand on mêle des mots anglais ou italiens dans une phrase ? Ainsi, par exemple :

*Un chascun s'abrivo
De crida : Qui va là ? Qui vive ?
Allons, allez, coupur de bourso.*

Exceptionnellement Saboly se sert aussi pour éviter les hyatus de quelques lettres étymologiques déjà surannées de son temps. Ainsi :

*Siéu estat en proun de part
Venguent en aquest país*

Dans ces cas-là, je suis d'avis de conserver le *t* ou autre lettre étymologique, mais dans ces cas-là seulement. Saboly était de cet avis, je m'en suis convaincu par l'étude que j'en ai faite. En français on écrit: *cet homme* et pourtant devant une consonne on ne conserve par ce *t*: *ce livre*.

Gaut m'écrivit à la Noël pour me demander une explication de notre *lèi*. Je la lui donnai. Il me demandait la permission de discuter amicalement, je répondis conformément à son désir. Il ne m'a pas encore répondu.

Je vous enverrai le Saboly d'Aubanel, à la condition que vous imprimerez tout de suite, car Aubanel ne peut tarder beaucoup de commencer son édition *félibrenco*. Au reste, s'il me le demande, je lui dirai que vous l'avez, et vous vous chargerez des explications.

Je consens volontiers à corriger les épreuves, les secondes épreuves. Ça m'amuse.

Vous êtes-vous bien amusés, bien grisés, et bien enroutés, au *renos*? C'est vraisemblable et je vous en souhaite le plus souvent possible.

P. S. — Je suis ravi que l'Almanach marche; ça ne pouvait manquer.

13 février 1855

Je vous ai, cher ami, envoyé la semaine passée vos œuvres orthographiées *ad usum felibrorum*. Vous devez les avoir reçues. Je suis charmé du succès de l'*Armana* et désolé des contrariétés prosaïques qui viennent inopinément assaillir notre cher Aubanel: lutte éternelle du beau et du laid, du grand et du petit, de la prose et de la poésie! Autant m'en pend à l'oreille!

J'ai reçu hier la visite du curé Emery, d'Aix, troubadour aussi. Ils étaient trois prêtres; vous ne sauriez croire toutes les obscénités que ces messieurs m'ont débitées, tant en prose qu'en vers. Ce sont des prêtres! Ce monsieur Emery m'a dit, entre autres de ce genre, un conte dans lequel un Juif menacé par un exorciste de voir le diable entrer dans son c..., trempe le dit c... dans le bénitier de l'église en s'écriant: *aro, digo-li que vèngue!* Et cela en riant à gorge déployée, et de la m... et des étrons, etc., etc.! Voilà les gens qu'Aubanel craint si fort de scandaliser! passons.

J'ai à proposer à l'assemblée des Félibres l'*enfelibramen* d'un vrai poète. Dans cette bonne terre de Provence, on n'a qu'à frapper du pied pour faire éclore les génies. Dans vingt ans nous allons avoir une littérature de toute beauté.

Voici la pièce du dit aspirant *félibre* que je ne vous nommerai qu'après avoir connu votre décision. Elle m'a paru très belle. (Suit la transcription du poème.) Cette poésie élevée, lamartinienne, rend, à mon avis, son auteur, *dignus intrare in nostro docto corpore*.

Un mien cousin qui demeure à Paris depuis dix ans et qui cette année est venu revoir *nostro Santo Agüeto*, ne pouvait revenir de l'étonnement que lui a causé à son arrivée la lecture de notre *Armana*. A son dire dans tous les almanachs parisiens, dans tous les journaux faisant profession d'esprit, il n'avait trouvé autant de sel, de goût, de choses intéressantes, de belle poésie, que dans notre exhibition. Il en emporte quelques exemplaires pour les traduire à ses amis.

Mon vieux, le Provençal revient sur l'eau. Vivat! Je t'embrasse felibrement.

16 mars 1855

.....

On m'a dit hier que Paul Giera était un peu fatigué. Cela m'a peu étonné... Il a tant travaillé, le malheureux: contrats, polices, actes de tous genres, et le reste. Bien heureux temps où l'on parlait moins de félibrige et où on le pratiquait plus, qu'êtes-vous devenu ?

En définitive que prouve la mort de Nicolas ? Elle prouve que, comme le prophète hébreu, comme le *Vates* antique, le félibre de nos jours jouit, entre autres dons charmants, du don de prophétie.

*Mai, coume un pin trop-z-aut que la chavano escranco,
E que, long de la colo, un cop qu'a mourreja,
Lou mendre enfantounet n'en derrabo uno branco,
Au sou, dis lou Segnour, ieu te vau esbarja,
Li pople van veni coume una mar... Deja
Ti bàrri soun en cendre e ti ben parteja.**

Or donc j'avais prophétisé. Tyrans, prenez garde à vous!
Les poètes...

.....

Et voici ce qu'il me dit (Daprotty) dans une lettre qu'il vient de m'écrire: *Lou tendre autour di Margarideto, vouste digne ami, quand se fisavo qu'a la delicatesso de soun palais pèr saupre lou goust qu'avié lou fruei, e que se roumpié pas li bras per cerca li racino de l'aubre, disié afriquein, republiquein, certen, pero, mero, mai uei es oublija de mela dins sa bouco lou goust parfuma dou fruei au goust di racino, paire, maire, certan, etc. Me semblo qu'aco deu estre per eu un amar sacrifice.**

Point de nouvelles de Garcin ? Je vais me décider à lui écrire. Ce garçon passe ridiculement d'une extrémité à l'autre. Et de Gaut ? Point ? Tout ça dort apparemment.

... Et Saboly ? A quand le vêtirons-nous de sa robe de bénéficié ?... Il me semble qu'il est nécessaire et logique de conserver à Saboly le *t* des troisièmes personnes du parfait, *vinguet*. Toutes les fois que le cas se présente, l'excellent organiste de Saint-Pierre a pris soin de la conserver pour éviter l'hyatus. Comme ces cas se représentent souvent dans le courant de ses *Noëls*, je suis d'avis de le restituer partout. Ce sera, il est vrai, une dérogation au système *philibrique*, mais comme il est reconnu que Saboly représente le terme moyen entre les troubadours d'antan et les *philibres*, je ne vois pas d'inconvénient à lui conserver cette ride littéraire qui est le signe extérieur de son âge. Ne trouvant plus rien de bon à vous dire, je vous salue *felibrencamen*.

P. S. — Mon bon jour à Aubanel et à tous les Giera inclusivement.

16 juillet 1855

Mon cher Roumanille,

Je vous envoie l'annonce que vous me demandez. Si vous ne la trouvez pas assez bonne ou convenable, déchirez-la.

*Assabès **

*Chatouno e drole, ami grands e pichoun,
Qu'amas toujou que lou prouvençau vibre,
Vous fèn assaupre emé grando afecioun
Que Roumaniho, aquéu mèstre felibre,
S'ei fa libraire en vilo d'Avignoun.*

*Ami leitour, courre, courre-ie dounc,
 S'as fantesié de quauque poulit libre.
 Lou vièi prouerbe eici vo jamai noun
 Es bèn vrai, que dis : S'avès besoun
 D'uno bono aigo, anas i bon lauroun !
 Bon bastidan, s'en cop de ti pradoun
 Auras sega lou bèu darrié revibre ;
 Tu, gai moussié, dins la morto sesoun
 S'en cop l'ivèr emé si glaceiroun
 De toun moulin tancara lis alibre,
 De Roumaniho anas à l'oustaloun ;
 E n'adurès quauque fin librihoun,
 Pèr s'espaça davans lou fougueiroun,
 Entanterin que toumbo lou jalibre.
 Libre de comte, e libre de cansoun,
 Margarideto e Nouvè poulidoun,
 E Prouvençalo aqui de longo soun
 En coumpagnié d'aquest Armanachoun.
 Novie, anas ié d'un pas jouious e libre,
 S'à vosti novio avès à faire un doun.
 Veirès aqui cènt libre galantoun ,
 Libre de noço e libre d'ouresoun,
 Mounte à l'entour l'or briho en menu fibre.
 Letru, savènt, escoulan, abechoun,
 Que dou sabé vous abéuras au cibre,
 Veirès aqui, souto soun cuvertoun,
 De papié jaune o bèn de pèu de vibre,
 Autour célèbre, oubrage de renoum,
 Fa dins Paris o sus li bord dou Tibre.
 Maire, venès 'mé vostis enfantoun,
 E se vous plais quauque bel imajoun,
 Purrès aqui chausi sus lou mouloun :
 N'i'a de tout pres emé de tout calibre.*

*Anas dounc touti, anas à l'oustaloun
De Roumaniho, aquéu mèstre felibre,
Car lou prouverbe eici vo jamai noun
Es bèn verai, que dis : S'avès besoun
D'uno bono aigo, anas i bon lauroun !*

E vaqui !

Vous avez dans l'*Armana* des choses délicieuses. *La Chantouno au clavecin, li courouno, la Bailo, Laurèns, la Chanson nuptiale*, etc., valent un pesant d'or.

Jacques Aubert vient de m'adresser une épître bien tournée qui commence ainsi :

*Moun bon Mistrau, veicito uno nouvello
Que de segur grand plesi te fara.
Lou laid acro, fru de nosti querello,
Coume se dèu, vèn d'èstre courdura.
Ai pres la plumo ,e senso retourico,
Ai grafigna d'aquéli mot tant dous
E tant sucra que semblon de melico
Pèr adouci li cor li pus renous.
Ai adreissa 'no letro à Roumaniho,
Pèr l'afourtli que l'ame mai-que-mai,
— Coume es verai ! — e la bono armounio
Regno entre nautre autant bèn que jamai.
Mai, e Lambert ?... Lambert a 'no bello amo,
Uno amo facho au mole de soun cor !
En ié picant dessus, li cop de lamo
Au mai jan d'osco, au mai jan lusi l'or !
Bèn mai que res, Lambert pèr si counfraire,
Res l'ignourant, èro esta mau-mena
Pamens es éu dins aquestis afaire
Qu'es lou proumié que l'ague perdouna.*

*Nous vaqui dounc mai-que-mai camarado ;
Dins li felibre aro tout es en pas ;
Pèr celebra nosto santo acourdado,
Anen, moun bèu ! beve-me 'n cop bèn ras ! **

Je vous embrasse et vous resouhaite mille succès, commerciaux bien entendu (car pour le reste, vous ne laissez rien à désirer).

29 juillet 1855

Mon cher ami,

Je vous renvoie les épreuves de Saboly et celles de l'*Armana*.

Voici les fautes que j'ai remarquées dans Saboly, et que vous éviterez à l'avenir: *Creigne, seigne* ; il faut écrire: *cregne, segne*. Pourquoi cet *i* inutile, et sans rapport avec l'étymologie ? Vous l'avez conservé sans doute parce que Saboly l'a mis. Saboly a été induit en erreur par l'orthographe française, *Seigneur, craignant, enseigner*, mais *Segne*, qui vient de *Segnor, cregne*, qui fait *cren, crencho, crenço*, n'ont pas besoin d'*i*.

*Un chascun s'abrico
de crida : Qui est là ? Qui vive ?*

Dans les éditions primitives n'y aurait-il pas: *Qui va là ?*
Dans le *Noël IV*, il y a deux vers incomplets.

1° *Fasian sourti lou fio de la calado*

Vers de dix pieds. Le vers correspondant des autres couplets a onze pieds, exemple:

N'ai jamai ausi pus bello serenado.

Il faut écrire:

E fasian sourti lou fio de la calado.

2° *Car avié tounba 'no grosso jalado.*

Il faut pour que le vers ait onze pieds:

Car avié tounbat uno grosse jalado.

Et dans le Noël II, y a-t-il bien:

Dieu aguè bono part.

Ou faut-il: *Dieu l'ague en bono part.*

Il faut s'en rapporter aux premières éditions.

Vous avez l'habitude d'écrire: *li'a quaucaren, li'avié*, etc.

C'est à tort. Il ne faut pas d'apostrophe là, calu! que vous êtes!

Nous, nous écrivons: *i'avié*, parce qu'ordinairement nous écrivons *ié*, et l'apostrophe signifie la suppression d'un lettre. Mais dans *li a*, il ne faut pas d'apostrophe. Une apostrophe là ne signifie absolument rien. C'est une faute.

Dans les épreuves j'ai trouvé *touto pagaras la sau*, c'est *touto pagara la sau* qu'il faut, car *pagaras* ne signifierait rien du tout.

J'écris *coume*, pour me conformer à l'orthographe des anciens troubadours. Les anciens n'écrivaient ni *coume*, ni *ome*, ni *lume*, ni *levame*, ils écrivaient: *Com, om, lum, levam*. Or, comme *om, lum, levam*, etc., ont enfanté *ome, lume, levame*, j'ai cru et je crois que la vraie progéniture de *com* c'est *coume*.

Quant à *la Coumtat* ou *lou Coumtat*, Monsieur Séguin peut choisir, car tous deux se disaient jadis et tous deux se disent encore.

En somme, je crois qu'il sera bon que je voie toutes les épreuves da Saboly: *Quatre iue fan mai que dous*.

Je savais qu'Adolphe Dumas avait été chargé de cette mission, due à un félibre, si elle était due à quelqu'un. Mais, soyez tranquille, il n'aura rien de moi.

A propos de la conjonction *et*, que Monsieur Séguin se garde bien de l'écrire ainsi. C'est une des fautes de Saboly, faute occasionnée par l'habitude d'écrire et de lire du français. Tous les troubadours vieux écrivaient *e*. Devant une voyelle, ils préféraient mettre un *z* plutôt qu'un *t*. Les italiens n'écrivent-ils pas *e*, les espagnols *y* ?

Casserons-nous les œufs par le gros bout ou par le petit bout ? Telle est la question des signatures. Qui empêche de signer une bonne pièce, *Felibre de...* etc., et de signer une pièce faible, Mistral ou Aubanel, ou Roumanille ? Ça dépendra des goûts. Le pseudonyme ne sera pas réservé aux mauvaises pièces, mais aux pièces que nous ne voudrions pas signer. Je suppose que nous signions tous de nos noms, l'*Armana* en sera-t-il moins l'*Armana di Felibre*, puisque le titre porte *Armana, adouba de la man di Felibre* ! Ce qui ne devrait pas se faire, ce qui est sérieux, ce qui va mal assurément, le voici : Pourquoi le *Felibre ajougui* s'obstine-t-il à ne pas signer le *Felibre ajougui*, et de remplacer ce joli nom par des pseudonymes ridicules. Pourquoi sa pièce *Refou-lèri* ? Où veut-il en venir ? Qu'est ce que cela signifie ? Je sais que l'aimable Glaup a fait cela par badinage, mais, il m'est avis qu'on ne doit pas badiner avec les choses respectables. Pourquoi dire à la langue provençale : *Tu es harmonieuse*, et plus bas : *Tu es une salope* ! C'est donner des armes à nos ennemis, d'autant plus qu'en lui faisant ce dernier reproche, il se sert de termes cyniques, *fouteso*, etc., et que lui, *Felibre*, donne l'exemple des barbarismes, *pausso*. C'est très mal... Qu'il y a loin de là à la charmante pièce du *Saumoun* !

En somme, Messieurs, respectez la langue, écrivez-la pu-

CORRESPONDANCE MISTRAL-ROUMANILLE (1029) 187

rement, n'insultez pas, ne raillez pas votre croyance, faites de bonnes pièces, et signez comme il vous plaira.

Je vous embrasse *toto corde*.

4 septembre 1855

Un affreux malheur vient de m'atteindre à mon tour. Mon pauvre père est mort ce matin 4 septembre dans nos bras. Il s'est éteint comme un saint, comme il a vécu.

8 (?) setembre 1855 *

Moun bon Roumaniho,

Gramaci de ti belli paraulo (que m'an) tan fa ploura! Gramaci (à ti gènt) que prenon tant de part (à ma doulour). Mai aro que siéu un (pau mai) tranquile, laisso que me desgounfle un pau emé tu, que me desgounfle en paraulo, (mai) en lagremo, noun! Car, pèr toun (malur) quauque jour lou saubras, coume (ai-las!) la font di lagremo es lèu agoutado, lagremo ... que fan tan ..., mai ce que noun s'agoto, ce que vous sarro lou cor senso poudé se i'acoustuma, es aquelo tristesso mourtalo!

Se vesiés, moun paure Roūmaniho, coume me sente soulet, abandouna, despatria! Mountes, davales, te leves, te couches, te semblo que li vas vèire davans tis iue, regardes, e veses res! Quan de fes, lou paure bel ome! me semblo d'ausi dins moun auriho soun acoustuma.

(Quand meme) ia long tèms segur qu'aviéu (•.....) que me disié que fourrié feni per se dessepara! Mai aco,

lou vesiéu dins que toujou s'aliunchavo la
.....!

(Mai) avans de mourir se levè de soun lié, gaiard e escarabiha. Ero un (jour que i'avié) 'no grossó neblo. —

—Bonjou, mis enfant. —Bonjou, Mèstre, moute anas tan matin? —Bonjou touto la coumpanio, respoudeguè moun paire, moun enfant vau desengrena un pau de faiou.

Adounc prenguè de faiou dins un (bourras?) e n'en desengrenè. Aco, pecaire (lou counsoulavo) un pau de ié rên vèire.

Ah! moun Diéu, aquéu jour de neblo, (s') aguesse pou-cu se pas leva de tout lou jour!

La frejour de là nèu (ié toumbè) sus l'estouma e l'en-raumè. N'en fau tant gaire, à n'aquel age, à 85 an!

Au bout d'uno passado: Ah! moun Diéu, nous diguè d'uno voues adeja rauco, sabe pas que sara'ïço, venès me mena dins moun lié, sabe pu moute siéu! Lou menerian mai à soun lié, tout bèu just si cambo lou poutavon.

Malautejè des jour. Es un raumas, disian, aco n'en sara pas mai. Un jou pamens que lou Capelan èro vengu lou vèire, emé lou medecin, touti dous nous dounèron marrido espero. (Lou capelan) lou counfessè, e touti dous (s'entour-nèron) au vilage. Sus li des ouro coume erian touti dous, emé ma maire, à la pecouiero de soun lié, e que lou regardavian soumiha: Tout à n'un cop, nous semblè que la (tramblado) lou prenié e qu'èro à l'angounio. E (touti) dous à, à iéu em'à ma maire, li lagremo desboundèron, e nous semblè que tout èro perdu.

....., moun paure Roumaniho!

(Alor, mandan) souna moun (fraire) e touti li (vesin). Aquelo niu pamens, (.....) fuguè pas (la darniero). L'endeman de matin lou Capelan tournè emé lou bon Diéu, e ié dounè l'estrèmo-ouncioun.

—Anen, moun bon ami, ié diguè lou Capelan, recoumandas-vous bèn à Dieu! —Moussu lou Curat, respoudegùè moun paure paire, ai fa qu'aco touto ma vido! l'ai tant prega, l'ai tant prega que crese pas que me fague soufri longtèms!

E pièi, lou paure bel ome! en chasque ràfi ié disié lou travai qu'avien à faire, coume s'èro pas 'sta malaut!

Ges de plagnun, ges de pou, ges d'impaciènci, (.....) e uno counceissènço que nous fasié espera de causo meiouro!

Toutis lis ouro vo dos ouro, ié fasian prene
 lou medecin l'avié di uno fes Erian touti à soun entour que l'engajavian degout de bouioun. —Eh dis, tranquile, sias aquí que, coume se viravias uno terro
 m'ère ana'n pau repausa
 ... lou vihavon, pousquèron pas bèure quaucaren. Venguè dounc Jerome ma maire, que peréu s'èro un pau repausa. Tre que ma maire ié pougè lou bèure, lou prenguè de sa man emé grando afecioun. Quand aguè feni de bèure: Mounte ei Frederi? ié demandè coume aco.

—S'es ana 'n pau repausa, respoudegùè ma maire.

—Pecaire! diguè alor moun paure paire, laissez-lou dourmi! E 'quéli qu'èron à soun entour, veguèron qu'en disènt aco, lou risoulet ié venguè sus li bouco. Es esta, pecaire! soun darrié risoulet. E d'aquéu risoulet, touto ma vido me n'en souvendrai. Roumaniho! Aco's esta la santo benedicoun que m'a douna, e me sèmblo que me pourtara bonur!

La vueio de sa mort, lou creseguerian sauva; parlavo coume s'èro esta gaiard, prenié ce que ié dounavian, e sa voues forto fasié restounti lou mas. —Deman, me levarai un pau! Poudès me culi de faiou, pèr m'amusa li desengrunarai. (Semblavo) tranquile coume la bello aigo! Pensas, dis,

de douna li rego que fau en terro. Aco's pas de jo,
dis, tout i semènço.

Pièi, coume ié disian qu'(aurian belèu la) plueio.

.....
Aguère la pensado de lou viha. Enjusqu'à miejo-
niu fuguè tranquile e repausè coume un agnèu. A miejo-niu,
pecaire, ié prenguè 'n marrit tussi que ié durè jusqu'à mort!
Entendeguère que disiè.

..... lou tussi ié calè, e ié prenguè
que nous meteguè'n touti dins l'amo. Eiça vers
li vuech ouro Moun Diéu! diguè, l'èr me manco, siéu perdu!
Vint minuto après soun amo s'envoulavo davans Diéu!

Oh! moun bon, moun bèu, moun paure vièi paire! Ah!
Roumaniho, Diéu aliuncho de tu de moumen coume aco!

Es mort sènso angounio, sènso lou saupre e quasimen
senso soufri! L'avié tant demanda de fes à Diéu! Es mort
sènso regrèt e sènso crento! Lou pus grand bonur que pos-
que m'aveni, fugue uno mort coume la siéuno!

Oh! mi bons ami, pèr saupre coume avié moun
paure paire, vous aurié faugu vèire à soun enta-
ramen! Tout lou de vantarié, tout lou
..... jouine e vièi, tout courreguè
ié rèndre li

.....
èro qu'uno voues pèr faire soun eloge: Tan de travai coume
nous a douna, tan d'eimino de blad ié sian ana querre!
E quau que rescountresse long de soun camin, li saludo e
cacalejavo em'éli, quand meme sarié 'sta un pichot enfant
d'un an! Tan de bon counsèu coume a douna! Tan de ser-
vice coume a rendu! Ah! Tan d'ange disien,
l'emporton dins lou Paradis!

Veritablamen, Roumaniho, noun pou la
bounta de cor e li qualita crestiano de moun paure vièi paire.

Tan d'afaire a fa dins sa longo vido, tan d'argènt prestavo pèr faire plesi un pau is un, un pau is autre e que i'an fa perdre, jamai, dins sa longo vido, a manda l'ussié en quaucun! Quant quaucun ié negavo ce que i'avié presta: Ame mai, disié, que me lou fagon perdre, que se lou fasiéu perdre! Aco èro touto sa venjèngo.

.....
Adiéu moun bon ami.

P. S. — Se pèr cop d'asard, èro encaro poussible, faudrié signa touti mis article Lou Felibre dou Mas, e noun de Bellovisto. S'es impoussible, tan pis.

23 octobre 1855

Cher Roumanille,

Te voilà enfin sur tes croutes, et d'ouvrier devenu patron, et tu commences à t'apercevoir que le plus embarrassé est quelquefois celui qui tient la queue de la poêle.

N'importe, et bon courage, et souviens-toi que ce dernier, en revanche, tâte de la sauce quand il veut. Bon courage, si tu n'es pas riche, tu as au moins la paix. Mais que des négociants et des plus huppés ont commencé avec moins que toi! De la prudence, comme tu dis, de la gaité, une ponctualité scrupuleuse à remplir ses engagements, de l'assiduité chez toi, et peu à peu tu viendras sur l'eau, tu prospéreras.

*Dieu prodigue ses biens,
A ceux qui font vœu d'être siens.*

Quant à moi je ne sais quand tout cela finira, je suis dans la pire des positions, je ne suis ni chez moi, ni chez les autres.

J'ai affaire à des individus que dévore la plus stupide cupidité, qui sont dans le cas de me faire manger beaucoup d'argent en pure perte, et d'empoisonner par la continuation de cet état précaire les plus belles années de ma vie. Ah! les cafards, les tartufes! Ils en sont bien, ceux-là, le prototype! Au diable!

Coume que vague, ai de soucit mi pleni braïo.

Je joins ici ma souscription au «Tombeau» de Bellot.

Aubanel me demande dans une lettre comment il faut provençaliser: Quai des Augustins. Dites-lui que c'est: *Quèi dis Augustin.*

Pas mai à vous dire. Adieu, le bonjour à tous.

Maillane, 7 décembre 1855

Mon très cher,

Je suis enchanté d'une foule de choses, de l'heureuse ouverture de ta boutique, d'abord, de la joie et de la confiance que ça te donne, de la lettre *félibrenco* de notre saint-Père *lou Pio*, de la bonne fin à laquelle arrive la restauration de Saboly, et enfin de l'arrangement de nos affaires. Oui, cher ami, me voici tranquille et heureux comme coq en pâte. Je n'ai plus de souci, j'ai suivi le proverbe

Croumpo pas e vigno plantado

J'ai acheté la paix, assez cher même (car nous avons été obligés, mon frère et moi, à faire toutes les concessions) mais, maintenant, grâce à Dieu, je n'ai plus à faire qu'avec mes amis. Me voici tout à mes amis: *Plago d'argènt es pas mourtalo.*

Votre idée de ré-éditer *li Capelan* me paraît bonne, *ad majorem linguæ gloriæ*. Mais comment traduirons-nous cette bienheureuse lettre, essayons.

Au subre illustre e respectable Moussu Roumanille.

Subre illustre, respectable, e subre-ounourable Moussu,

Coume, de la dignita dou sacerdoce e de l'oufice de proucurour dis amo, te siés, subre illustre e respectable Moussu, coustitua lou mantenèire e l'aparaire, as mes toun pensamen à n'escrivre un libre oupourtun, que tira au mole emé pèr titoulet Li Capelan, as vougu douna e manda au subre grand Pountife dins uno letro mai-que-mai soumessu. Verai qu'aquest, entre lis assidu pensamen e li souleccitudo dou supreme Pounteficat, n'a 'ncaro rèn poussu tasta de toun libre, mai de toun zele e de toun afecioun grandamen t'estrugo, e à tu, pèr mis paraulo, te fai, coume de juste, pèr lou presènt que i'as semoundu, li gramaci qu'amerites. E, coume gage de l'amour singuliero qu'a pèr tu, aquéu mai-que-bon Pountife i'a apoundu sa Benedicioun apoustoulico ; A tu meme, e à ta famiho, en touti aquéli pèr quau piou-samen e religiousamen l'as demandado' coume presage de touto la celesto graço, emé soun cor tant alargant de Paire, amistousamen l'a dounado.

Iéu, enterin, que fau ce que me coumando sa Santeta, de l'oucasoun bèn voulountié proufite pèr te proumettre l'es-provo de mi service, e pèr prega tant que pode lou Segnour que te mande lou bon e sant toustèms.

De tu, subre illustre e respectable Moussu, lou mai-que-umble e mai-qu'estaca serviciau

Doumerge FIORAMONTI.*

Je n'ai pas reçu le livre de Canonge dont vous m'annoncez la parution.

J'ai reçu ces jours-ci la visite de Monsieur Roland de Valori, un jeune seigneur démocrate qui m'a raconté sa vie avec esprit et éloquence, une vie intéressante et dramatique comme l'odyssée d'Homère et les aventures du Masque de Fer. Il voulait m'associer à lui pour la fondation d'un journal, à Tarascon, un journal scientifique, littéraire, et d'annonces, non politique, et assuré de la moitié des annonces judiciaires.

J'ai refusé. J'ai besoin de toute ma liberté et de tous mes loisirs pour mettre fin à mon poème. J'irai vous voir. Adieu.
Ton dévoué.

26 janvier 1856

Mon cher ami,

Si je ne vous écris pas souvent, tant à vous qu'à Aubanel, ce n'est ni par dédain, ni par bouderie de quoi que ce soit. C'est par paresse, et puis je vous l'ai répété vingt fois, je ne sais que vous dire.

Ainsi, par exemple, vous venez de m'écrire une magnifique lettre, toute pleine de nouvelles intéressantes; ça m'a fait beaucoup de plaisir. Mais moi, que puis-je vous répondre? Je ne sais absolument rien de nouveau. Autre chose, j'ai là, sur ma table, une douzaine de lettres qui attendent réponse: ça s'accumule, ça s'accumule, la tête me tourne de voir tout ce travail, et pour avoir plutôt fait, je ne réponds pas.

Ainsi Aubanel m'a dit plusieurs fois de mettre la main à la vie de Saboly; je n'y ai pas encore seulement pensé. Et pourtant mon esprit est toujours occupé. Ma tête n'est point paresseuse. *Mireille!* ah! ça demande plus de calme,

d'observations et de loisirs que vous ne croyez. J'achève le troisième chant.

Je suis très heureux du succès de l'*Armana*, mais que voulez-vous ? il m'est impossible de partager votre point de vue touchant les poésies qui doivent figurer dans ce recueil. Vous visez à un succès de couvent et de petit séminaire. Vous êtes bien heureux de trouver là-dedans une récompense à nos élucubrations provençales. Mais souvenez-vous que de ce cadre étroit il ne sortira jamais rien de grand et de vraiment beau. La poésie n'est pas là.

Du moment que le beau, l'amour et la liberté sont exclus d'un livre, ce livre est fade à coup sûr. Du moment qu'il faut plaire aux idées de gens qui se scandalisent des amours de Télémaque et d'Eucharis, mieux vaut se taire.

Je suis charmé et plein de joie de votre succès. Je savais que vous faisiez parfaitement besogne. A merveille ! Continuez ! assiduité, franchise, bon accueil, et les chalants vont affluer. Dieu d'ailleurs ne prodigue-t-il pas ses biens à ceux qui font vœu d'être siens. J'ai trouvé l'épigramme excellente. Quant à ma vie présente, j'ai beaucoup d'occupations.

Dites à Aubanel que je lui ai promis un article sur Saboly et que je tiendrai parole, car Aubanel est un trop brave garçon pour lui causer de la peine. Mais je ne le lui promets pas pour bientôt. Il ne faut pas croire qu'on soit toujours prêt à faire ces choses-là. On a beau faire, beau dire, la littérature n'est pas un métier. Si l'on veut composer à outrance, l'on n'a pas assez de bonsens pour attendre l'inspiration, on s'expose à faire des platitudes. C'est ce qui m'est arrivé toutes les fois que j'ai voulu écrire sans être inspiré. Que diriez-vous, si je vous disais que je rode quelquefois un mois autour d'une strophe ?

J'ai eu Garcin ici plusieurs jours. C'est toujours un excellent ami. Ne craignez rien. Il ne deviendra pas fou. Je l'ai

encouragé à s'occuper de sciences, surtout de médecine. Garcin peut devenir un fameux médecin, et lui encore aurait là le moyen de se tirer de la chaîne.

Je vous embrasse tout cordialement et je retourne à mes maçons.

Maillane, août 1856

(Mistral transcrit une poésie d'A. Dumas *A Roumanille e à Mistral, mi bons ami.*)

Cette pièce est charmante, oui, et digne du Félibrige, mais il est de tout point impossible d'imprimer les deux ou trois barbarismes qui s'y trouvent. J'ai tâché de corriger. Vous essaieriez mieux; si le poète veut s'en charger lui-même, à merveille; mais s'il résiste, il n'y a pas à balancer, passez outre! imprimez avec corrections; j'en assume la responsabilité.

En plourènt, peut se tolérer; mais *mèro*, impossible.

Il m'a semblé que:

*O ma Prouvènço, dous retraire
De ma mai que m'a tan ama,**

rendait bien son idée. *Retraire*, ressemblance, *ma mai*, ma mère; à Tarascon et à Valabrègue, qui ne sont pas loin de chez nous, on dit *ma mai*, par abréviation, comme on y dit aussi, *moun pai*, *bèu frai*, *vole fai faire acò*, *vole vèi s'acò marcho*, etc. *Jalouze* est bien provençal. Si pourtant Dumas résistait, passe pour *jalousio*. *Sor* peut aller pour *sœur*.

Vous voulez un piédestal pour Adolphe. Que mettrons-nous là? Je ne suis pas fort en sculpture de bas-relief. Ceci pourrait-il aller?

Veici uno poulideto flour d'un enfant de la Prouvènço esmarra dins li nèblo de Paris, e que mai que d'un cop, dins aquéli nèblo, a fa clareja li rai lusènt e calourènt de noste bèu soulèu. Adofo Dumas, lou pouèto de Cabano, l'atour de ... etc., etc., èro vengu passa quàuqui mes en ribo de Durènço. Lou menistre de l'enstrucioun publico l'avié manda pèr acampa li vièi cant populàri de Prouvènço.

Avié adu de Paris uno tourtoureleto qu'èro, se pòu dire, un Fènis d'auceloun. Avié'no tan bello counèissenço, e pèr soun mèstre moustravo talo amour, qu'èro pèr lou pouèto uno amigo pulèu qu'un passo-tèms ! Ie mancavo que la paraulo... Aquelo tourtoureleto, un chinàs de bouchié l'estripè, un jour de malur. Adofo Dumas n'aguè lou cor tranca. Sis ami, qu'avien counèigu l'aucèu, plagneguèron sa malemparado... E en responso i vers de sis ami, éu plourè mai soun dòu coume anas vèire.

*Ounour au Prouvençau que n'a pas desdegna d'apoundre à sa courouno de poète francès uno floureto felibrenco ! **

Je suis charmé que Gaut se charge de la biographie Bellot; encouragez-le, ça m'embêtait.

Je vous salue de tout mon cœur et retourne à mon aire.

25 juillet 1857

Mon cher ami,

Je m'étonne d'une chose, c'est que Mathieu n'ait pas écrit à Aubanel à propos de l'*Almanach Provençal*. Mathieu émoustillé sans doute par vous, m'écrivit dernièrement pour me demander si je me chargerais d'attacher le grelot; que

si je reculais, lui s'avancerait, etc. Je lui répondis que j'étais bien aise de le voir entrer dans la mêlée et que je me reposais sur lui du soin d'entamer la bataille. Je lui traçai son plan de conduite. Je l'engageai à demander à Théodore combien il nous en coûterait pour faire imprimer un almanach de la taille de celui de l'an passé. Mais vous connaissez Anselme, il est tout feu sous votre main; à Chateauneuf, il retombe dans la nonchalance. Il n'y a que lui, pourtant, qui puisse, en l'état des choses, faire la proposition à notre terrible. Je crois qu'il le fasse, si de votre part vous prenez la plume pour lui en dire un mot.

Puisque pour 335 Frs. Séguin imprime votre *Campanié* sur beau papier, à mille exemplaires, m'est avis que l'Almanach ne devrait pas coûter grand-chose. Mais, vous le comprenez, ceci n'est pas tant une affaire d'argent qu'une manière de proclamer l'indépendance des auteurs à l'égard de l'éditeur.

Il paraît que monsieur Aubert, l'*aumounié di Troubaire*, va publier ses œuvres.

E zóu, sus lou mouloun !

Vous faites bien de polir et d'épousseter Fanot; ainsi que je vous le disais, tâchez d'enrichir les rimes. Dans un poème burlesque on fait plus d'attention à cette qualité que dans les autres genres et cela s'explique: là, le fonds est ordinairement peu de chose, le vêtement est tout. C'est la comédie chaussant l'ambitieux cothurne pour simuler, *pèr engaugna* les grandes enjambées de l'épopée. Comme vous avez vu, je corrige les épreuves des *noëls*. Aubanel a persisté, à ce qu'il paraît, à réimprimer Peyrol, *lou tarnagas de la nativita*, mais ne m'en a pas soumis les épreuves. Il a craint sans doute pour son fétiche une retouche un peu trop forte, un

regrattage un peu trop âpre. Son livre ne serait pas mal sans cela, mais *lou peirou vai mascara lou rèsto*.*

Assez d'esprit comme ça!

Bonjour et bonnes nuits.

(Septembre 1857)

Mon cher,

J'ai été très étonné que vous n'avez pas reçu mon envoi, comme aussi de ne pas avoir reçu le vôtre, en temps et lieu. J'ai reçu vos deux paquets d'épreuves, ensemble, samedi soir. Vos livres, au dire de mon porteur, furent portés chez Théodore. Vous devez maintenant les avoir. Il y avait dedans un envoi de ma part, une lettre de Dumas que vous me renverrez, etc.

J'ai promis dans ma lettre à ce dernier de lui envoyer les épreuves; envoyez-les lui, puisqu'il y tient. Ça se conçoit. J'avais mis ma réponse à Dumas dans le dit paquet, afin que vous y mettiez l'adresse, et la jetiez à la poste.

J'ai relu trois fois la pièce de Martin à Saboly; je suis arrivé péniblement à comprendre ceci: qu'il était désormais inutile d'[écrire] des vers provençaux, que pour nous la poésie n'existait plus, et que nous devons nous taire. Si Martin n'a pas voulu dire ça, je ne sais ce qu'il a voulu dire.

...*La Prouvenço dis escolo, qu'as basti di man de Rebou* *
énigme impénétrable!

Si pourtant j'ai deviné la pensée de Martin, je vous avoue que l'impression de sa pièce dans notre *Armana* est un nonsens. Nous faisons notre possible pour réhabiliter notre poésie et notre langue; tel est le but du *Félibrige*; et un félibre

vient chanter le contraire! Ça jure; et si nous laissons la discorde entrer au camp, adieu!

Vous lui direz donc mon avis, puisqu'il a bien voulu le prendre. Martin est assez riche de fonds et de forme pour ne pas nous refuser son concours sous d'autres espèces.

Que diable! on est *Felibre*, ou on ne l'est pas! On ne peut pas servir deux maîtres.

Vous coordonnerez vous-même les pièces.

J'irai peut-être à Avignon la semaine prochaine.

Je trouve tout cela parfaitement imprimé.

Je vous salue.

8 avril 1858

Mon cher ami,

Je vous envoie ci-inclus deux choses; une consultation et des vers destinés à votre fête avignonnaise.

La première est d'un brave paysan qui mériterait assurément une récompense honorifique pour le progrès qu'il a fait faire à une culture. Vous la soumettez au président de la Société d'Agriculture du Vaucluse, ou à toute autre personne compétente, afin de connaître la marche à suivre pour arriver au résultat. Vous êtes membre de la dite société: montrez que vous l'êtes. Vous me répondrez là-dessus.

... C'est bien décidé! [j'irai à Paris] si Dieu veut, à la fin de cet été. Il est bien évident qu'un jour ou l'autre de ma vie je devais aller voir Paris: tout autre, à ma place, y aurait déjà été; or, ayant un livre à faire imprimer, je dois profiter de l'occasion, et utiliser ce voyage. Je suis admirablement prêt pour cela: je n'ai pas d'affaires pressantes, j'ai à Paris de nombreuses connaissances; j'y vais.

CORRESPONDANCE MISTRAL-ROUMANILLE (1043) 201

Voici la pièce que vous aurez la bonté de présenter à M. Imbert. Je pense que ça pourra aller. (Suit le texte de: *Tout vèn de Diéu e de l'araire*. Voir les *Poésies Inédites* de Mistral.)

Paris, 2 septembre 1858

Mon cher ami,

Dimanche, vers les sept heures et demie du soir, nous sommes allés chez Lamartine. Je dois te dire que Dumas lui avait, quelques jours auparavant, demandé la permission de m'introduire. Dumas lui avait exposé aussi le plan, le sujet, les péripéties et la forme de mon poème. Dans un salon assez joli, tout tapissé de tableaux, ouvrages de Mme de Lamartine, nous attendîmes quelque temps l'arrivée du grand homme... Il soupa. Tout à coup, la porte s'ouvre, et un grand vieillard, à tête magnifique, à noble démarche, vient nous souhaiter la bienvenue. C'était lui, tel que je me l'étais figuré en lisant ses écrits. Il me mit tout de suite à l'aise, s'assit à côté de moi, et me dit qu'il était d'autant plus charmé de me connaître que Dumas et Reboul, à l'insu l'un de l'autre, lui avaient fait de moi le plus grand éloge. Reboul, dit-il, m'a cité trois noms: Roumanille, Aubanel et vous, un *dramatique*, un *lyrique* et un *épique*. Et, ce disant, il prit sur la cheminée un cigare et l'alluma. Après avoir parlé quelques instants de la Provence, du provençal, d'Arles, de la Crau et de la Camargue, pays qu'il aime beaucoup, il me pria de lui dire quelques strophes de *Mirèio*, non, dit-il, pour comprendre le sens, mais pour juger de l'harmonie. Je lui récitai les quatre ou cinq premières strophes du premier chant. Il en fut ravi, et trouva cela bien plus doux que l'italien. Alors

entrèrent sa nièce, sa sœur, Dargaud, l'historien de Marie Stuart, et un autre monsieur. Lamartine leur dit le plaisir que lui avaient causé mes vers, et on me fit répéter mes strophes. Un effet inouï: la nièce de Lamartine, une jeune femme de vingt-deux ou vingt-cinq ans, était (sans forfanterie) suspendue à mes lèvres: « Que c'est joli, que c'est doux, etc. », à tel point que la comtesse de Peyronnet, bru de l'ancien ministre, belle jeune femme d'une trentaine d'années, étant entrée avec ses deux filles, on voulut que je redise encore les mêmes strophes à la nouvelle venue. La comtesse de Peyronnet est anglaise, — *quàu tron vous a pas di qu'à mesuro qu'acabave moun couplet, la bello escoutarello se viravo devers lis autri damo, e ié venié*: Je crois que cela signifie: *Je chante une jeune fille qui, etc., — humble écolier du grand Homère, — car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres, etc.*, et ainsi de suite, avec une facilité, une grâce qui nous émerveillèrent. Le reste de la soirée se passa à me questionner sur mon village, mon genre de vie, etc., etc. « Je compte bien, me dit Lamartine, que vous m'enverrez votre ouvrage, et je vous *écrirai*. Imprimez sur beau papier; ici on y tient beaucoup. » Et voilà; ça s'est bien passé, Dumas en était ravi.

Quant à Mery, nous n'avons pas... Vous signerez les prospectus... J'ai cherché Garcin; Garcin [habitait] dans la rue d'Enfer; il avait [quand] j'y suis allé quitté depuis ... ce logement et il n'a pas donné sa nouvelle adresse, de telle sorte qu'il est perdu pour moi.

Dumas a fait de nouveau pour l'*Armana* une superbe pièce, une pièce qui peut faire décupler le nombre de ses acheteurs.

Nous allons un de ces jours chez Taride lui proposer d'afficher perpétuellement sur sa boutique: *Librairie provençale*.

Je vous embrasse; lisez, si vous en avez l'occasion, ma lettre à Théodore; je voudrais lui écrire aussi, et je lui dois une lettre, mais à Paris on vit en courant, tout se fait à la hâte, les jours filent comme chez nous les heures.

Adièu, moun bèu.

Été 1858

L'épître d'Autheman au curé de Malevon est charmante. Mais son *curat de Gardano*, quoique facilement et bien raconté, ne vaut rien. Outre qu'il n'y a aucun sel dans cette mauvaise et grossière farce, il est indécent de mettre en scène un curé et un vicaire si bêtes; il est inconvenant de faire donner des *calottes* par un archevêque. Ça ne doit pas s'imprimer, pour l'honneur de l'*Armana* et d'Autheman.

Quelle drôle d'idée! vos *cese* sont parfaits; c'est admirablement raconté. Vous ne faites que croître et embellir, comme la pâte dans les mets.

Les vers de Louis Jourdan sont trop médiocres pour être imprimés à part. Ils ne peuvent figurer que dans une *revue* des divers journaux qui ont applaudi l'*Armana*.

La vie de Saint Benezet et son pont doit former un article sérieux que je garde pour l'an prochain.

La version que vous m'envoyez est trop fautive pour être publiée ainsi. Nous traduirons ça en langage moderne. La *Gatouno* de Mathieu n'a ni queue ni tête, *ni sèn ni centeno*, son *d'amour me plais lou dous parla* a besoin d'être refondu. Ne mettez pas ces deux pièces.

Complétez le *mortuorum* avec ce que Roumieux m'envoie touchant Bonnet.

13 septembre 1858

[Mistral transmet à Roumanille la pièce de vers que Dumas vient d'écrire en l'honneur de Napoléon III et qui est intitulée: *Li paisan de Prouvenço à Napoleon III.*]

Loué soit Dieu! vous voilà remis, tant mieux! Voici, n'est-ce pas? un gros bâton dans les roues de l'*Armana*, et la pièce de Dumas vous paraît dure à digérer. Vous vous effrayez, vous voyez devant vous s'élever des montagnes. Exagération et faux calcul! Les journaux blancs, dites-vous, ne parleront plus de l'*Armana*. Cela nul ne le sait, et si l'*Armana* est meilleur, tant pis pour les journaux blancs. D'ailleurs l'*Armana* n'attend plus son succès des journaux. Son succès est fait; ceux qui ont acheté jusqu'ici notre petit livre ne l'ont pas acheté en hommes de parti, mais seulement pour le plaisir de lire du provençal et du bon provençal. D'ailleurs le public auquel nous nous adressons et auquel nous devons tendre de plus en plus, c'est le peuple, c'est la masse. Là est l'avenir de la langue provençale. Or, une publication qui s'adresse à une masse, doit refléter l'esprit de cette masse, dans ce qu'il a de bon et d'honnête.

Quoiqu'on en puisse dire, le plus grand nombre est pour la stabilité du gouvernement actuel; et si l'on veut considérer un instant, de bonne foi, ce qui arriverait, si l'état de choses actuel tombait, on recule d'horreur! Et rappelez-vous bien cela! après ceci, l'horreur seule est possible!

La pièce de Dumas indique un sens des plus droits, et un cœur des plus honnêtes. Elle n'est pas adlatrice, elle n'est qu'historique. Elle ne blesse personne, elle prêche énergiquement l'union, la concorde. Elle est hautement moralisatrice. Dans nos pays labourés et ulcérés encore par les guer-

res civiles, il fallait du courage pour émettre ces idées, et au fond de son cœur, tout honnête homme dira: Dumas a raison.

Voici mon criterium: votre père et le mien, deux hommes vertueux, auraient dit, en entendant ces vers *acò's bèn di!*

Après ce but moral, voici le résultat matériel. Vous allez tout de suite et avant tout, faire tirer trois épreuves de cette pièce. Ces épreuves seront lues et traduites à l'empereur par le secrétaire de l'impératrice. Il est probable que nous obtenions aussitôt une subvention pour décupler notre tirage, et mettre le livre à cinq sous. Nous aurons tout au moins le droit de faire un dépôt de douze *Armana* dans chaque bureau de tabac de Provence, et là est le succès.

Voilà la vérité, et ce qu'il faut faire. Dans le système contraire, Louiset ferait des miracles, il changerait les pierres en pain, qu'il serait criminel d'en parler. Absurde!

Ai-je empêché, l'an passé, l'excellent monsieur Poussel de décocher ses épigrammes à la république?

En somme toute la question est là: si la pièce de Dumas a le succès que j'en attends, nous triompherons malgré tout. Dans le cas où l'on n'y ferait pas cas, nous sommes à temps à ne pas l'imprimer. Mais pour cela, il faut s'y mettre tout de suite.

Je vous envoie une pièce d'Ayasse, qui, avec les retranchements et changements que je lui ai fait subir, a du caractère. Il faut encourager les disciples, il faut en faire. D'ailleurs je lui avais promis l'impression de sa pièce.

Il est bien fâcheux pour moi que je ne sois pas resté quelques jours de plus à Paris, Aubanel me l'écrivait. Autran c'était un mecène, comme Dumas a été pour moi un Gallus.

Roumanille, songez bien à cela! N'attachez pas une renaissance littéraire à un vieux tronc; laissez faire à la Providence qui envoie les idées comme les fruits.

Adieu. Je vous porterai un jour *Provence* de Dumas, un

écrit de la comtesse de Vernède et de la musique d'Emile Albert. Dumas voudrait savoir si vous ne pourriez pas lui vendre quelques *Provence* ?

Toto corde.

P. S. — Dumas voudrait le *caractère* des poésies, dans l'*Armana*, un peu plus petit.

*Maillane, 3 février 1859 **

Moun bèu,

Eh! coume n'en vai, dempièi la bello festo?... pas mau, parai? Eh! bèn, sabes que fau faire? Dimenche, aquest dimenche, es Santo Agueto! parte d'Avignoun emé Mounié, emé Martin lou pindarique, e vène dina 'mé iéu. Acò vous espassara. Auriéu envita Aubanèu, mai Aubanèu dèu èstre parti pèr Pèiro-rue. Ié mandarai peréu un mot de letro à Roumieux, e faren fèsto de felibre.

En esperant que la garnituro dóu libre miéu fugue lèsto, rèn vous empacho de n'en faire metre en pajo e courdura quàuqui dougeno. Ansin sara pulèu en vènto.

A prepaus! vole pas que ie metes lis armarié avignou-nenco, coume uno fes me l'aviés fa senti. E tout ce qu'aurai pas vist, de la garnituro, dóu titre, de la taulo, volé que me lou mandés.

Adiéu, que ?

Toun bon ami.

P. S. — Moun bon! me vèn uno idèio, — que sara, crese, bèn vengudo encò de toun amo generouso e autamen felibrenco. — Veses que Reboul es à Nîmes l'empuraire de la souscripcioun Lamartinenco ... e dins tóuti li countrado li

pouèto soun esta sis ami. Sarié bèu que sus li proufié de l'*Armana*, li felibre mandèsson cènt franc à Lamartine, em'uno pichoto pèço de vers, signado Roumaniho, Mistral, Aubanèu, Martin.

Sarié bèu. Me diras, Dimenche, ce que n'en penses!

28 février 1859

Mon brave,

Tout va bien. Mon livre a été très goûté à Nîmes. Reboul est des nôtres. J'ai reçu une très belle et très flatteuse lettre de G. de Flotte. Nous aurons dans la *Gazette du Midi*, un article de l'abbé Bayle.

Je vous envoie une liste de bonnes adresses. Remettez au porteur cinq exemplaires pour moi. Demain Dimanche, je vais voir Roumieux à Beaucaire. Roumieux me dit que vous y serez. L'abbé Barnoin est venu me voir aujourd'hui. Je vais à Nîmes Lundi.

Adieu.

[Début mars 1859]

Envoyez, mon cher Roumanille, cet exemplaire à Louis Jourdan, sans faute. Ça va bien. J'ai reçu une lettre superbe d'Autran et une lettre adorable de Dumas, et une de Moquin-Tandon, etc. La semaine prochaine, je vous porterai cela. Dumas me dit d'en adresser des exemplaires à Thiers et à Mignet. Il nous faudrait les adresses, mais on pourrait envoyer à l'Institut. Je vous verrai pour ça. Dumas me promet

un beau succès et un beau bruit à Paris, quand j'irai. Il paraît que Jasmin a la puce à l'oreille. Il va donner des séances à Paris, payantes! J'en donnerai aussi, mais gratuites.

Adieu! Hozanna!

Paris, 30 mars 1859

Mon cher et tendre,

J'ai reçu le ballot de *Mirèio*. Cinq ou six exemplaires se sont [abîmés], maculés de taches de vin, provenant d'une futaille crevée. J'ai fait mes réclamations, mais ces êtres des Messageries sont si minutieux, si lents, si durs à la desserre, si ennuyeux, qu'il peut se faire que je ne sois pas indemnisé.

J'ai fait mes dépôts, voici: 13 chez Désobry, 13 chez Bourdillat, 13 chez Aubry, rue Dauphine n° 16, 13 chez Castel, passage de l'Opéra, 13 enfin chez Taride. J'ai dit à tous ces messieurs qu'ils régleraient avec vous. J'ai stipulé le 20 % et le 13°.

Désobry a été le plus récalcitrant, mais enfin il a fini par accepter.

Vous pouvez trouver, à Avignon, que les compte-rendus se font attendre, c'est vrai. Je le savais, avant de partir, et vous saurez, mes chers amis, que Paris ne se prend pas d'assaut. De plus *Mirèio* n'est pas un almanach, il faut du temps pour lire, et du temps pour écrire; mais je vous affirme que les articles viendront.

L'essentiel, et c'est mon occupation journalière, c'est de mettre des exemplaires en bonnes mains. Je fais en ce moment-ci mes semailles. Le grain germera lentement, mais il germera, il germe déjà.

Ne vous inquiétez donc pas. J'aurai de bons et beaux articles et dans tous les camps. Mais, je vous le répète, on

ne peut, on ne doit ici rien brusquer. Les parisiens... la réclame, l'ambition, de... il faut les laisser aller d'eux-mêmes.

« Tu verras! » me disais-tu, cher... « Au mois d'août quand je serai à Paris, *li boulegarai coume...* » Je t'y attends, mon brave! *N'es pas d'or tout ce que lusis.* Ainsi un... critique aura fait un article flambant sur toi, je suppose. Crois-tu que cet article va paraître tout de suite? Pas le moins du monde. Il se trouvera cinquante petites choses, nouvelles, théâtre, politique, etc., qui passeront avant, et ton article attendra son tour. Ainsi l'article de Dumas était au bureau du journal *La Patrie* avant mon arrivée. Il a paru huit ou dix jours après.

N'importe, je suis très très content des résultats déjà obtenus. Je sais que MM. tel et tel sont enchantés de *Mirèio*, et que, dans un moment donné, ils en parleront haut et bien. Ça me suffit.

Quant à la fameuse bombe avignonnaise, elle se fait, selon moi, bien attendre, je te le dis franc comme l'or. Il me tarde que mes démolisseurs se mettent à l'œuvre. Crois bien, cher ami, cher Roumanille, crois bien, cher Théodore, que la critique de ces messieurs n'influera en rien sur les jugements que Paris portera sur moi. Je ne regrette qu'une chose, c'est que le nombre des lecteurs de cette revue soit si petit. Car il serait bon qu'un débat, qu'une lutte s'engageât sur *Mirèio*. Ça ne ferait pas tort à cette pauvre fille. *Bèn d'ounour ie sarié.*

Je ne me souviens pas d'avoir vu de billet à Désobry dans ta lettre. S'il y avait quelque chose d'important, écris le lui directement. Je vous embrasse tous et de tout mon cœur; il me tarde de revoir ma Provence et de rentrer dans mon repos. Ce bruit, cette vie de courses, de bavardage et de restaurant m'ennuie.

Adieu et bonne nuit. Je vais me coucher.

Maillane, 14 juin 1859

Mon cher ami,

Mirèio est *chabido*, tant mieux ! A une autre ! Ne t'avais-je pas dit, en passant à Avignon, que Buloz m'avait dit avoir écrit à M. Saint-René Taillandier pour un article sur *Mirèio* ? C'est à propos de cela qu'un dimanche, m'ennuyant chez moi, je partis pour Montpellier où je vis l'illustre professeur. Il me reçut fort bien, nous causâmes demi-heure, de toi, de moi, de Garcin, *d'aqui, d'ou resto*, et je repartis le même jour.

J'ai envoyé mes sommaires à Charpentier. Charpentier m'écrit qu'il a porté *Mirèio* à l'imprimeur. J'attends incessamment les épreuves. Tu t'offres avec bonté pour corriger ces dernières. J'en serais, tu le comprends, très heureux. Mais est-ce bien possible ? Il est indispensable que je les voie ; j'ai à faire un certain nombre de petites corrections, soit au texte, soit à la traduction ; et si après moi, il fallait les faire passer par Avignon et les y faire séjourner, ce serait très long. Enfin, voilà l'inconvénient. Si je vois plus tard que ton concours me soit indispensable pour ce travail de lynx, je tâcherai d'obtenir des facilités pour cela.

Je suis tout à ton service pour les corrections des épreuves de tes *Oubreto*, tout autant, bien entendu, que les miennes ne suffiront pas à me crever les yeux.

Quant à la préface de tes *Flour de sàuvi*, ne t'en inquiète pas. C'est un travail qui n'a pas besoin de longues études pour être exécuté. Il me suffira d'être aiguillonné par l'imprimeur. Tu sais que nul au monde n'est plus que moi plein de mon sujet, et que nul au monde ne t'apprécie comme moi.
Ansin, tèn-te siau !

J'ai passé mes fêtes de la Pentecôte avec Ludovic Legré.

Il m'a apporté un excellent article de la *Revue de Marseille* sur *Mirèio*. C'est un recueil des jugements de la critique parisienne, y compris une longue citation de Lamartine. C'est de l'abbé Bayle.

Garcin m'écrit que son article, destiné au *Magasin de Librairie* est prêt. Charpentier lui a dit qu'il l'insérerait dans six semaines, ou deux mois, c'est-à-dire, aux approches de ma *segoundo espelido*.

Ma traductrice anglaise m'écrit de son côté qu'elle a déjà translaté dans sa langue cinq chants de *Mirèio* et elle me paraît, de plus en plus, passionnée. Tout va donc bien, et le bon Dieu est avec nous.

Et maintenant, me diras-tu, que penses-tu faire à l'avenir?

Mon cerveau commence de nouveau à bouillonner. Il ne me manque plus que quelques *escourregudo* aux lieux prédestinés à encadrer les scènes de mon futur poème, et je me mets, si Dieu me prête vie et calme, à l'œuvre la plus belle.

Quant aux dépositaires de *Mirèio*, hâte, hâte les rentrées: tu peux maintenant parler haut, comme les parisiens te parlent à toi-même. Je voudrais au plutôt satisfaire Séguin.

Je t'embrasse, adieu.

LE PELERINAGE DE SAINT-GENS

Dans une gorge reculée du département de Vaucluse, est un pauvre et petit village, qu'on nomme Le Beausset, perché comme un nid d'aigle à la cime escarpée d'un mamelon. Ce lieu que bordent les précipices et qui n'est accessible qu'au bâton ferré du montagnard et au pied prudent de la mule, est peut-être aussi curieux et non moins pittoresque que maint endroit de la Suisse vantée par le touriste parisien qui ne croit trouver la nature chez elle que dans les glaciers d'Unterwald.

Rien n'y manque en effet de ce qui rend sublime et grandiose l'œuvre du créateur: roches lointaines capricieusement percées, découpées, dentelées comme par les géants en villes fantastiques, aux châteaux crénelés, aux innombrables obélisques, en monstres accroupis, en nefs colossales échouées sur des écueils; échos babillards qui se redisent sans cesse et de proche en proche les confidences des voyageurs, brusques échappées de vue vers de magnifiques horizons, et sur tous ces accidents variés, un ciel bleu de Provence et une empreinte de souvenirs saints qui fait de ce désert comme une terre sacrée.

Or dans les premières années du XII^e siècle, un bel enfant, à peine âgé de douze à quinze ans, se frayait un chemin dans l'étroite vallée qui cotoie le Bausset et va se perdre

en se creusant à pic dans une aride solitude. Il était vêtu de bure comme les laboureurs et remontait le lit pierreux des ravines, poussant devant lui deux vaches avec un aiguillon de bouvier.

A l'ardeur dont il gravissait la montagne, à son œil étincellant, à sa figure douce mais grave et décidée, on reconnaissait qu'il n'allait pas, comme à l'accoutumée, labourer le champ de son père, mais qu'un noble sentiment enflammait son cœur, qu'une forte résolution stimulait sa marche.

C'était, suivant la tradition populaire, l'unique fils d'un pauvre laboureur, ayant nom Bournareau, et d'Imberte son épouse, vivant tous deux péniblement du travail de leurs mains dans la petite ville de Monteux. Sois donc joyeuse et glorieuse dans ton obscurité, ô ville de Monteux, puisque tes collines inconnues ont donné le jour à deux modestes et francs amis du peuple, à Saint Gens et à Saboly. Laisse les grandes cités s'enorgueillir des mortels célèbres nés dans leurs murailles: malgré le fracas qu'ont fait ces hommes dans leur vie, le peuple a oublié leur nom. Mais le pâtre du midi entonne toujours avec allégresse les joyeusetés pieuses de Saboly le vieux chantre de Noël, et les pauvres fiévreux de Provence viennent en foule tous les ans déposer leurs actions de grâce au tombeau de Saint Gens.

Pour revenir à notre histoire, on lui avait donné ce nom à cause de sa beauté, car *gens* veut dire gentil et le mot était souvent employé dans ce temps-là. Brûlant d'une foi vive, dès l'âge le plus tendre, et voulant embrasser l'état monastique, il visita dans ce dessein plusieurs couvents de cénobites; mais leur règle parut trop bénigne à sa ferveur toute juvénile, et il fut se plonger dans un désert, résolu d'y livrer son corps à toutes les austérités de la vie ascétique et son âme aux ineffables voluptés de la contemplation.

Le jeune ermite vécut là sept ans de racines et de fruits

sauvages, faisant son lit des aspérités d'un rocher, partageant ses jours entre la prière et les travaux rustiques. Maintes fois, sur les pics les plus ardues et les plus hauts de la montagne, on le vit, les mains tendues vers le ciel et ses noirs cheveux enveloppés d'un nimbe de lumière, s'élever en ardentes extases aux sources de l'éternel amour.

Il descendait ensuite, embrasé d'une charité nouvelle, il visitait les habitants misérables des collines environnantes, leur distribuait avec de consolantes paroles le froment qu'il récoltait et le lait de ses vaches, leur apprenait enfin à goûter les joies pures dont la nature a mélangé leurs pénibles labeurs.

Cependant une grande sécheresse désolait Montoux sa patrie: depuis sept longues années il n'était pas tombé une goutte d'eau sur les terres arides qui s'étendent au pied du Mont Ventoux et l'accablement, la disette et les maladies, suites inévitables du premier fléau, avaient fait de ce pays naguère si riant, un pays comme frappé de malédiction. Incessantes prières, processions dans les champs, pénitence générale, tous les moyens si puissants auprès de Dieu dans les temps ordinaires, avaient été employés en pure perte, et les montelais, à bout de ressource pour ouvrir ce ciel d'airain, ne savaient plus vraiment à quel saint se vouer, lorsqu'une idée lumineuse arriva, comme inspirée, à quelques habitants.

Il s'aperçurent que la sécheresse durait depuis sept ans, précisément depuis l'époque où un enfant du nom de Gens avait disparu, sans que personne sut ce qu'il était devenu; ce fut l'étincelle qui finit par embraser une forêt: on attribua unanimement à l'absence de l'enfant les calamités présentes par lesquelles la colère céleste voulait venger, sans doute, l'oubli d'un innocent ou manifester hautement les vertus de quelqu'un de ses serviteurs.

On fut donc en foule prier les parents de saint Gens

d'aller à la recherche de leur fils. Sa mère avait passé dans les pleurs et les gémissements le temps écoulé depuis sa disparition. Renouvelant sa douleur, elle se mit en marche, et par monts et par vaux ses sanglots et ses cris demandaient son fils à tous les coteaux inabordables, à tous les antres du désert. Elle s'enfonça de plus en plus dans les montagnes et s'engagea dans les détours de l'étroite vallée du Bausset, décidée à marcher devant elle jusqu'à ce qu'elle rencontrât mort ou vif, celui qu'elle cherchait. Mais arrivée au lieu sauvage qui est maintenant le rendez-vous des pèlerins, elle aperçut au penchant d'une colline un jeune laboureur, suivant dans le sillon sa charrue que traînaient un loup et une vache.

* * *

Un jour qu'il labourait, un loup affamé s'était précipité sur une de ses vaches et, l'ayant dévorée, Saint Gens pour le punir, dit la légende, et pour compléter son attelage dépareillé, l'avait dompté par sa merveilleuse influence, l'avait attaché au joug et soumis à l'aiguillon. C'est ainsi du moins qu'il est représenté dans ses images, tantôt piquant le loup qui regimbe et tantôt agenouillé sur un tertre, soutenu par une vache et par un loup.

Saint Gens ayant aperçu sa mère, quitta son travail et courut se jeter à son cou: ils restèrent longtemps embrassés et fondant en larmes... A la fin sa mère lui fit de tendres reproches sur son abandonnement: « Que vous avions-nous fait, lui dit-elle, ô mon fils, pour nous quitter ainsi; laissez-vous attendrir aux larmes d'une mère; venez rejoindre un père accablé de chagrin ».

L'anachorète lui répondit: Ma mère, vous voudriez en vain me faire retourner: l'ordre de Dieu m'appelle dans ce pays; je lui serais infidèle si je suivais votre avis.

Il fit alors visiter à sa mère tous les lieux qu'il sanctifiait par ses pénitences, et comme elle avait une grande soif, il implanta ses deux doigts dans un rocher et en fit jaillir une source d'eau et une source de vin.

Il finit pourtant par se rendre aux supplications touchantes de sa mère éplorée, dit adieu à sa chère solitude et descendit vers Monteux; et voilà que par tous les endroits dont ils traversaient le territoire, les cloches s'ébranlant d'elles-mêmes, sonnaient à grande volée, les oiseaux par bandes innombrables accouraient gazouiller sur les arbres du chemin et de sombres nuages descendaient avec lui vers les plaines desséchées: A peine eut-il touché la terre de Monteux qu'il vit au loin les petits enfants de la ville venant en procession à sa rencontre avec croix et bannières en tête et chantant ses louanges; ni plus ni moins qu'on fait au vieux saint de la paroisse. A cette vue sa modestie ne put soutenir tant d'honneur et, afin de s'y dérober, il allait fuir vers ses montagnes, lorsque sa mère le retint par le bras. Mais le ciel venait de s'apaiser et en ce moment une abondante averse annonça au peuple que la fin de l'épreuve était venue.

Mais la mission de Saint Gens venait aussi de s'achever et, étant retourné dans sa retraite, il y creusa sa tombe dans laquelle peu de temps après il s'endormit pour l'éternité, le 16 mai 1127.

Durant plusieurs jours des chœurs célestes firent, dit-on, entendre dans le désert des chants mélodieux, se mouvant dans une lumière plus pure et plus subtile que celle du soleil et répandant de leurs robes aériennes les parfums les plus suaves. Quant au pauvre attelage, privé de maître et de pasteur, il se dispersa dans les montagnes, et la vache vint longtemps encore s'abreuver dans l'auge que Saint Gens lui avait creusée dans le roc.

Après sa mort les pâtres de la montagne, édifiés par sa

résignation, ses pénitences et sa vie innocente, et les montalais émerveillés par l'éclatant prodige qui leur avait rendu la vie, furent les premiers qui dans leur admiration et leur enthousiaste reconnaissance lui rendirent les mêmes honneurs qu'aux bienheureux. Le bruit de ses actions étonnantes se répandit de proche en proche, son influence auprès de Dieu grandit de jour en jour, une chapelle s'éleva sur son tombeau et bientôt de toute la Provence on vint demander à son intercession la fin des sécheresses et la guérison des fièvres ardentes qu'engendrent nos paluds putréfiés par le soleil.

Il serait curieux de rechercher les causes qui dans tous les pays et dans tous les temps entraînent les populations dans les rochers, dans les solitudes, lorsque le sentiment religieux les domine. Ainsi, sans sortir de la Provence, nous voyons la sainte-Baume cachée dans les montagnes au milieu d'une antique forêt qu'au récit de Lucain, César lui-même dût frapper de la hache pour dissiper la sainte horreur dont furent saisis ses guerriers à l'aspect de cette retraite obscure et silencieuse. Les saintes Maries sont retirées au fond de la Camargue inhabitée, sur la stérile plage où les jeta la tempête et les nombreuses Notredames ont toutes choisi les sommets de nos coteaux grisâtres afin, dit une tradition, de se voir de loin et de se saluer. Le recueillement dont on a besoin pour prier, le silence imposant du désert qui semble sans cesse dans l'adoration, l'idée qui met Dieu au-dessus des nuages, idée primitive qui fait monter Moïse à la cime du Sinaï, sont pour beaucoup dans l'impulsion étrange qui pousse les pèlerins vers les solitudes.

Saint Gens, malgré six siècles écoulés, six siècles qui ont vu tomber en désuétude tant de vieilles coutumes et se briser sur la dalle du temple tant d'objets de vénération, Saint Gens est encore debout, aussi frais qu'à la naissance de son culte et célébré de nos jours dans les cantiques populaires

avec non moins de ferveur et d'entrain que du temps de nos pères. C'est qu'il y a aussi dans ce culte une autre chose que l'élément religieux: Saint Gens est pour nos laboureurs le symbole qui rehausse, qui glorifie leur condition. Paysan sanctifié! Ils connaissent les actes de sa vie, son âge, le lieu de sa naissance et celui de sa mort, comme ils connaissent leur voisin. Ils sont heureux de fouler le sol où il traça des sillons, de boire à sa fontaine, de prier où il a prié.

Là, chaque roche escarpée, chaque arpent de bruyères sont consacrés par un souvenir. C'est d'abord la fontaine qui jaillit du rocher lorsque Saint Gens y enfonça ses deux doigts pour étancher la soif de sa mère venue dans ces gorges affreuses à la recherche de son fils. « Le culte des fontaines est général en Bretagne », dit Emile Souvestre; en les plaçant sous l'invocation des bienheureux, le Christianisme n'a fait que déguiser des superstitions antiques et sanctifier des habitudes païennes. On peut en dire autant de la Provence et de tous les pays où la foi chrétienne a supplanté le paganisme, si poétique et si prompt à renaître sous une autre forme, partout où le merveilleux se rencontre dans la nature. Mais puisque Saint Gens s'est impatronisé dans la grotte des naïades, continuons le récit et le panégyrique de ses actions miraculeuses.

Comme celle d'Horeb s'entrouvrit sous la verge de Moïse, la roche du Bausset s'amollit sous les doigts du solitaire et, comme nous l'avons dit, deux fontaines, l'une d'eau, l'autre de vin coulèrent à l'instant de la pierre obéissante. Malheureusement celle du vin tarit peu de temps après le miracle. Toutefois, au dire des croyants, on reconnaît encore le vestige de la précieuse liqueur aux teintes rougeâtres de cette partie du rocher.

Celle de l'eau n'a cessé de couler qu'une seule fois.

Un cabaretier de l'Isle, ayant prononcé devant elle des

paroles obscènes, l'onde sainte recula d'horreur au fond de son antre, comme une pudique nymphe et ne reprit son cours qu'après que l'incrédule, frappé du prodige, se fut prosterné la face contre terre et repanti de son crime.

Cette fontaine n'est qu'un filet d'eau bien faible mais permanent, sortant de la fissure d'une roche à pic dans l'endroit le plus retiré de la solitude. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette onde mystérieuse, c'est qu'en hiver quand les sources des montagnes, grossies par les pluies, descendent plus bruyamment dans les ravins, elle ne coule pas avec plus d'éclat ni d'abondance, et sous les ardeurs de la canicule, quand la plupart des fontaines tarissent, desséchées par le soleil, celle de Saint Gens continue d'épancher son eau fraîche et limpide aux pâtres altérés et aux pauvres pèlerins que dévore le feu de la fièvre. Au-dessus de son orifice, on voit en bas-relief la mère du saint ermite, accablée de douleur et cherchant à ramener son fils dans la maison paternelle: elle le tient par le bras et le tire avec force mais le jeune saint, pour résister à sa mère qui l'entraîne, se retient aux quartiers de roche sur lesquels il est agenouillé, en lui faisant cette réponse qui est gravée en légende autour de la sculpture et que l'on trouve dans son cantique:

*Ma maire, en van voudria
Me faire retourna
L'ordre de Dieu m'appello
Dins aqueste pais,
Ie sarieu infidello
Se suivieu voste avis.**

Le zèle ignorant et maladroit qui répand l'ignole badigeon sur les fines guipures de nos cathédrales a fait placer une grille, un bassin et une espèce de robinet, devant le trou que la légende fait creuser au doigt de Saint Gens. Le site

pittoresque, *lou roucas afrous*, y perd de son effet abrupt et le pèlerin voit avec peine le récent ouvrage des hommes fermer ce que Saint Gens avait ouvert.

Le long du sentier qui mène à la chapelle s'élève dans le lit d'un torrent un énorme bloc de pierre, surmonté d'un oratoire moussu, et dans l'une des faces est creusée une étroite cavité en forme de cercueil: c'est ce qu'on appelle *le lit de Saint Gens*. La paroi du rocher où il est pratiqué est presque perpendiculaire au sol et il est creusé de telle manière que la place des pieds est en haut et celle de la tête en bas. On a peine à croire que le saint ait pu y dormir, attendu qu'ayant les pieds en l'air, sa tête aurait dû supporter le poids de tout son corps. Mais telle est la croyance vulgaire, et comme ce sont là des merveilles qui frappent matériellement les yeux de la foule, son admiration n'en est que plus grande et sa foi que plus robuste. Aussi un des exercices de piété et de pénitence auxquels se livrent les pèlerins de tout âge et de tout sexe (et certes, c'est un rude exercice) est-ce de s'étendre dans la couche de pierre, de s'y retourner sur soi-même par trois fois, d'abord la tête vers le ciel et ensuite dans la position renversée; spectacle bien attendrissant, bien digne de pitié, que celui de ces pâles fiévreux, soutenus par leurs proches, se tordant sur le flanc avec de grands efforts, comme en un lit de tortures, au milieu d'une multitude agenouillée, recueillie et silencieuse.

A côté du lit où dormait l'anachorète au bruit rauque du torrent, on voit une auge, aussi creusée dans le roc: c'est l'abreuvoir de la vache... Plus loin est la fontaine du loup, et sur la pente d'une colline, on vous montre le petit champ que le saint labourait avec son bizarre attelage et les sillons que lui-même a tracés.

Quelques heures avant le coucher du soleil une partie du peuple vient prendre respectueusement la châsse et la statue

du saint dans l'église du Bausset pour les porter triomphalement à la chapelle élevée sur son tombeau. Aussitôt que les saintes reliques ont pris le chemin du désert, les boîtes d'artillerie du Bausset secouent leur vieille rouille, et leurs éclats bruyants annoncent aux montagnes la sortie du bienheureux. Les cantiques provençaux et les nombreux *Vive Saint Gens, Vive Saint Gens*, s'élèvent pêle-mêle de la tumultueuse procession qui sans prêtre et sans ordre rampe avec la célérité des chamois le long des précipices. Je ne sais d'où vient l'usage qui exclut les prêtres de la cérémonie; peut-être est-ce impossibilité d'établir quelque harmonie dans cette cohue que la foi transporte, ou crainte de voir les ornements sacrés profanés par la foule qui se pousse, se heurte, se piétine et s'étouffe, afin de porter ou de toucher les vénérables reliques: ou peut-être est-ce parce que Saint Gens, béatifié et canonisé par la seule voix du peuple, n'est pas reconnu digne des honneurs de la liturgie. En tout cas, le peuple lui rend bien en ardentes protestations de foi et en ovations bruyantes ce que l'Eglise lui refuse. Le parfum du thym, des sauges, des lavandes et de toutes les plantes aromatiques des monts remplace avec usure la fumée des encensoirs et l'on prend part à la joie et à l'enthousiasme des croyants, irrésistiblement on se sent attendri quand, du fond de la vallée, on voit la procession groupée autour du saint serpenter au sommet des collines et s'accrocher aux kermès et aux genièvres du sentier, quand on entend répéter aux échos ce cantique en larmes, ces strophes qui bondissent par soubresauts et par cris déchirants.

* * *

Heureux du monde, habitués par le milieu corrompu dans lequel s'agitent vos misérables passions à douter de tout ce qu'il y a de saint sur la terre, de la vertu, de la pu-

deur et de la bonne foi, éloignez-vous de ces réunions paisibles où tout lien charnel vient se briser sur les marches d'un tombeau; éloignez-vous, vos airs superbes et ironiques jetteraient la stupeur dans ces âmes primitives d'où jaillit avec tant de franchise et de force l'expression de la foi, comme l'exubérance de sève qui regorge de ces arbres vigoureux, enfants d'une nature puissante et vierge.

Pour quiconque n'a pas été témoin de ces profonds tressaillements du peuple, de ces élans impétueux loin de sa sphère de malheur, il est difficile de concevoir la promptitude avec laquelle nos pèlerins du Midi transforment en réalités les rêves bizarres de leur inclination... L'un a vu la statue du saint ruisselante de sueur, l'autre son visage épanoui de joie, un autre sa taille grandie et sa robe resplendissante. La foule veut à toute force transfigurer son image et le faire assister en chair et en os aux ovations qu'elle lui rend, à l'enthousiasme qu'inspirent ses miracles.

Dès que le saint arrive, autour de l'église et dans l'église se répandent comme un essaim d'abeilles des groupes innombrables, les uns perchés sur des rochers, les autres cachés dans des ravins, chacun installé selon son goût, et tous pressés et couchés les uns sur les autres ont l'aspect d'une colonie débarquée après une longue traversée sur une plage déserte. Bientôt de cette vague humaine s'élève un murmure confus et de tous les points de la caravane des chants à intonations fortement accentuées, des hymnes provençaux en l'honneur de Saint Gens, montent ensemble vers le ciel, formant un concert immense qui n'a d'autre ordonnance que la puissance pulmonaire et la ferveur de chacun.

A cette heure, pâtres et laboureurs lèvent en haut leurs mains calleuses, tous ces visages hâlés par le soleil sont ouverts à la joie; l'esprit de paix plane sur l'assemblée.

Reposons-nous un instant au milieu de cette foule heu-

reuse et contemplons une de ces scènes patriarcales dont un cœur de pierre serait ému.

Ici un vieillard, courbé par le hoyau, est assis au milieu de sa famille sous un des noyers séculaires qui ombragent le campement des pèlerins: il chante avec émotion un de ces vieux cantiques, chéris de nos pères, si plein d'onction et d'admirable naïveté; tantôt c'est la dolante parabole de l'enfant prodigue et tantôt l'émouvante histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare, arrangées en stances harmonieuses par quelques poètes du siècle de Ronsard, poètes modestes qui allaient de pèlerinage en pèlerinage, livrant leurs cantiques au vent, comme les rhapsodes de la Grèce.

Là, d'une voix grave et sonore, un chœur de jeunes hommes entonne le touchant dialogue de Jésus et de la Samaritaine:

*O femme, que mon corps est las,
Accorde-moi quelque soulas,
Encor que je sois juif et toi samaritaine
Je suis fatigué du chemin,
J'ai marché pour toi bien matin,
Ne me refuse pas de l'eau de ta fontaine.*

Et un chœur de jeunes filles, brunes et belles comme la pécheresse de Samara répond en alternant:

*Seigneur quel est votre dessein ?
Le juif et le samaritain
Ne se fréquentent point, ils n'ont aucun commerce,
Qu'il vous plaise me pardonner
Si je n'ose pas vous donner
A boire de cette eau que sur mes mains je verse.*

Quelle douceur, quelle mélancolie respirent dans les paroles de ces personnages évangéliques! Ne dirait-on pas un

de ces vitraux de cathédrale où la lumière du soleil vient resplendir languissante et pâle sur les blondes tresses des vierges ou sur les figures calmes et inspirées des martyrs ?

La foi des siècles de ferveur est vivante dans ces strophes oubliées ; et quand les pasteurs rassemblés au fond des montagnes, comme pour se dérober au bruit du monde et aux ris moqueurs de l'incrédulité, font retentir l'écho du désert des chants de leurs aïeux, ne se croirait-on pas au temps où nos pères, pour échapper aux persécutions des vainqueurs, allaient à la voix des druides, dans les antiques forêts des Gaules, rendre à leurs sombres divinités les derniers hommages d'un culte déchu ?

O foi sainte, puissant levier des âmes, élixir des faibles, torrent inépuisable de sublimes jouissances, reste, oh ! reste à jamais parmi ce pauvre peuple qui a tant besoin de consolations, soutiens celui qui fléchit sous le poids du joug, réchauffe de ton divin souffle la mère qui grelotte en serrant convulsivement dans ses bras les membres de son fils, relève la femme tombée et le malheureux broyé sur le chemin par le char de l'opulence, répands la paix et l'amour dans toutes ces familles que tu embrases et qui viennent puiser dans ton sein un peu d'espoir dans l'avenir.

TRADUCTION
DES
LETTRES DE MISTRAL

7 novembre 1850

Mon bel ami,

Je me réjouis de savoir que tu es de nouveau à l'œuvre et que tu fais des chansons: Quand le bouvier siffle, c'est que l'araire marche bien. Lorsque tu m'écrivis d'aller te voir à ton premier jardin, puisque tu devais partir dans deux ou trois jours, je jugeai bien que tu n'étais pas à l'agonie et que tu voyais déjà pointer à la fenêtre de ta chambre le sourire de la santé.

Voilà toute ma conclusion. Comme tu sais bien que d'aller rouler à Saint-Rémy me taraude la cervelle, je préférerai rester à la maison (il faisait mauvais) et dire à ton intention la belle prière à Saint Denis:

Grand Saint Denis de France, gardez-lui son bon sens — Sa belle mémoire — Gardez-le du mal de chien, — De toute bête courante... Et le reste.

Pendant que je faisais mes patenôtres et que j'expédiais ma neuvaine, notre pauvre malade... péchait! Le vieux galant chantait à la fillette et lui disait:

Voir tes cheveux blonds, Madeleine, — Ton front blanc, lis plus que blanc, — Tes lèvres roses, tasse pleine — D'un plaisir qui est éniyant. — Voir ta beauté, ma sirène, — Tes

yeux baissés pour ne pas nous éblouir, — Me rend heureux!...

O débauché! tu oses! Je ne sais comment le Bon Dieu m'a écouté. Mais tant pis, peu importe. Tu as fait là trois charmants couplets. Ils sont frais et veloutés comme une pêche au mois de mai. Ils réjouissent: Ne sois pas jaloux, je ferai sonner un petit baiser sur la fine bouche de ta Madelon.

Crousillat a raison; il parle comme un chef! Mais vas, qu'il soit tranquille.

Oui, beau cœur, il se pourrait bien que je porte fleurs quelque jour encore. J'ai chanté le « Grand boire ». Margai et Saint Jean, ne pourrais-je pas chanter la vendange, chanter Mireille, la belle vendangeuse, chanter Saint Martin! Le chalumeau a des airs aussi jolis, plus jolis même que ceux de la flûte! L'an dernier ou celui d'avant, j'avais essayé, écoute:

Si la moisson, bonne mère qui donne — A ses enfants ses deux mamelles gonfles, — Emplit le ventre, la bourse et la maison — Du moissonneur et de la glaneuse, — Joyeuses vendanges, emplissez le tonneau — Des vendangeurs et de celles qui grapillent... — Si nous chantions, le crane brûlé — Par la chaleur qui embrasait la bouche — (Et il fallait boire du vin trempé!) — Aujourd'hui que le moût gicle à foison des ceps, — Aujourd'hui que l'on voit dans les riches enclos — Pendre aux sarments ce beau fruit — Que de ses pieds un charretier plein de moût — Dans les cornues écrase et fait mesure, — Nous chanterons — Les grands repas si bien venus à la fin des moissons, — De Saint Martin les platelées de châtaignes, — Le moût des vendanges et le vin cuit!... O grand Saint Marc, aidez le chanteur! —

Ce n'est pas le souffle qui m'a fait défaut, c'est le temps, la vue des choses, que sais-je? Maintenant je suis abruti, mais après il n'y paraîtra plus.

Je t'aurais bien envoyé quelques vers français, mais ce n'est que du regain et tu sais que le regain ne vaut pas le premier foin.

Tu dis que mon Saint Gens sent trop le thym. Tu es vraiment trop chatouilleux, trop maniaque... Qui se frotte à une gousse d'ail, ne peut pas sentir la giroflée. Désanat t'a dit et a bien dit: Tu aurais voulu que je torde mon sujet comme un jeune abbé qui a besoin de plaire aux *cous torts* pour avoir une messe. Ce n'est pas le mot.

J'ai mis ce que j'ai vu: si tu avais, comme moi, entendu tant soit peu bavarder les hommes du pèlerinage de Saint Gens, tu aurais compris que j'étais bien obligé d'y mettre un peu de république.

« Saint Gens est notre saint, c'est le saint des pauvres! Il ne faut pas s'étonner si on ne voit autour de ce beau saint ni messieurs, ni dames! Les messieurs ont de l'argent pour payer les médecins, ils ont le temps de rester couchés; mais nous n'avons ni l'un, ni l'autre. Saint Gens est le médecin des pauvres. » Voilà ce que j'ai entendu tout le long du chemin.

Maintenant je m'en vais à Aix. Quand tu voudras m'écrire, adresse-moi la lettre, rue de la Monnaie, numéro 4; je n'insiste pas.

Nous sommes tous en bonne forme. Nous avons achevé nos semences et nous avons eu beau temps. Porte-toi bien.

P. S. — Si ma lettre est aussi mal écrite, c'est qu'il m'a fallu faire de l'encre avec du vinaigre, avec de la suie délayée. Nous sommes loin de la ville. Adieu. Cette friponnerie te coûtera cinq sous. C'est bien payé.

Maillane, 9 septembre 1853

Tu me deviens odieux ! Tu n'es qu'un trouble-fête ; voilà qu'Aubanel et moi nous nous mettons joyeusement à l'œuvre pour faire un almanach de qualité : lui sue sang et eau pour maintenir les troubadours dans des limites strictes et convenables ; moi je m'escrime à habiller de provençal les saints du calendrier et à associer à chaque jour du mois des proverbes et des commentaires ! d'autres s'appliquent à composer de beaux articles pour faire briller en tous temps et en tous lieux le doux parler de leur pays...

Et voilà cet idiot de Roumanille qui vient encore chercher des os dans du mou et des nœuds sur un bâton ! pourquoi ? Pour rien du tout ! Ah ! je t'apprendrai, espèce de maniaque, à venir sans cesse nous mettre des bâtons dans les roues ! Je vais te flanquer une rossée et il t'en cuira longtemps.

Et d'une ! et de deux ! en avant !

Monsieur trouve indigne d'écrire dans un almanach ! Franklin, le sage Franklin ne craignait pas de se rabaisser en adressant chaque année son *Almanach du bonhomme Richard* au peuple américain. Thiers et tant d'autres là-haut ne craignent pas de se rabaisser en écrivant dans des Almanachs à dix sous de petits articles dédiés au pauvre peuple !

Mais que dirait-on si monsieur Joseph Roumanille de Saint-Rémy laissait tomber sa muse dans les oubliettes et dans la médiocrité d'un almanach ! *Macarèu-de-bon-goi* ! les collines pelées de Saint-Clergue seraient dans le cas, comme dit Martelly, de tressaillir et de gambader comme des agneaux et il n'est pas dit que l'eau trouble de l'Ourriau ne remonte pas vers les Antiques !

Oh, Joseph, oh, Joseph! que tu es... Je me tais! Mais écoute-moi, voici un conseil! La pièce que tu auras la bonté de donner à l'almanach d'Aubanel sera certainement ou bonne ou mauvaise. Si elle est mauvaise, tu ne la donnes pas! mais si elle est bonne — Tonnerre de Dieu! — de quoi as-tu peur? Ne dirait-on pas que la compagnie offerte par Aubanel te fait honte et t'inspire de la crainte? Ne dirait-on pas que Crouzillat, Glaup, Chalvet, Bourrelly, Gaut, Tavan, Mistralet, brouillent et troublent ta douce harmonie avec les sons enrôlés de leurs symphonies!

Tu veux imiter Jasmin; mais toi! serais-tu gonflé d'orgueil? En tous cas, si tu en avais besoin nous te donnerions un coup d'épingle!

Eh! bien, moi, quand j'ai fait une pièce et que je la juge bonne, je me soucie autant de l'endroit où elle sera imprimée que de la semelle de mes souliers! Seulement, quand je peux me voir imprimé en compagnie —et en compagnie d'hommes d'esprit comme ceux que je viens de te nommer— cela me fait, bien franchement, deux fois plus de plaisir que si on m'imprimait à part.

Et puis, mon beau, si cela te blesse autant l'aile, ne viens pas! ou si tu viens, fais comme ceux qui cachent le bras et jettent la pierre! Voile-toi la face.

Quant à moi, on dira ce qu'on voudra, et, si Aubanel me laisse faire, j'écrirai mon nom en belles lettres mouillées en tête du calendrier que je prépare! Ce sera ma pièce, je n'en ferai pas d'autre et j'en serai fier comme un gueux de sa besace.

Qu'y a-t-il encore? Monsieur ne veut pas C..., monsieur ne veut pas Gaut, monsieur ne veut pas..., et tout cela parce qu'ils n'écrivent pas les mots du dictionnaire. Voyez quel libéralisme!... Roumanille! Voyez comme il comprend bien la constitution de la république des lettres! Comme il l'ex-

plique bien! Comme il l'applique bien! Ça me fait penser au vers de Molière:

*Nul n'aura de l'esprit
Hors nous et nos amis.*

De quoi as-tu peur mon pauvre Roumanille? Tu es si fièrement juché sur ton système, tu dédaignes tant les *s* et les *r* des Marseillais, et pourtant, pourtant, tu n'oses pas exprimer en public ton opinion à côté de la leur! Tu as peur que tes mots perdent l'équilibre et semblent estropiés. Mauvaise excuse. Je ne veux pas, dis-tu, faire un affreux mélange de deux orthographes différentes. Comment? Ce que tu as fait sans remords dans les *Provençales*, ce que tu as fait sans remords dans les *Noëls*, ce que tu vas faire sans remords dans le recueil du *Roumavagi*, tu ne veux pas le faire dans un almanach!

Oh! je vois bien, c'est qu'il ne s'agit que d'un almanach! Mais souviens-toi qu'il n'y a plus aujourd'hui ni Mécène, ni Louis XIV. Le Mécène et le Louis XIV de notre siècle, c'est le peuple; il ne faut pas mettre l'habit, les gants, le chapeau à franges d'or, il faut, tant que faire se peut, quitter la veste et les souliers, c'est-à-dire présenter ses vers au peuple sous une forme humble et bon marché.

Autre chose; moi, s'il le fallait, je me couperais le petit doigt pour entretenir la paix et la bonne amitié dans notre confrairie! Et ce gueux de Saint-Rémy n'est bon qu'à piquer l'âne! Maintenant il faut faire des Avignonnais une bande à part! La Provence est si grande! Il est nécessaire de faire deux camps! Il est nécessaire d'écrire sur son chapeau: *Provençal du Comtat, Provençal gavot, Provençal marseillais.*

Ah! Tonnerre de nom de mille! J'en suerais! Eh! comme dit le brave Gaut, serions-nous cinq cents, ne serions-nous qu'un! rien qu'un! Fraternisons, fraternisons long-

temps, mêlons-nous les uns aux autres, frottons nous les uns aux autres! Chantons tous ensemble et le *roumavagi* durera, sinon il périlclitera.

Pourquoi me parlez-vous encore du recueil des chants du *Roumavagi*? Oh! c'est bien la peine de tant jacasser! Ecris-lui! Parle-lui! Moi je ne lui envoie rien! Moi je ne veux pas! Et puis, il suffit d'une lettre de Gaut et de d'Astros, et, pataplouf! voilà mon bougre par terre! Vous avez vos serments et vos reniements! Vous faites la même chose pour le *Roumavagi*! A vous entendre, il aurait fallu n'y pas aller, ou ne rien dire. Nous y sommes allés, nous avons parlé, quel mal y a-t-il eu? Aucun, bien au contraire.

Et maintenant, vous voudriez que j'adresse à Gaut une autre version orthographique de ma pièce? On me traiterait de *foireux* et on n'aurait pas tort, car ce serait véritablement *merdoyer*! Quand j'ai envoyé à Gaut ce papier (il y a longtemps de cela) je lui expliquais les raisons de ma réforme orthographique et la façon dont j'écrirai à l'avenir. Vous voyez donc que je ne puis en aucune façon revenir sur ce que je lui ai envoyé.

Le calendrier que je prépare, je le rédige dans mon système, parce que nous faisons, non pas un almanach avignonnais, mais un almanach provençal, et avec mon système je serai compris et bien compris dans toute la Provence.

Adieu, collègue et ami; vous avez voulu une longue explication, vous l'avez! Et n'oubliez pas de lire ma lettre à Aubanel et à Glaup pour qu'ils connaissent mes idées à ce sujet.

Le bonjour à ces braves garçons. Je t'embrasse de tout mon cœur d'ami.

Maillane, 25 octobre 1853

Mes bons et mes beaux,

Venez vite! Je vous attends dimanche prochain s'il ne pleut pas. Et surtout, cette fois n'oubliez pas Aubanel que je n'ai pas encore vu sur le seuil de ma maison paternelle.

Si vous êtes de vrais hommes, vous irez à la messe avant de venir, ou la veille, si c'est possible.

Ainsi nous pourrons plus facilement rester ensemble; autrement, on ne fait qu'aller et venir, du mas à Maillane et de Maillane au mas.

Adieu! et sans faute!

8 septembre 1855

Mon bon Roumanille,

Merci de tes belles paroles qui m'ont tant fait pleurer! Merci à ta famille qui prend une telle part à ma douleur.

Puisque me voici un peu plus tranquille, laisse-moi m'épancher un peu avec toi, m'épancher en paroles, mais non en larmes! Car tu sauras un jour, pour ton malheur combien s'épuise vite la source de nos pleurs... Ce qui ne s'épuise pas, ce qui vous serre le cœur, et à quoi on ne se fait, c'est cette tristesse mortelle!

Si tu voyais, mon pauvre Roumanille, comme je me sens seul, abandonné, exilé!

On monte, on descend, on se lève, on se couche, on croit qu'on va le voir devant ses yeux, on regarde, on ne voit rien!

Le pauvre bel homme! Combien de fois ne me semble-t-il pas entendre à mon oreille son (pas) habituel.

Je me disais depuis longtemps, bien sûr, qu'il faudrait un jour se séparer, mais cette séparation je la voyais toujours plus lointaine...

Avant de mourir, il se leva de son lit, gaillard et alerte. C'était un jour de grande brume.

—Bonjour, mes enfants. —Bonjour maître, où allez-vous de si bon matin ? —Bonjour toute la compagnie, répondit mon pauvre père, mon enfant, je vais écosser quelques haricots. Il prit donc des haricots dans un sac et les écossa. Cela le consolait un peu de ne rien voir.

Ah! mon Dieu, si ce jour de brume ne s'était jamais levé!

La fraîcheur de la nuit lui tomba sur la poitrine et l'enrhuma. Il en faut si peu, à cet âge, à 85 ans!

Au bout d'un moment: Ah! mon Dieu, nous dit-il d'une voix déjà rauque, que m'arrive-t-il, menez-moi dans mon lit, je ne sais plus où je suis! On le ramena dans son lit, ses jambes le portaient à peine.

Il fut malade pendant dix jours. C'est un gros rhume, disait-on, et pas plus. Un jour cependant que le prêtre et le médecin étaient venu le voir, tous deux nous laissèrent peu d'espoir. Le prêtre le confessa, puis s'en retourna au village avec le médecin.

Vers les dix heures, comme nous nous tenions tous deux, ma mère et moi, à la quenouille de son lit et que nous le regardions dormir, soudain il nous sembla qu'il était pris de tremblements et qu'il entraît en agonie. Ma mère et moi nous fondîmes en larmes, tout nous sembla perdu.

On fit alors appeler mon frère et tous les voisins. Mais cette nuit-là ne fut pas la dernière. Le prêtre revint le lendemain matin avec le Bon Dieu et lui donna l'extrême-onction.

—Allons, mon bon ami, lui dit le prêtre, recommandez-

vous bien à Dieu! —Monsieur le Curé, répondit mon pauvre père, je ne fais que cela toute ma vie! Je l'ai tant prié, tant prié, que je ne crois pas qu'il me fasse souffrir longtemps!

Et ensuite, le pauvre bel homme, disait à chaque valet ce qu'il devait faire, comme s'il n'avait pas été malade! Pas une plainte, aucune peur, aucune impatience... et une connaissance qui nous laissait quelque espoir!...

Dès que ma mère lui donna le bouillon, il le prit de sa main avec beaucoup de bonne volonté. Quand il eût fini de boire: —Où est Frédéric? lui demanda-t-il. —Il est allé un peu se reposer, répondit ma mère. —Le pauvre! dit alors mon père, laisse-le dormir! Et ceux qui étaient autour de lui virent qu'en disant ces mots, il avait un sourire sur les lèvres. Ce fut, hélas! son dernier sourire. De ce sourire, je me souviendrai toute ma vie. Roumanille! C'est la sainte bénédiction qu'il m'a donnée, et je crois qu'elle me portera bonheur!

La veille de sa mort, on le crut sauvé; il parlait comme s'il avait été gaillard, prenait ce qu'on lui donnait et sa voix forte résonnait dans tout le mas.

—Demain je me lèverai un peu! vous pouvez me cueillir des haricots, je m'amuserai à les écusser. Il paraissait tranquille comme une belle eau!...

J'eus la (bonne) pensée de le veiller. Jusqu'à minuit il fut tranquille et reposa comme un agneau. À minuit une mauvaise toux s'empara de lui et dura jusqu'à... heure du matin; il en fut anéanti...

Vers les huit heures: —Mon Dieu! dit-il, l'air me manque, je suis perdu! Vingt minutes plus tard, son âme s'élevait devant Dieu.

Oh! mon bon, mon beau, mon pauvre vieux père! Ah! Roumanille, que Dieu éloigne de toi de pareils instants!

Il est mort sans agonie sans avoir conscience et presque

sans souffrir! Tant de fois il en avait prié Dieu! Il est mort sans regrets et sans craintes! Il ne pourrait m'advenir de plus grand bonheur que de mourir comme lui!...

Il n'y avait qu'une voix pour faire son éloge: *Tant de travail il nous a donné, tant d'hémines de blé nous lui avons empruntées! Et s'il rencontrait quelqu'un sur son chemin il ne manquait pas de le saluer et de bavarder avec lui, même si c'était un petit enfant d'un an! Tant de bons conseils il nous a donnés! Tant de services il nous a rendus! Ah! Autant d'anges puissent-ils l'emporter en Paradis!*

Vraiment, Roumanille, je ne saurais dire la bonté de cœur et les qualités chrétiennes de mon pauvre vieux père. Malgré le grand nombre d'affaires qu'il a traitées dans sa longue vie, malgré tout l'argent qu'il prêtait pour faire plaisir aux uns et aux autres et qu'on lui a fait perdre, jamais, dans sa longue vie, il n'a envoyé l'huissier à personne! Lorsque quelqu'un niait sa dette: je préfère, disait-il, perdre que faire perdre! C'était là toute sa vengeance...

Adieu, mon bon ami.

P. S. — Si la chose est encore possible, il faudrait signer tous mes articles *Le Félibre du Mas* et non de *Belle-vue*. Si c'est impossible, tant pis.

Maillane, 3 février 1859

Mon beau,

Eh bien! comment va depuis la belle fête? pas mal, à ce qu'il paraît? Bon, sais-tu ce qu'il faut faire? Dimanche, Dimanche qui vient, c'est Sainte Agathe! Quitte Avignon avec Monier, et Martin le Pindarique, et viens dîner avec moi. Ce sera pour vous une détente. J'aurais bien invité

Aubanel, mais il doit être parti à Pierrerue. J'enverrai aussi un mot à Roumieux et nous ferons une fête de Félibres.

En attendant que la reliure de mon livre soit prête, rien n'empêche d'en faire plier et coudre quelques douzaines. Il sera ainsi plus rapidement en vente.

A propos! Je ne veux pas que vous y mettiez les armoiries d'Avignon, comme vous me l'aviez laissé entendre une fois. Tout ce que je n'aurais pas encore vu concernant la reliure, le titre, la table, il faut me l'envoyer.

Adieu, n'est-ce pas ?

Ton bon ami.

P. S. — Mon bon! il me vient une idée, que ton âme généreuse et hautement félibréenne accueillera bien, je crois. Vous savez que Reboul est à Nîmes l'instigateur de la souscription faite par Lamartine... et partout les poètes ont été ses amis. Il serait beau que sur les profits de l'Almanach, les Félibres envoient cent francs à Lamartine, avec une petite pièce de vers signée Roumanille, Mistral, Aubanel, Mathieu.

Ce serait beau. Vous me direz dimanche votre sentiment.

TRADUCTION DES PASSAGES
PROVENÇAUX DES LETTRES
DE MISTRAL

26 avril 1848

* C'est toujours pour la trop serrer
Que s'échappe l'anguille.

15 décembre 1848

* Toutes les citations en provençal sont extraites du
poème des *Moissons*, auquel on voudra bien se reporter.

23 avril 1849

* Le *Révolutionnaire*, journal satirique et comique, des
rues, des promenades et des cabanons, mêlé de mauvais
vers français et provençaux, dédié aux ouvriers, rédigé
par un sapeur de la Garde Nationale de Mimet, ancien
membre de l'Académie de Vitrole et décoré d'une superbe
balafre au visage.

* Que font-ils, dis-moi, du côté de Paris ? — Ils font
croître tous les jours nos impôts, — Et les droits réunis
qui devaient disparaître — Comme nos impôts, s'accrois-
sent chaque jour.

Septembre 1850

* Il sent un peu le fût, tonnerre de Dieu, il est un peu
vert, mais tout le monde dit que cette année le vin est
ainsi. Ça n'a pas d'importance, c'est un bon vin.

13 novembre 1850

* Mon lot de petites pierres et de mauvais ciment.

10 janvier 1851

* Allons à Bethléem — L'étoile nous éclaire, — Allons à Bethléem, — Pour voir l'accouchée.

10 février 1851

* Une bille, plus d'une fois — Sous un vieux roule et s'arrête: — Le vieux pour ne pas troubler le jeu — Ecarte ses jambes et l'enfant — Sous ce pont passe la tête.

24 mars 1851

* De l'eau du puits à roue — Dans un cuvier sur le marc, — Fait de la piquette pour tout l'an. — La piquette à l'ordinaire, — D'abord se boit, coupée d'eau — On n'en goûte que plus modérément.

5 juin 1851

* Bon Dieu! une autre dit, regarde — cette file d'ânes. Un, deux, trois...

* Avril a trente jours! — S'il en pleuvait trente et un, — Cela ne ferait de mal à personne. — Mars doit sécher les ravins — Et Avril les remplir.

15 juin 1851

* O danse!
O gueux!
Voici les chevaux-de-carton.

27 juillet 1851

* Vers extraits du *Cant de la Bello d'Avoust (Iles d'Or)*.

2^e quinzaine de juillet 1851

* Car nous autres, quand nous allons nous coucher sur le dos — Nous ressemblons aux feuilles qu'un vent pousse au ruisseau.

* En étrillant son corps à petits coups de bec... En te pressant le bec, il en sortirait du lait.

30 décembre 1851

* Depuis la naissance de J.-C.
Depuis la fondation de Rome.
Depuis que nous sommes français.
Depuis qu'on a découvert l'Amérique.
Depuis qu'on a apporté les pommes de terre.

* Saint Jean... la faucille à la main.
Saint Martin... ferme ton fût, tâte ton vin.
Sainte Cécile... chaque fève en donne mille.
Saint Antoine... ouvre le cul des poules.

* O, toi, gredin, qui as assommé ton père, — N'as-tu pas de remord de ton acte ?

12 mars 1852

* Faisons comme les abeilles, de fleur en fleur, amassons notre miel.

15 juin 1852

* Alors je fus sur le point de mordiller ton visage, — Et sur tes dents de rendre plus aigus ma langue et mes trans-

ports... — Et alors ta Francette, confidente barbare, —
Fit entre nous deux, un rempart de son corps.

2 août 1852

* Nous tâterons de la bouteille,
nous aurons un bon coup de dent!

3 septembre 1852

* A l'an prochain! Et si nous ne sommes pas plus, que
nous ne soyons pas moins! Mais nous serons plus nom-
breux!

25 octobre 1852

* Oh! vole, oiseau, et de ton aile rase...
Oh! reste, oiseau, et de ton aile rase...

Fin novembre 1852

* C'est dimanche et pourtant ce n'est pas fête au village!
C'est égal, je viens de manger une tartine de fromage
fort.

* Passé le saint, passé la fête.

21 janvier 1853

* Je t'ai donné un baiser, Lise, je t'ai donné un baiser.

15 mars 1853

* Oh! quand je les vois, il me semble
Voir un tableau du Paradis;
Ce que l'on dit est bien vrai
Que qui se ressemble s'assemble.

12 avril 1853

* Tenez, monsieur Dallen, voyez un peu s'il est nécessaire que j'envoie cette lettre à mon fils! S'il y a quelque chose d'important, dites-le-moi, et, en ce cas, je la lui adresserai; mais si c'est sans aucune importance, nous la mettrons derrière le miroir ou sur la cheminée.

18 mai 1853

* Et puis, ils l'allèrent couronner — Des épines d'un gros saule — Ils les enfonçaient jusqu'au cerveau — Comme si c'était des clous.

14 juillet 1853

* Les corbeilles rompues et les paniers troués (*Mireille I*).

* Les vers *En grand joio...* sont extraits de la première version de *La mort d'ou Meissounié* (voir dans notre édition des *Iles d'Or*).

1^{er} août 1853

* Neuf cents chameaux sur sa bosse — Furent chargés par le colosse.

* Moi, qui, longtemps sur mon violon — Ai chanté en dépit d'Apollon — La gloire du fameux Ulysse.

13 août 1853

* Faites longtemps des vers! Et que longtemps nous les lisions!

24 août 1853

* A mon ami Mistral, le dernier chant de son pauvre Roumanille!

1^{er} septembre 1853

* Aussi bien dans tes écrits, il est facile de trouver sur vingt vers, dix de faux: On peut le prouver. Les journaux du Midi peuvent bien te soutenir, ils ne te porteront pas loin sans te renverser à terre! Je te conseille d'aller à l'école landaise.

27 septembre 1853

* Les anciens jeux de la Tarasque — Que je me plais aujourd'hui à vous chanter — Le roi René les a inventés.

Décembre 1853

* Sainte Agathe
Emporte le froid dans son sac.

* Et bien, soulagez la misère,
O mauvais riche, et le Seigneur
Vous rendra un jour au ciel
Ce que vous aurez donné sur terre.

29 décembre 1853

* Que ma pauvre vie en paix s'achève
Quand on n'aura plus besoin de moi.

21 janvier 1854

* Amitié de grand, échelle de verre! Il vous méprise
et vous ignore.

TRADUCTION DES PASSAGES PROVENÇAUX (1093) 251

* Le Gai-savoir est uné barque
Dont Gaut est le jeune patron.

* On ne nous y verra pas non plus, n'est-ce pas ? mon
beau Roumanille ? Ni Aubanel, ni Mathieu, ni Tavan,
ni Lambert, ni Crousillat.

* Le texte *Au país deis arangié...* constitue le début
du chant XII de *Mireille*.

10 mai 1854

* Lèche, ha ! lèche mes mains,
O ma belle blondinette.

5 juin 1854

* Mon brave jetit Joseph,
Nous t'y conduirons une autre année !
Rien, rien, rien.

* Comme le félibre aux écritures y voyait double, il a
mis un s de plus qu'il ne fallait.

6 août 1854

* Ce serait parler d'or.
* Tu parlerais d'or si tu avais le bec jaune !

15 août 1854

* Le parlement venait, et, avec... ses tailles, ou pour
le roi, ou pour l'église.

7 septembre 1854

* Ou pour le roi, ou pour l'un ou pour l'autre.
* Donner de l'eau aux gens de Chateaurenard.

* Mettez deux onces de vitriol au fond d'une auge ou d'une cornue, puis versez dessus deux ou trois litres d'eau bouillante pour le dissoudre. Quand, l'ayant bien remué, vous voyez que la mixture est dissoute, ajoutez-y dix litres d'eau fraîche.

Alors montez la cornue dans le grenier, puis, avec un arrosoir muni de sa paume, plongez doucement vos décalitres de blé. Tournez le tout trois ou quatre fois avec la pelle, et, le lendemain, vous pouvez semer. Si vous aviez plus ou moins de blé, vous mettriez du vitriol et de l'eau à proportion.

Mais prenez garde! quand vous irez chez l'apothicaire, recommandez-lui de vous donner du vitriol bleu, du bien bleu! Le vitriol vert est meilleur marché, mais il ne vaut absolument rien.

2 octobre 1854

* Vous avez bien mis les pieds dans le plat!

10 octobre 1854

* Le refrain *Sian tout d'ami...* est extrait du *Chant des Félibres* (voir les *Inédits* de Mistral).

* L'eau pousse, les roues tournent,
Et la machine s'est lancée:
Les laines se cardent, s'étirent,
Le papier déroule son ruban;
La pierre meulière s'ébranle
Pour broyer le grain et l'olive;
Sur la meule rapide on entend frémir l'acier,
Du foulon tomber et retomber la masse,
Et, mordant les pièces, le tranchant jamais las
Les couper comme un gâteau.

11 décembre 1854

* Oh! coquin de sort, si nous en avons une, nous la ferions ronfler! — Eh! bien, moi je vous en composerai une! — Oh! quel bonheur!

16 mars 1855

* Les vers: *Mai, coume un pin...* sont extraits des *Moissons* (voir les *Inédits* de Mistral).

* Le tendre autcur des *Margarideto*, votre digne ami, quand il ne se fiait qu'à la délicatesse de son palais pour connaître le goût du fruit et qu'il ne se décarcassait pas pour chercher les racines de l'arbre, disait *afriquein, republiquein, certen, pero, mero*, mais maintenant il est obligé de mêler dans sa bouche le goût parfumé du fruit au goût... des racines, *paire, maire, certan*, etc. Il me semble que ce dut être pour lui un amer sacrifice.

16 juillet 1855

* Annonce,

Filles et garçons, amis grands et petits — qui aimez toujours entendre résonner le provençal — Nous vous informons avec grand empressement — Que Roumanille, ce maître Félibre — S'est fait libraire en ville d'Avignon. — Ami lecteur, cours, cours vite chez lui — S'il te prend fantaisie de quelque jolie livre. — Le vieux proverbe, ici ou jamais — Est bien vrai, qui dit: Si vous voulez — une bonne eau, allez à la bonne source! — Bon campagnard, quand tu auras coupé — De tes près le tout dernier regain; — Toi, gai meunier, dans la morte saison — Si par hazard l'hiver avec ses glaces — De ton

moulin arrête les aubes — Tous deux allez chez Roumanille — Vous en rapporterez quelque fin petit livre, — Pour vous divertir devant l'âtre, — Tandis que tombe la gelée. — Livres de contes et livres de chansons, — Paquerettes et Noël's gracieux — Et Pervenches se trouvent là — En compagnie de ce petit almanach. — Jeune marié, allez-y d'un pas joyeux et libre, — Si vous voulez à votre épouse faire un cadeau, — Vous verrez là cent livres agréables, — Livres de noces et livres d'oraisons, — Tout entourés de fils d'or qui brillent. — Lettrés, savants, étudiants, séminaristes, — Qui vous abreuvez au calice du savoir, — Vous verrez là, sous leur couverture — de papier ou de peau de castor, — Auteurs célèbres, ouvrages renommés, — Faits à Paris ou sur les bords du Tibre. — Mères, venez avec vos jeunes enfants, — Et si vous plaît quelque belle image, — Vous pourrez en choisir dans le tas: — Il y en a de tous formats et à tous les prix. — Donc allez tous, allez à la maison — De Roumanille, ce maître Félibre, — Car le proverbe, ici ou jamais, — Est bien vrai, qui dit: Si vous voulez — Une bonne cau, allez à la bonne source!

* Mon bon Mistral, voici une nouvelle — Qui, à coup sûr, te fera grand plaisir. — Le méchant accroc, fruit de notre querelle, — Comme il se doit, vient d'être racommodé. — J'ai pris la plume, et sans rhétorique, — Ai griffonné des mots si doux — Et si sucrés qu'ils ressemblent à l'hydromel, — qui adoucit les cœurs les plus grognons. — J'ai envoyé une lettre à Roumanille — Pour l'assurer de ma vive affection, — Ce qui est vrai! — Et la bonne harmonie — Règne entre nous comme jamais. — Mais, et Lambert?... Lambert a une belle âme, — une âme faite au moule de son cœur! — En le frappant, les

coups de lame — A chaque entaille font luire l'or! — Encore que Lambert, plus que nul autre, par ses confrères — ait été malmené (qui l'ignore?) — C'est pourtant lui, dans ces affaires, — le premier à avoir pardonné. — Nous voici donc on ne peut plus amis; — Parmi les Félibres tout est maintenant en paix; — Pour célébrer notre sainte réconciliation, — Allons, mon beau! Bois un plein verre!

7 décembre 1855

* Au très illustre et respectable monsieur Roumanille.

Très illustre, respectable et très honorable monsieur,

Comme tu t'es fait, très illustre et respectable monsieur, le mainteneur et le défenseur de la dignité sacerdotale et de l'office de procureur des âmes, tu as composé à ce sujet un livre opportun que, sous le titre: *Li Capelan*, tu as voulu donner et envoyer au Souverain Pontife avec une lettre de la plus extrême soumission.

Bien que le Saint Père n'ait pas encore, au milieu de ses occupations et de ses soucis, pu apprécier ton livre, il ne t'en félicite pas moins vivement de ton zèle et de ton affection et t'adresse, comme il est juste, par mon intermédiaire, les remerciements que tu mérites pour le présent que tu lui as fait.

A ce gage d'affection particulière qu'il a pour toi, cet excellent pontife ajoute sa bénédiction apostolique. Il l'a donnée avec amitié et d'un cœur généreux de père, à toi, à ta famille, à tous ceux pour lesquels tu l'as demandée, comme gage de l'entière grâce céleste.

Quant à moi, en exécutant l'ordre de Sa Sainteté, je saisis cette occasion pour te promettre mes bons offices et pour prier ardemment le seigneur de t'envoyer un bonheur sanctifié.

De toi, très illustre et respectable monsieur, le très humble et très obéissant serviteur.

Dominique Fioramonti.

Août 1856

* O ma Provence, doux portrait
De ma mère qui m'a tant aimé.

* Voici une charmante fleur d'un enfant de Provence égaré dans les brumes de Paris, et qui, plus d'une fois, au milieu de ces brumes, a fait resplendir les rayons brillants et chauds de notre beau soleil.

Adolphe Dumas, poète de Cabannes, auteur de, etc., était venu passer quelques mois sur les rives de la Durance. Le ministre de l'Instruction Publique l'avait envoyé recueillir les vieux chants populaires de Provence.

Il avait amené de Paris une petite tourterelle qui était, on peut le dire, un vrai Phénix. Elle avait une si belle intelligence et témoignait à son maître tant d'amour, qu'elle était pour lui plutôt une amie qu'un passe-temps! Il ne lui manquait que la parole...

Cette petite tourterelle, un gros chien de boucher, l'a étripée un jour de malheur. Adolphe Dumas en eut le cœur brisé. Ses amis qui connaissaient l'oiseau, plainquirent son malheur...

Il répondit à leurs vers par un nouveau chant de deuil, comme vous le pourrez voir.

Honneur au Provençal qui n'a pas dédaigné d'ajouter à sa couronne de poète français, une fleurette félibréenne.

25 juillet 1857

* Le chaudron va mâchurer le reste.

Septembre 1857

* La Provence des écoles, que tu as bâtie des mains
de Reboul.

Pèlerinage de Saint-Gens

* Ma mère, en vain vous voudriez — Me faire retour-
ner. — L'ordre de Dieu m'appelle — Dans ce pays; —
Je serais infidèle — Si je suivais votre avis.

LETTRES DE MISTRAL

A

ROUMANILLE

*

NOTES

AVERTISSEMENT

Les notes sont classées dans l'ordre chronologique des lettres. Elles sont volontairement succinctes et ne reprennent pas ce qui a déjà été expliqué dans les commentaires des *Mémoires et Récits*.

LETTRES DE MISTRAL

NOTES

16 février 1848

L'ermite de Carami est M. H. Maquan, rédacteur de la *Gazette de Vaucluse*, puis du *Var*.

Villemain, écrivain français; sur son rapport l'Académie décerna à Mistral le *prix Monthyon* pour *Mireille* (1790-1870).

C. Reybaud, poète provençal, originaire de Carpentras (1805-1866).

10 mars 1848

La Juive, opéra de Scribe et Halévy.

Lebrun le Pindarique, poète français (1729-1807).

Le Tambourin, *le Coq*, *le Républicain*, journaux d'Avignon fondés en 1847 et 1848.

13 mai 1848

La prophétie d'Orval date du xvi^e.siècle; elle passe pour avoir été faite à Orval en Belgique. Cette prophétie fut rééditée par Séguin, le futur imprimeur de *Mireille*.

15 décembre 1848

Tous les vers cités dans cette lettre sont extraits du poème des *Moissons*.

J. B. Coye, poète provençal originaire de Mouriès (1711-1771).

Février 1849

Les principes de Chambéry, les principes monarchiques de Joseph de Maistre.

14 novembre 1849

Beucaire, directeur du *Papillon*, journal d'Avignon (1849-1850).

28 mai 1850

La rue de Poitiers, siège du comité royaliste à Paris.

Le Pèlerinage de Saint Gens.

Lucain, écrivain latin, auteur de la *Pharsale* (39-65).

E. Souvestre, littérateur (1806-1854).

20 novembre 1850

Ambròsi Boufarel, pseudonyme de Mistral dans la *Commune*.

Pour les poèmes: *Li set saume*, *Souto la triho*, *Ome gras e poulit* (*Amarun*) voir notre édition des *Œuvres Poétiques* de Mistral.

21 décembre 1850

Noel di diable, *Li Pigoun*, *Pauloun*, poèmes de Roumanille publiés dans *Li Margarideto*.

24 mars 1851

Peyrottes, poète languedocien (1813-1858).

Li dous Seraphin, *la Bouscarlo dou Calvaire*, publiés dans *Li Margarideto*.

Glaup, Paul Giera, primadié .

Castil-Blaze, poète provençal, de Cavaillon (1784-1857).

Lou Vin Cuieu, poème d'Aubanel.

Li Capelan, étude de mœurs de Roumanille.

Deschanel, député socialisant.

Cahen, hébraisant, révoqué en 1851.

Jacques, professeur de droit à Aix, révoqué pour raisons politiques.

Etienne, professeur de droit à Aix, révoqué en 1850.

Chenavard, peintre qui était en relation avec toutes les célébrités de l'époque (1808-1895).

Epître à Requien, Requien, fondateur du Museum d'histoire naturelle d'Avignon (1788-1851).

27 juillet 1851

Tous les vers cités dans cette lettre sont extraits de *La Bello d'avoust (Iles d'Or)*.

Deuxième quinzaine d'août 1851

Aubert (l'abbé), poète provençal, fut l'*aumônier* du Félibrige (1808-1879).

Falloux (Frédéric), homme politique, établit le principe de la liberté de l'enseignement (1811-1886).

Deuxième quinzaine de juillet 1851

Les *Tirassons*, représentaient les saints innocents massacrés par le roi Hérode.

Les *Rascassetos*, figuraient les lépreux de l'Évangile.

Bonnet (Pierre), poète-cafetier de Beaucaire (1784-1858).

4 décembre 1851

Honorat (Le docteur), né à Allos, auteur du premier dictionnaire provençal-français important, fréquemment utilisé par Mistral (1786-1850).

30 décembre 1851

La fin de la lettre fait allusion aux repressions qui suivirent le coup d'état du 2 décembre.

9 janvier 1852

Cette lettre ouvre le grand débat orthographique qui se poursuivra jusqu'en 1854. Nous avons longuement évoqué cette question dans la *Genèse de Mireille* et dans nos *Observations sur la graphie* qui figurent dans les notes des tomes I et II des *Œuvres Poétiques Complètes* de Mistral.

Puisque Crousillat semble avoir été, dans une certaine mesure, l'inspirateur de la graphie adoptée par le poète en 1852, ajoutons, comme dernière pièce à ce dossier, les lettres que Mistral lui écrivit en 1854 et qui sont particulièrement éloquents:

(23 mai 1854)

« Et voici encore l'orthographe! (*n'en siéu sadou!*). Emu d'un beau zèle, je m'étais persuadé que l'unité était encore possible. J'avais adopté les *s* et beaucoup d'autres choses, croyant que Messieurs de Marseille feraient un pas vers nous. A l'instant où Gaut allait publier le *Gay-Saber*, je lui écrivis pour l'amener à quelques concessions, bien au contraire, au lieu d'adopter franchement et simplement l'orthographe des diphtongues en *au*, *èu*, *ou*, il va jucher un accent sur l'*u* (*Dieù*) et jeter parmi nous un nouveau ferment de discorde.

Mon très cher Crousillat, je suis donc revenu de ma velléité unitaire, revenu pour jamais au système naturel. Plus je considère le système marseillais, plus je le trouve absurde. Voyez toutes les langues modernes: elles se sont débarrassées autant qu'elles l'ont pu du fatras étymologique! L'espagnol, l'italien, s'orthographient tels qu'ils sortent de la bouche humaine, le français a secoué une grande partie des vieilles loques, et fort heureux s'en trouve-t-il; et les Marseillais? Ils prennent à tâche de rendre leur langue dure, cahotante, gutturale, inintelligible. Il est vrai qu'il n'en peut être autrement; à Arles et à Avignon, les poètes n'ont concédé à personne le droit d'orthographier leur langue, et leur langue s'est trouvée douce et harmonieuse. A Marseille au contraire, les poètes ont livré cette tâche aux pédants, aux Landais, aux Lapommeraiés, aux Bousquet, aux Leydu, et la langue marseillaise s'est trouvée rauque et contraire à la nature. Quelques-uns, il est vrai, tels que Gélou et Bénédicte, ont gardé leur indépendance; voyez s'ils ont eu à s'en repentir! Et si je voulais, je prouverais de mille manières, l'ignorance crasse de ces prétendus savants de Marseille qui prennent l'époque de décadence des Labellaudières et des Brueys pour l'apogée de la littérature provençale!

Ainsi Bellot écrit *dich*, pour *il dit* (au lieu de *dis*, *dison*) et puis, il vous écrira *maudit* (au lieu de *mudich*), ils mettent un *s* à la première personne du pluriel des verbes « *venguerians*, *anens*, *manjarens* » et pourquoi donc? qu'ils lisent, qu'ils relisent les troubadours véritables, les Bertrand de Born, les Pierre Cardinal, etc... et ils verront si ces grands hommes n'écrivaient pas « *venguerian*, *anen*, *manjaren* » exactement comme nous! Bellot intitule son livre *Dernieros Belugos Poètiqus!* Franchement, cher Crousillat; *Darriéri Belugo Pouetico* ne serait-il pas tout aussi provençal et plus agréable à l'œil?

O cher Crousillat, rossignol égaré parmi ces pies-grièches que faites-vous dans ces parages pestilentiels pour la muse! La mauvaise société vous perdra! Voyez en effet où vous pousse votre amour outré des étymologies! Vous écrivez *sup* au lieu de *suc* (*ensuca*). — Vous écrivez *vaut mies de pan à la paniéro* : *vaut* avec un *t*, fort étonné de se trouver là, car les vieux troubadours ne l'ont jamais mis, ils disaient: *val*! — Vous écrivez *disiet*, *reniet*, tandis que nos pères écrivaient tout bonnement *disia*, *venia* (v. Honorat *La Carya Magalonensis* etc.). — Vous écrivez *venguerount*, *anerount*, tandis que de mémoire de troubadour, jusqu'à Dieuloufet exclusivement, on avait écrit tout bonnement *vengueron*. — Vous écrivez *leis Baux* avec un *x*, tandis que cette lettre n'existe pas en provençal, *fissa* et non *fixa*, *acès* et non *axces*, *eicelènt* et non *excelent*, et vous écrivez un *railh* tandis que les vieux n'ont jamais écrit que *rai* (v. Honorat). — Vous écrivez *uec*, *ouit*, ce mot en vieux langage comme dans le moderne signifiait *huit*! pour *ouit*, ils disaient *ulh* ou *uelh* (voyez les composés: *ulhoun*, *ulhado*, *ulha* et non pas *uegoun*). — Vous écrivez *pantailh*, nos anciens écrivaient *pantai* ou *pantais*, *pantaia* ou *pantaire* (v. Honorat). — Vous écrivez *temps corps*, les troubadours n'ont jamais écrit que *tens* ou *tems* et *cors* (d'où *courset*, *coursihoun*). — Vous écrivez *souletto*, ce *t* double est tout nouveau dans notre langue; on écrivait jadis *soleta*. — Vous écrivez *dex*, c'est *des* qu'il faut (*desena*, *desieme*, *des-e-sèt*).

Souvens-te, pourquoi cet *s*; *souvèn-te* n'est qu'une abréviation de *souvene-te*. *Voulient*! pourquoi ce *t*? ça ne s'est jamais vu!

Pardonnez-moi, très cher ami, cette petite mercuriale pédantesque. Je ne me la serais jamais permise si nous n'étions pas aussi amis de cœur que ce que nous le sommes. C'est pour vous montrer que pour restaurer la langue, on risque de la corrompre, et la corruption des savants est la pire. « Malheureux, disait Reboul à Roumanille, vous avez entre les mains une langue neuve; riche, libre, et vous allez vous lier les mains et le génie pour forger ces fers orthographiques dans lesquels nous, français, nous nous sentons étouffés! »

Pour moi, je suis uni pour jamais avec l'école des bords du Rhône, et nous allons nous entendre, Roumanille, Aubanel, Giera, Mathieu, Tavan, Aubert, Lacroix, et... pour écrire tous invariablement la même chose. L'orthographe marseillaise qui n'a jamais produit un poète (vous n'êtes pas compris dans cette école) fera

ce qu'elle voudra. Venez, cher Crousillat, venez avec nous, nous vous attendons à bras ouverts, vous êtes de la Crau d'Arles, vos montagnes sont les nôtres, vos femmes ont notre costume, vous êtes arlésien, tirez-vous de cette galère! Quant au Congrès, il se passera de nous.

Grand merci de vos proverbes, envoyez-m'en, envoyez-m'en tant que vous en trouverez.

*Mistrau a la carriero
Levan à la paniero*

ne signifie pas *levain* mais *otant*, c'est-à-dire que le Mistral donne de l'appétit et diminue d'autant la planche à pain. Je vous embrasse et vous conjure d'abandonner vos *s* et vos *x*.

Votre dévoué: F. MISTRAL.

Voyez votre illustre compatriote Codolet

Abrado de la sé, la larmo à l'ué, pécaire
Seloun vésié pati soun maigre terradou
Crapouno, soun enfant, li fagué trè de paire
Li largué d'aigo à soun sadou.

Il écrivait comme nous et pourtant il était salonais, et bien au-dessus des *troubairots* marseillais. »

(11 juillet 1854)

«...Oublions ces sottises de la pauvre humanité, et amusons-nous un instant à parler orthographe provençale. — J'avoue avec vous que les anciens Troubadours employaient l'*x* quelquefois. Seulement ces Messieurs faisaient tout le contraire de ce que vous me proposez. Ils employaient quelquefois l'*x* dans le corps des mots, mais jamais à la fin. Ils écrivaient *crucifixéron* mais ils écrivaient *crotz*, *pas ou paz*, *dous*, *doussor ou dolzor*, ces différences ne peuvent, ce me semble, s'expliquer que par la prononciation; et le langage s'adoucissant de plus en plus, on en est venu à prononcer *fissa* comme les Italiens. Pourquoi comme les Italiens, n'écrivions-nous pas *fissa*, puisque ce mode de prononcer nous est inné; inné à tous, Gascons, Languedociens et Provençaux. — Les Italiens prononcent *pace* et ils écrivent *pace*, les Espagnols prononcent *paz*, *voz* et ils écrivent *paz*, *voz*, les Catalans

prononcent et écrivent *ven* ; pour quoi n'écririons-nous pas *pas*, puisque telle est notre prononciation et notre *orthographe* depuis les Troubadours.

Bellaud de la Bellaudière, si proné des Marseillais, Bellaud auquel ce cher Gaut donne bien gratuitement le rôle de Malherbe, fut un poète assez médiocre et un des premiers corrupteurs de notre orthographe. Il introduisit, la *voux* et la *pax*, eh! mon Dieu! très cher ami, pourquoi vouloir admettre des exceptions là où la règle peut être simple et générale. *Pas, pasible, crous, crousa, Crousillat, rous, rousso, dous, douso, lei baus, li baussen, pres, mespres, mespresa, presa, courrous, courroussa*, ne trouvez-vous pas cela bien simple et bien charmant? Vous m'alléguez en faveur de vos lettres étymologiques le risque de confondre les homonymes. Croyez-vous donc que le peuple se méprenne aux homonymes? Enoncez-lui quelque locution que se soit, il comprendra toujours ce que vous voulez dire, sans qu'il sache le moins du monde l'orthographe des mots. La construction de la phrase, les articles, le fonds de la conversation, une foule de choses lui indiqueront ce dont il s'agit. Dites-lui par exemple: *Quand lou can aguè manja l'agnèu de camp, pissè su'n pissacan*, aura-t-il besoin des étymologies pour connaître votre pensée? — *O can, foute-me lou camp!* Croyez-vous bien qu'il interprète cela par « O champ, fout moi le chien? »

Sont-ce les grammairiens et les lexicographes qui ont formé la langue provençale? Non, car s'ils l'avaient formée Dieu sait l'argot que nous parlerions! La preuve la plus évidente à mes yeux qu'il n'est pas nécessaire de différencier les homonymes; c'est *leur existence elle-même*. Ils abondent tous les jours dans la langue usuelle sans donner lieu à la moindre confusion, et quand ils sont écrits, c'est-à-dire, destinés à être lus, à être réfléchis, vous voulez qu'ils y donnent lieu?

Oh! mais n'importe! vous avez beau faire, cher poète, vous ne parviendrez jamais à différencier tous les homonymes, même en les torturant. Exemples *vau* (val et je vais), *fau* (je fais et hêtre), *pan* (pain et mesure), *mourre* (museau et melon), *bàbi* (crapaud et niais), *bourro* (bourre, bourgeon, jeu de carte et massue en fer). Malgré toutes ces raisons, j'écris et j'écrirai toujours étymologiquement une foule de mots auxquels l'usage a consacré une orthographe particulière, tels que *cant, quand, can, camp*, etc., parce que je n'aime pas à innover quand il n'y a pas nécessité.

Mais quant à *vau* (il vaut), *fau* (il faut), *an* (ils ont), *pôu* (il peut), etc., je ne leur ajouterai jamais de *t*, parce qu'ils n'en ont jamais eu, — au contraire, j'écrirai toujours avec un *s* les troisièmes personnes du singulier de l'indicatif d'une foule de verbes, ex.: *Dis* (il dit), *benesis* (il bénit), *maudis*, *legis*, *crèis*, *counèis*, etc., parce que ces *s* là ont toujours existé, parce qu'ils se prononcent dans la grande majorité de la Provence, parce qu'enfin au pluriel ces verbes font: *Dison*, *benesisson*, *legisson*, *crèisson*, *counèisson*, etc., j'écrit, *vèn*, *pren*, *respond*, *duerb*, *mor* (il meurt), *cour* (il court), parce qu'ils font au pluriel: *Vénon*, *prenon*, *respondon*, *duerbon*, *moron*, *courron*, etc.

Assez causé pour aujourd'hui, n'est-ce pas, cher Gallus!

Surgamus : *Solet esse gravis cantantibus umbra.*
E subretout, moun bèu, en tèms de coulera !

Votre tout dévoué, F. MISTRAL.

Envoyez-moi donc quelques proverbes. »

12 mars 1852

Lhomod, l'auteur du *De Viris Illustribus* (1727-1794).

Boudin (Auguste), écrivain provençal, originaire d'Avignon (1805-1872).

David, peintre et graveur qui exécuta le portrait de Roumanille placé en tête des *Margarideto*.

31 mars 1852

Saint-René Taillandier, professeur à la Faculté de Montpellier, préfaça le recueil des *Prouvençalo* (1817-1879).

15 juin 1852

Le *panieraire*, premier titre donné au poème de *Mireille*, par référence au métier du jeune Vincent. Les trois premiers chants du poème s'intitulaient alors: *Lou Mas di Pruno*, *la Culido*, *li Demandaire*; par la suite vint s'intercaler entre ces deux derniers chants celui intitulé: *La Descoucounado*.

Le *Sémaphore*, journal marseillais fondé en 1828.

Hyacinthe Morel, poète provençal d'Avignon, auteur du *Galoubet* (1759-1829).

25 octobre 1852

La *Toumbo-levo*. « Engin dont on se sert pour l'irrigation, consistant en une longue caisse ouverte par un bout et puisant l'eau dans un ruisseau par un mouvement de bascule. » (*T. d. F.*) *Vestremain*, lapsus, pour *Vestrepain*, poète languedocien (1809-1865).

Le *Noël* de Mistral était intitulé *L'ase de Sant Jousè*.

Fin novembre 1852

Les *Noëls* de Saboly, Peyrol, Roumanille, Mistral et des poètes provençaux qui avaient participé au Congrès d'Arles furent publiés à la fin du mois de novembre 1852, à Avignon.

21 janvier 1853

Le terme de *poète gagnenc* désigne le primadié Alphonse Tavan. La poétesse admiratrice de Mistral est Léonie Constans qui assista aux Congrès d'Arles et d'Aix et publia des vers dans les *Prouvençalo*.

15 mars 1853

Cette lettre montre bien à quel point la *crise orthographique* trouvait son origine profonde dans le désir qu'avait Mistral de concilier les thèses de l'école *archaïsante* (Marseille) et celles de la jeune école d'Avignon, plus que dans un doute réel du poète quant à la justesse du système adopté par lui en 1847. N'accepte-t-il pas, dans un moment où on pourrait le croire gagné à la cause *archaïsante*, d'écrire la majeure partie de la *Défense orthographique* publiée dans le même volume que *La Part dou bon Diéu*, de Roumanille (1853) ?

La poésie *Ninado* n'a été publié entièrement qu'en 1858; on en trouvera le texte dans nos *Inédits* de Mistral.

18 mai 1853

Bousquet, érudit marseillais, qui avait publié un article critiquant le système orthographique de l'École d'Avignon (1820-1862).

Mèstre Reynau lou negre, nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce personnage et ne savons pas si la *Passion* transcrite par Crousillat a été éditée.

14 juillet 1853

Le vers: *Leis canestellos routo' e leis paniers traucats* est extrait de *Mireille*, chant I.

Les sept vers: *En grand joio ... nourricier!* appartiennent à la première version de *La Mort dou Meissounié*, récitée lors du Congrès d'Aix, puis recueillie dans le *Roumavàgi deis Troubaires* (1854) et enfin, remaniée, dans *Les Iles d'Or*.

Lambert (l'abbé), poète provençal, admis dans le Félibrige dès sa fondation (1815-1868).

1^{er} août 1853

Lesage, en réalité D. Sage, poète languedocien (1567-1642).

Favre (l'abbé), poète languedocien, auteur entre autres du *Siège de Cadarouso* (1727-1783).

Sauvages (l'abbé de), auteur du premier dictionnaire important languedocien-français, dont la graphie est voisine de celle adoptée par Mistral (1710-1795).

1^{er} septembre 1853

Brueys, poète provençal, originaire d'Aix (1570-1636).

Cassan (Casimir), poète provençal, originaire du Comtat (1810-1883).

L'illustration du 28 septembre 1852 avait publié les portraits de Mistral, Aubanel, Crousillat, Gaut, Gelu, Giéra, Mathieu, à la suite du Congrès d'Arles.

Décembre 1853

Le *Gay-Saber* fut fondé par Gaut en décembre 1853; Mistral y publia plus tard *Desiranço*.

Barjavel (Le docteur), historien vauclusien, auteur du *Dictionnaire historique et biographique du Vaucluse* (1803-1868).

29 décembre 1853

Mille-Noë, journaliste et critique français, né à Aix-en-Provence.

Martelly (Fortuné), écrivain provençal de Pertuis, mort en 1894.

21 janvier 1854

Chalvet (Barthélémy), poète provençal, originaire de Nyons, mort en 1877.

La citation de *Mireille*, en graphie archaïsante, correspond au début du chant XII.

Les *Roumavàgi* sont les exemplaires de l'ouvrage *Lou Roumavàgi deis troubaïres*, publié par Gaut après le Congrès d'Aix (1853).

10 mai 1854

Jenny Manivet, la jeune amie de la famille Giéra, qui inspira une passion malheureuse à Aubanel et reçut l'hommage de tous les futurs félibres.

Le pechier de Senès, il s'agit de Célestin Senès, dit *La Sinsò*, auteur d'études de mœurs (1827-1907).

19 mai 1854

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de cette lettre qui démontre l'historicité de la réunion de Fontségugne le 21 mai 1854.

5 juin 1854

Cette lettre démontre que le terme de *félibre* fut bien adopté lors de la réunion de Fontségugne et que les cinq *primadié* furent Mistral, Roumanille, Aubanel, Tavan et Paul Giéra.

La lettre suivante, du 16 juin, confirme absolument notre opinion.

16 juin 1854

Le cygne maconnais, Lamartine.

Notre excentrique d'Alleins : Le poète provençal Garcin.

6 août 1854

L'épidémie de choléra fut extrêmement violente en Provence; elle atteignit Maillane au mois d'août 1854 et ne cessa qu'après la procession solennelle de Notre-Dame de Grâce. A cette occasion Mistral composa son cantique *Pèr Nosto-Damo de Maiano*, qui devait être publié dans *Les Iles d'Or*.

7 septembre 1854

Importante lettre, malheureusement mutilée, et qui montre à quel point, dès 1854, Mistral tient en mains les destinées du Féli-

brige. L'établissement de la *Lèi di Felibre* est évidemment le point de départ du *Tresor dóu Felibrige*.

Le texte que Mistral voulait publier dans l'*Armana* ne fut en définitive pas accepté par Aubanel qui n'en retint qu'une partie *lou Mistrau*.

10 octobre 1854

Les vers: *Sian tout d'ami...* sont extraits du *Cant di Felibre* de Mistral, publié dans l'*Armana* de 1855.

Mathieu-Lacroix, poète languedocien, né à Nîmes, mort à Alais (1819-1864).

16 mars 1855

Les vers cités: *E que, long de la colo...* sont extraits du poème *Li Meissoun*.

Les *Noëls* de Saboly, orthographiés par Mistral et par Roumanille, parurent à l'automne de 1855.

16 juillet 1855

L'annonce que Mistral composa pour Roumanille fut insérée dans l'*Armana* de 1856, au moment où l'auteur des *Margarideto*, quittant l'imprimerie Séguin, s'établit comme libraire à Avignon.

L'épître en vers de l'abbé Aubert fait suite à la querelle qui les avait opposés lui et l'abbé Lambert, à Roumanille, au sujet de l'insertion de leurs vers dans l'*Armana* de 1855. (Voir lettre du 2 octobre 1855.)

29 juillet 1855

La mission d'Adolphe Dumas, c'est la première mention de Dumas qu'on rencontre dans la correspondance de Mistral et Roumanille. Nous avons parlé longuement de Dumas et de ses rapports avec Mistral dans les notes des *Mémoires* (Chapitre XVI).

Le *Felibre ajougüi* dont se plaint Mistral est Paul Giéra qui, après 1854, participa de moins en moins aux activités du Félibrige.

Septembre 1855

Au sujet de cette magnifique lettre —malheureusement mutilée— de Mistral, on voudra bien se reporter aux notes du chapitre XV des *Mémoires*.

23 octobre 1855

Cette lettre, comme la suivante, montre bien que les difficultés consécutives au partage des biens de François Mistral ne vinrent pas, comme certains l'ont prétendu, de Louis Mistral, demi-frère du poète, mais des héritiers de Marie Mistral. (Voir les notes du chapitre XV des *Mémoires*.)

Le *tombeau de Bellot*, Pierre Bellot, poète marseillais, auteur de vers et de comédies, était mort, emporté par le choléra, le 3 septembre 1855. Ses amis ouvrirent une souscription pour lui élever un monument au cimetière, mais le projet ne fut réalisé qu'en 1860.

7 décembre 1855

La lettre de Dominique Fioramonti, envoyé au nom du Pape, a été traduite du latin par Mistral; elle figure dans la seconde édition des *Capelan* de Roumanille.

Août 1856

Le texte composé par Mistral en l'honneur d'A. Dumas a été publié dans l'*Armana* de 1857 en même temps que le poème de Dumas: *La mort de ma colombe*.

25 juillet 1857

La lettre se rapporte en partie aux difficultés soulevées par la censure d'Aubanel dans l'*Armana*, et aux moyens d'y mettre un terme en changeant d'éditeur. L'*Armana* de 1858 fut, à la suite de pénibles tractations, publié par Roumanille.

Le poème dont parle Mistral, *Fanot*, est de Roumanille.

Antoine Peyrol, dont Aubanel appréciait les vers, était originaire d'Avignon. Il avait composé de nombreux *Noëls* au XVIII^e siècle.

Septembre 1857

La pièce de vers adressée à Saboly et que Mistral critique vivement, était de J. B. Martin, dit *lou Grè*, originaire du Gard (1827-1897). Il collabora à l'*Armana* sous le pseudonyme de *Felibre de l'aïet*.

2 et 3 septembre 1858

La lettre du 2 septembre n'est évidemment pas inédite; elle figure dans les principales biographies de Mistral. Pour tout ce qui concerne le premier voyage du poète à Paris, on se reportera aux notes du chapitre XVI des *Mémoires*.

Le fragment de cette même lettre parlant de Mery, l'écrivain marseillais, fort en renom à cette époque, de Garcin et de Dumas, est inédit.

La pièce *superbe* de Dumas est celle-là même dont il est longuement question dans la lettre du 13 septembre et qui fut imprimée dans l'*Armana* de 1859, mais avec un changement important puisque Mistral et Roumanille coupèrent le titre du poème qui devint simplement: *A Napoleon III* et perdit ainsi une partie de sa signification politique.

Dumas tenait beaucoup à la publication de ce texte et en promettait de grands avantages pour l'*Armana*. (Voir lettre de Dumas à Mistral du 6 octobre 1858 in: F. Mistral, neveu, et C. Ros-taing: *Correspondance de F. Mistral et A. Dumas*.)

Eté 1858

Autheman (André), poète provençal originaire du Comtat (1820-1903).

Louis Jourdan, journaliste et romancier, originaire de Toulon; il écrivit plusieurs articles sur *Mireille* (1810-1881).

La notice nécrologique dont parle Mistral est celle de Pierre Bonnet, poète-cafetier de Beaucaire, auteur du *Trata historiquou doue roussignou* (1784-1858).

28 février 1859

L'abbé Bayle, félibre, originaire de Marseille, auteur de nombreuses études historiques et littéraires (1825-1877).

Le baron Gaston de Flotte, originaire des environs de Marseille, poète et critique littéraire avait adressé en 1858 un poème à Mistral et à Roumanille (1805-1882). (Voir les notes des *Inédits* de Mistral.)

30 mars 1859

Pour replacer cette lettre dans son contexte, on voudra bien se reporter aux notes du chapitre XVI des *Mémoires*.

La *bombe avignonnaise* dont parle Mistral est l'article que l'abbé Monier devait publier le 31 mars 1859 dans la *Revue des Bibliothèques paroissiales* d'Avignon et qui dénonçait quelques passages scandaleux dans *Mireille*. Sur l'intervention de Mistral et de Roumanille, l'abbé Monier devait tempérer son jugement dans un second article du 15 avril 1859.

14 juin 1859

A la suite de l'entrevue que Mistral eut avec Saint-René Taillandier, celui-ci publia dans la *Revue des Deux Mondes* un important article sur la *Nouvelle poésie provençale* (octobre 1859).

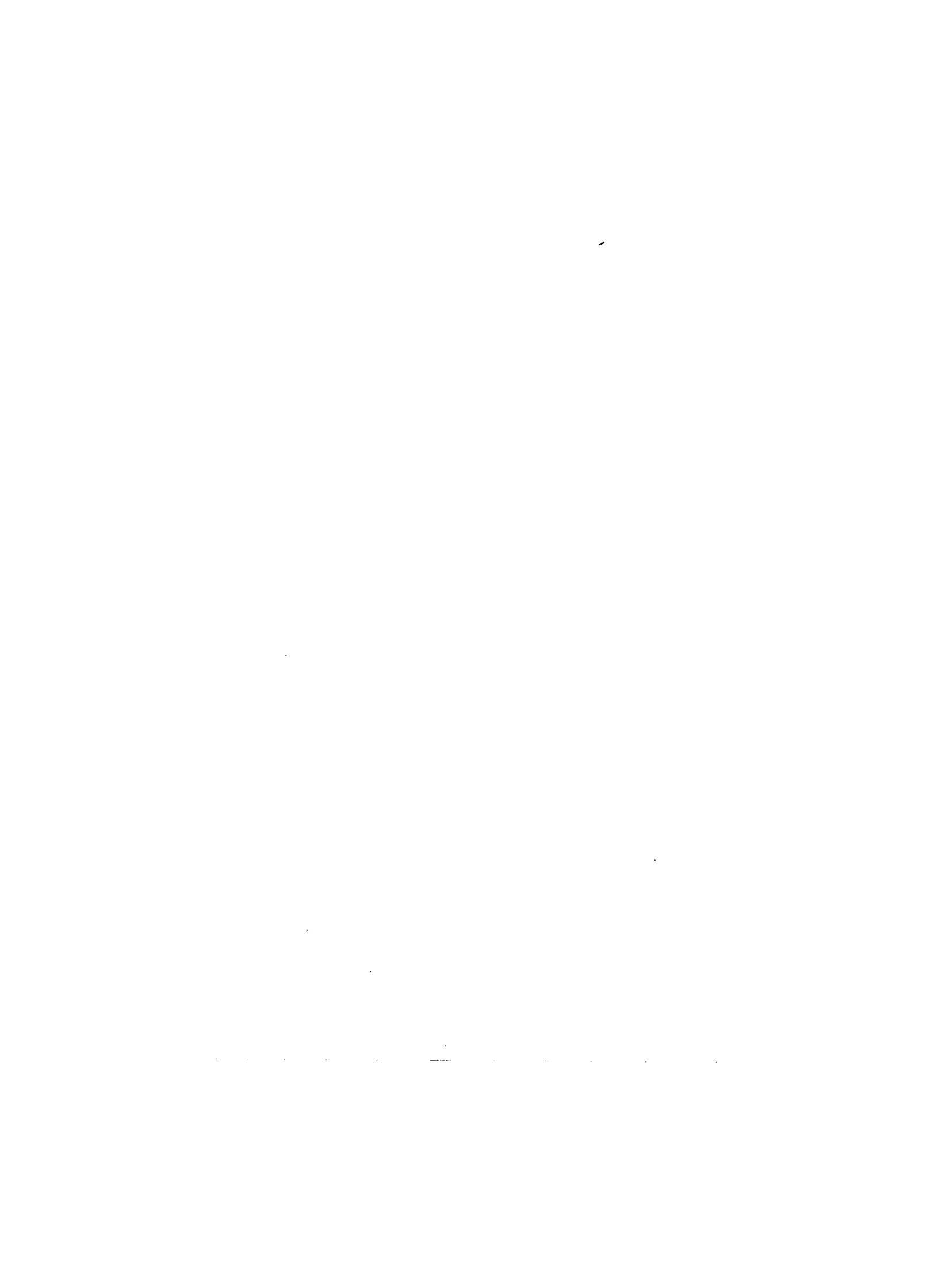
Ludovic Legré, avocat, historien et félibre, publia une étude sur *Mireille* dans le *Sémaphore de Marseille* (11 mai 1858).

Les *Oubreto* de Roumanille parurent à l'automne de 1859.

Garcin, qui devait bientôt causer les plus vives inquiétudes à Mistral par ses extravagances, était devenu le représentant officiel du poète, à Paris. Il écrivit deux articles sur *Mireille*, l'un dans la *Libre recherche* de Bruxelles, l'autre dans le *Magasin de Librairie* en novembre 1859.

Une traduction de *Mireille* en anglais avait été entreprise par Suzanne Asselin, elle n'a pas été éditée.

Les projets de nouveau poème dont parle Mistral se rapportent, comme nous l'avons montré, à *Calendal*.



Dans la même collection:

Mireille
Les Iles d'or
Le Poème du Rhône
Nerte
Les Olivades
La Reine Jeanne

Chez le même éditeur:

MISTRAL: *Œuvres Poétique Complètes*, 2 vol. reliés peau.

MISTRAL: *Mémoires et Récits, lettres inédites*, 1 vol. relié peau.

PAUL ARÈNE: *Œuvres*, plusieurs volumes.

NOSTRADAMUS: *Interprétation des Hiéroglyphes de Horapollo*.

PIAT: *Dictionnaire Français-Langue d'Oc*.

MARIE MAURON: *Récits*, texte Provençal-français.

CHARLES GALTIER: *Contes*, texte Provençal-français.

PIERRE ROLLET: *Lou gâubi provençau*, 2500 expressions provençales typiques.

EDICION C.P.M.
Place de l'Eglise
RAPHÈLE
13200 ARLES
FRANCE



Mistral, Frédéric
Correspondance



* 7 4 7 6 *